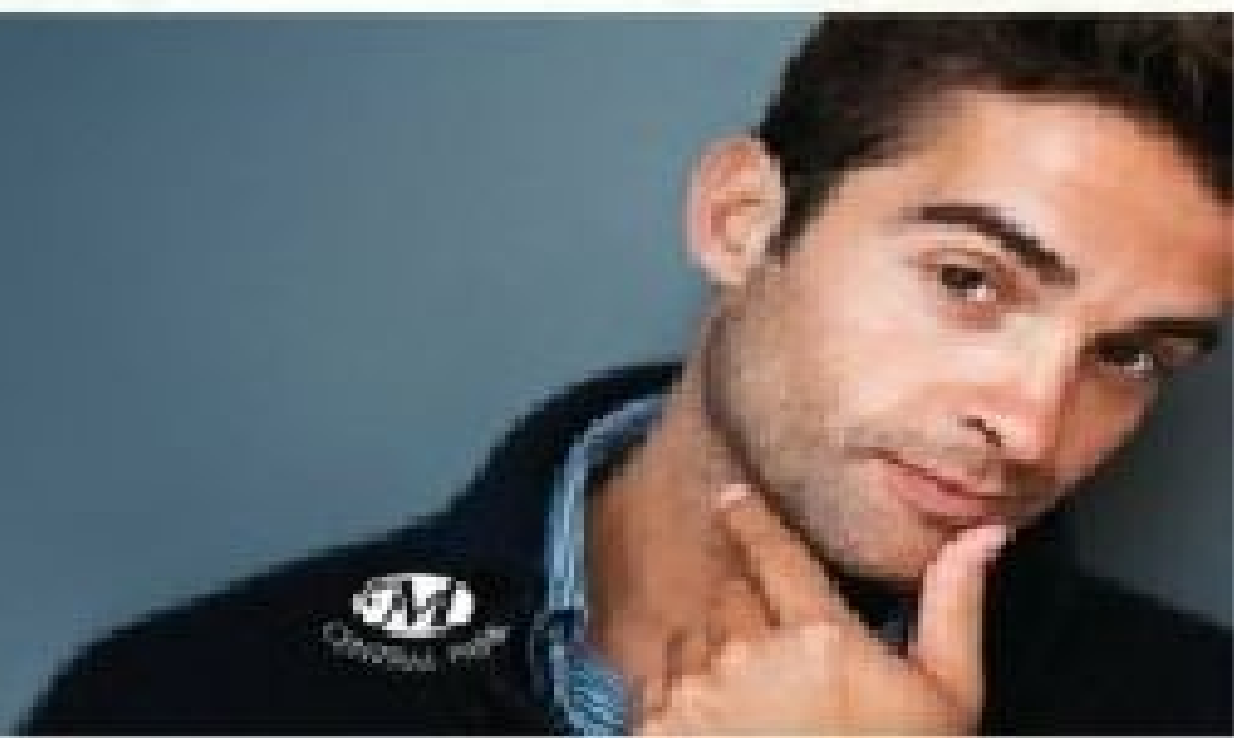




BARBARA
WALLACE

Petit week-end
entre
ennemis



Titre original : *Weekend Agreement* Copyright © 2012 by Barbara Wallace Tous droits réservés.

© Bragelonne 2013, pour la présente traduction

ISBN: 978-2-8112-1024-3

Bragelonne - Milady 60-62, rue d'Hauteville - 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr Site Internet: www.milady.fr

À Peter et à Andrew, qui ont l'art de rester zen devant ma vie délirante d'auteure à plein-temps.

Merci pour votre soutien.

Vous aurez sans doute compris que la publication d'un livre est un travail collectif. Au fil des années, bon nombre de personnes ont donc contribué à l'évolution de ce roman. A commencer par les membres de la NECRWA (New England Chapter Romance Writers of America), dont Barbara Ward, Nina Jade Singer, Blanche Marriott, Cathryn Parry, Deborah Monk, Denise Eagan et Michelle Drosos, qui, toutes, ont accepté de relire l'une ou l'autre version de cette histoire. Un grand merci également à Nicola Marsh - publiée chez Entangled — pour ses encouragements et à mes ***pom-pom girls*** virtuelles : Donna Alward, Aimée Carson, Abbi Cantrell et Wendy Marcus, pour les coups de pied aux fesses lorsque j'en avais besoin. Enfin, je voudrais remercier Rima Jean et Alethea Spiridon Hopson sans qui cette ultime version ne serait pas ce qu'elle est.

Pour terminer, j'aimerais inviter chacun et chacune à visiter la sublime île de Nantucket. Non seulement les paysages y sont magnifiques, mais ses habitants sont aussi incroyablement accueillants.

Chapitre premier

Agacé, Daniel Moretti laissa retomber le magazine à scandale sur son bureau. Il se promit de couper au plus tôt les vivres à la jeune actrice qui paradait au bras du réalisateur de son prochain film. Que ce pauvre homme fasse les frais de la folie des grandeurs de Valérie Pinault ! Au fond, il n'était pas du tout surpris que celle qui venait de décrocher le titre d'ex-petite amie soit allée voir ailleurs.

Une voix masculine vint interrompre ses réflexions :

— Monsieur Moretti, votre rendez-vous de 11 heures est arrivé.

Durant quelques instants, il se balançait sur son siège, sans daigner répondre à l'interphone. C'était l'un des avantages à être Daniel Moretti : il pouvait se permettre de laisser les gens attendre lorsqu'il avait des affaires plus urgentes à régler.

Cette photo de Valérie n'aurait jamais dû l'affecter autant. Il repoussa brutalement le tabloïd, envoyant du même coup valser une pile de documents sur le sol. Avec un soupir exaspéré, il se leva pour aller les ramasser, mais, apercevant le carton d'invitation couleur ivoire qui gisait sur le tapis oriental, il se raidit.

Voilà qui n'était pas pour arranger son humeur.

« Vous êtes cordialement invité à la réception qui célébrera les vingt-cinq ans de mariage de M. et Mme Ferncliff. »

Daniel passa le pouce sur le paragraphe imprimé en relief. Décidément, c'était la journée de la superficialité. Et, s'il y avait un domaine où sa mère surpassait toutes les autres femmes, c'était bien celui-là.

L'événement avait lieu le week-end suivant, et il se demandait encore pourquoi il avait accepté d'en être. Sans doute par respect pour William qui s'était toujours montré relativement bienveillant à son égard. Et qui aurait cru que le couple fêterait un jour ses vingt-cinq ans ? Cela en disait long sur la patience de son beau-père, sans parler de l'état de santé de son porte-monnaie.

S'il ne pointait pas le bout de son nez à la fête, sa famille le remarquerait-elle ? Sans aucun doute... dès le moment où la presse s'enquerrait de son absence. Car il y avait aussi des inconvénients à s'appeler Daniel Moretti: on n'échappait guère à l'œil des médias.

— Monsieur Moretti ? répéta la voix dans le haut-parleur. Etes-vous en mesure de recevoir le professeur Doherty ?

Ah, cette Charlotte Doherty, quelle obstinée ! À regret, il appuya sur le bouton de l'interphone.

— Oui, Doug. Faites-la entrer. L'invitation toujours entre les mains, il se dirigea

vers la rangée de fenêtres qui occupait tout un mur. Au loin s'étendait la baie de Boston et l'Atlantique écumant. S'il avait choisi d'installer son bureau au dernier étage du plus haut immeuble de la ville, ce n'était pas par hasard. Cela forçait quiconque désirant se frotter à lui à grimper pour obtenir ce qu'il ou elle voulait. En matière de stratégie défensive, c'était la tactique du dos au mur appliquée à l'espace de bureau.

Il aurait pu contempler l'océan durant des heures ; il aurait tant aimé être aussi libre, impétueux. Au-dessus de la ligne d'horizon, un jet privé s'élevait peu à peu, découpant en deux le ciel voilé de septembre. Un ouragan remontait le long de la côte Est, mais Boston était encore calme, sereine. Derrière lui, il entendit la porte s'ouvrir, puis se refermer. Il ne prit pas la peine de se retourner.

—Merci de prendre le temps de me voir, déclara une voix douce.

— Bob Wharton et moi nous connaissons de longue date, répondit Daniel, sans détacher les yeux de l'avion. Et il m'a demandé de lui accorder cette faveur. Je dois toutefois admettre que votre insistance à me rencontrer en personne m'intrigue. Qu'est-ce qu'une spécialiste de Sam Adams peut bien attendre de moi ?

Il fit alors volte-face, et la phrase suivante mourut sur ses lèvres.

Le professeur d'université qui était apparu dans la pièce n'avait rien de l'intellectuelle mal fagotée qu'il s'était imaginée. Pour commencer, elle était tout de vert vêtue. L'étoffe chatoyante de sa petite robe d'été couleur émeraude épousait ses courbes à la perfection, et Daniel ne put s'empêcher de laisser courir son regard sur ce corps de rêve. Perchée sur de jolis mollets galbés, elle se tenait droite comme un I. Un pied posé devant l'autre à côté de son porte-documents, elle semblait davantage prête à s'élancer sur un podium pour un défilé de mode qu'à discuter affaires. Le tableau était pour le moins alléchant.

—John Adams.

À sa voix basse mais égale, on devinait qu'elle avait l'habitude de s'adresser à un auditoire.

—Pardon?

—Mon livre traite de John Adams, deuxième président des États-Unis. Sam Adams était son cousin. —Autant pour moi.

Il regagna son bureau d'un pas nonchalant. Son bouquin pouvait bien parler de l'Adams qu'elle voulait, pour ce qu'il en avait à faire... Best-seller ou non, il n'avait aucune intention de s'atteler à la lecture d'une étude assommante sur la Révolution américaine.

Prenant place dans son fauteuil, il invita la jeune femme à s'installer en face de lui. Elle se déplaçait effectivement comme un top model, remarqua-t-il. Ses mouvements étaient souples, gracieux. Cette démarche féline était sans nul doute le fruit d'un entraînement intensif ! Lorsqu'elle s'assit, chevilles sagement croisées, Daniel ressentit une pointe de déception. Il avait espéré une meilleure vue sur ses jambes.

—Vous ne m'avez pas répondu : qu'est-ce qu'une spécialiste de John Adams peut bien me vouloir ?

- Vous intéressez-vous au passé, monsieur Moretti ?
- Uniquement dans la mesure où il me permet de ne pas réitérer mes erreurs. Pour le reste, je préfère me soucier du présent.

— Mais n'êtes-vous pas d'avis que le passé nous aide à mieux comprendre notre présent ? Il est important de connaître ses racines... C'est en tout cas ce que je crois.

—C'est pour cette raison que, de nous deux, c'est vous l'historienne, fit sèchement remarquer Daniel.

Le vert de ses yeux était parfaitement assorti à celui de sa robe. Il songea qu'elle portait peut-être des lentilles de couleur ; cette nuance profonde semblait tout sauf naturelle. Et elle le troublait énormément.

Las de tourner autour du pot, il reprit :

—Bob m'a dit que vous aviez une demande à me soumettre, professeur. De quoi s'agit-il ? Souhaitez-vous que je fasse une donation ? Que j'apporte mon soutien à une nouvelle fondation historique ou au sauvetage d'un monument quelconque ? Parce que, Bob sachant se montrer plus que persuasif, je contribue déjà généreusement au financement de la Boston Historical Society.

—Je suis venue vous parler du 219 Craymore Road.

Daniel ne répondit pas.

—La ferme Craymore. A Midvale, poursuivit-elle, comme si elle craignait qu'il n'ait pas compris.

Il connaissait toutefois l'adresse. Il avait en tête la moindre parcelle de terre qu'il possédait. En l'occurrence, une vieille ferme assise sur soixante hectares de terrain à construire de premier choix.

Il fit la moue.

—Et ?

Son équipe n'avait signalé aucun site historique dans la zone. S'ils avaient négligé quoi que ce soit, ils entendraient parler de lui.

— Vous en avez fait l'acquisition il y a deux semaines. C'est mon frère qui vous l'a cédée.

—«Votre frère» ? J'ai acheté cette propriété lors d'une liquidation de succession.

—Succession dont mon frère était l'exécuteur.

Elle sortit une liasse de papiers de sa serviette et les lui présenta.

— Comme vous pouvez le constater, le domaine appartenait déjà à ma famille - du côté de ma mère -avant la Révolution. Malheureusement, j'ai passé l'été à sillonner le pays pour la promotion de mon livre, et je n'ai eu vent des agissements de mon frère qu'à mon retour.

Daniel jeta un coup d'œil au dossier étalé devant lui. Il s'agissait, pour la plupart, de documents à caractère généalogique, prouvant que la ferme s'était transmise de génération en génération au sein d'une même famille. Nulle trace de pièces légales indiquant la moindre irrégularité relative à la transaction. Il secoua la tête.

—Veuillez m'excuser, professeur, mais je ne vois toujours pas en quoi ceci me concerne. Si vous êtes en désaccord avec votre frère, ou que vous n'avez pas touché la part qui vous revient...

—Vous ne comprenez pas. Mon frère n'avait aucun droit de vendre cette propriété en dehors de la famille. Je suis venue vous la racheter.

—Vraiment? lança Daniel amusé.

La jeune femme ne semblait pas douter un seul instant du succès de son entreprise.

- Et qu'est-ce qui vous fait croire que je suis disposé à vous la revendre ?
- Eh bien, pour commencer, je suis prête à mettre le prix. Et si l'on prend en compte l'histoire familiale qui s'y rattache...

—Je vous le répète : je n'accorde que très peu d'importance à tout ce qui se rapporte à l'histoire, familiale ou autre. Des inconnus perdent leur ferme ancestrale, que voulez-vous que cela me fasse ?

— Vous envisageriez sans doute les choses autrement s'il s'agissait de votre famille, riposta-t-elle d'un ton cassant.

— Professeur, s'il s'agissait de ma famille, je m'empresserais de les aider à plier bagage.

Ces mots la prirent visiblement au dépourvu. De toute évidence, elle avait compté éveiller chez lui un certain sentiment de solidarité en faisant appel à son sens de la famille. Mauvaise pioche.

Joignant le bout des doigts, il avança l'argument qui mettrait à coup sûr un terme à la conversation.

— Imaginons une seconde que je veuille bien me séparer de ce terrain, professeur. Je ne pense pas que vous soyez à même de m'offrir la somme que j'en demanderais. Nous parlons ici d'une très belle

propriété, dans une ville où les terrains s'arrachent à prix d'or.

Il avait pour projet de diviser le domaine en lots constructibles. Même dans cette économie, les quartiers chics d'une ville comme Midvale représentaient un bon investissement.

—Je l'ignorais.

— Faites le calcul et rendez-vous compte par vous-même, insista-t-il. Aux dernières nouvelles, l'enseignement supérieur ne payait pas si bien. Et, si votre livre a atteint le rang de best-seller, ce n'est qu'un vulgaire ouvrage d'histoire, publié chez un petit éditeur. Pas de quoi amasser une fortune.

Lorsqu' il vit le regard de la jeune femme s' éteindre, Daniel se sentit presque coupable de se montrer aussi dur. Mais les affaires étaient les affaires.

—Pour être parfaitement franc, avoua-t-il, votre frère est loin d'en avoir tiré le prix qu'il aurait pu. Ce terrain vaut au moins trois fois ce que je l'ai payé.

—Trois fois..., souffla-t-elle.

—Je vous l'ai dit : je doute que vous ayez cet argent.

— Qu'en savez-vous ?

Il était forcé de reconnaître qu'elle ne baissait pas les bras facilement, mais des années d'expérience en matière de négociation lui avaient appris à reconnaître les signes. Comme cette lueur de panique qui était apparue au fond de ses prunelles lorsqu'il avait mentionné son prix ou, encore, la manière dont elle inclinait le menton avant de prendre la parole, pour empêcher sa lèvre inférieure de trembler.

— L'avez-vous ?

Elle baissa les yeux sur ses mains.

— C'est bien ce que je pensais.

Il rassembla les papiers et les déposa sur le rebord du bureau afin qu'elle les récupère.

—Je suis navré que nous n'ayons pas pu faire affaire ensemble, professeur. Mais, comme on dit, il vaut parfois mieux laisser le passé au passé.

Sans lever les yeux, et parlant si bas que Daniel se demanda un instant si c'était bien à lui qu'elle s'adressait, elle déclara :

—C'est la maison dans laquelle ma mère a grandi.

- Ce ne sont que quatre murs et un toit.
- Oh, non, c'est bien plus que cela! Tellement plus. Etes-vous certain qu'il est impossible de trouver un terrain d'entente, monsieur Moretti ? Nous pourrions peut-être nous arranger...

—A quel genre d'arrangement pensez-vous ?

—Pourquoi pas un mode de paiement échelonné ?

Il ne put étouffer un éclat de rire. Soit elle était très naïve, soit elle était sacrement gonflée.

—Je dirige une entreprise, pas un organisme de crédit.

—Ne pourriez-vous pas faire une exception ?

- Ce n'est pas non plus la vocation de ma société. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai d'autres affaires à régler.
- S'il vous plaît, attendez !

Daniel sentit soudain la main douce du professeur sur la sienne. À ce contact, une décharge lui parcourut tout le bras. Quand il leva la tête, elle posait sur lui un regard implorant.

— N'y a-t-il donc rien que je puisse faire pour que vous changiez d'avis ?

Bon sang, si seulement ses yeux n'étaient passés envoûtants... Il aurait voulu se débarrasser de Charlotte Doherty comme de n'importe quel autre entrepreneur casse-pieds, mais il ne parvenait pas à s'y résoudre. Elle avait l'air si candide, presque en détresse. Il entendait presque les suppliques qu'elle s'efforçait de contenir dans les profondeurs de son regard. Il avait l'impression d'être l'un de ces sales types, dans les mélodrames à l'ancienne. Le méchant à la cape, qui se contente de rouler ses moustaches avec un rire diabolique tandis que la jolie jeune fille lui jure de se plier au moindre de ses désirs s'il promet de lui rendre son bien.

Ou était-ce précisément le but de la manœuvre ? Il retira sa main avec dégoût. Il comprenait mieux pourquoi elle avait tenu à le rencontrer face à face. Elle avait sans doute pleinement conscience du pouvoir que ses grands yeux humides avaient sur les hommes. Et, au cas où cela n'aurait pas suffi à le faire mordre à l'hameçon, restaient cette robe ajustée et ces longues et splendides gambettes.

—Monsieur Moretti ?

Elle attendait sa réponse. Daniel serra le poing jusqu'à s'enfoncer les ongles dans la paume, la douleur effaçant le souvenir de sa peau contre la sienne. Sans même s'en rendre compte, il porta le regard sur l'invitation posée sur son bureau. Alors, comme ça, Charlotte Doherty voulait trouver un compromis ? Très bien. Il lui ferait donc une proposition des plus incongrues. Un simple échange de bons procédés. Si elle souhaitait récupérer cette ferme autant qu'elle le prétendait, elle n'aurait d'autre choix que d'accepter.

— Dans ce cas, dit-il enfin, voici ce que je vous propose : je vous revends ces terres — au prix que je les ai payées à votre frère -, mais à une seule condition. Il va falloir que vous mettiez quelque chose sur la table.

—C'est-à-dire ?

—Vous. Pour le week-end. Elle en resta bouche bée. —Je vous demande pardon ?

— Donnant, donnant, professeur. Vous voulez quelque chose de moi, il est normal que j'exige quelque chose en retour. Quelque chose qui vaille la peine.

—Et ce « quelque chose », c'est moi ?

Et pourquoi pas ? Ne venait-elle pas pratiquement de s'offrir à lui ? De cette manière, ils obtenaient tous les deux ce qu'ils désiraient, sans pour autant avoir à entretenir l'illusion que leur relation n'était rien d'autre qu'un accord entre deux parties.

—Je dois me rendre à Nantucket, ce week-end, et j'aimerais que vous m'y accompagniez. Vous vouliez savoir s'il existait un moyen de me faire changer d'avis ? Eh bien, le voilà. Je suis invité à une réception d'anniversaire de mariage samedi. Je veux que vous veniez avec moi.

Sur ces mots, il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

—Incroyable, cracha-t-elle. C'est de cette façon que vous obtenez tous vos rendez-vous galants ?

—J'ai rarement besoin de faire la chasse à la gent féminine.

Il disposait d'attraits qui lui garantissaient des nuées d'admiratrices sans avoir à lever le petit doigt...

—Néanmoins... (Il jeta un coup d'oeil au magazine abandonné sur son bureau.) il se trouve que je n'ai pour l'instant personne pour m'accompagner. Je pourrais bien entendu y aller seul, mais, pour des raisons purement professionnelles, je préfère avoir quelqu'un à mon bras. Vous êtes assez instruite, assez connue pour impressionner la bonne société et vous êtes relativement séduisante. Vous ferez très bien l'affaire.

—J'ai également toutes mes dents, rétorqua-t-elle avec un sourire narquois.

— Ravi de l'entendre. Je suis d'ailleurs persuadé que vous avez de nombreux autres atouts, et il me tarde de les découvrir. Enfin... surtout ceux que vous n'avez pas déjà choisis de me montrer.

Il lui laissa quelques instants pour digérer son offre. La stupéfaction de la jeune femme ne semblait pas feinte. Pour un peu, on aurait cru que cette proposition la surprenait réellement.

—Je n'arrive pas à croire que vous me suggériez un rendez-vous en échange de cette ferme, dit-elle avec une moue écœurée.

— Pas un rendez-vous. La possibilité d'assister à une fête en ma compagnie. Il s'agit de conclure un marché. Si vous voulez un rendez-vous, inscrivez-vous sur un site de rencontres.

—J'ai aussi la solution de faire main basse sur l'héritage d'un inconnu pour ensuite lui faire du chantage.

— Si vous en avez un jour l'occasion et que le cœur vous en dit, faites. Mais, pour l'instant, c'est du vôtre dont il est question. C'est à prendre ou à laisser.

Elle bondit sur ses pieds et rangea vivement les documents dans sa serviette.

— Si je suis venue aujourd'hui, c'est parce que Bob Wharton m'avait assuré que vous étiez un homme d'affaires droit et juste. De toute évidence, il se trompe sur votre compte.

—Je prends cela pour un « non ».

Se levant à son tour, il retourna se poster près de la fenêtre.

—Je suppose que vous trouverez la sortie ?

Charlotte se tenait là, incapable de décocher autre chose qu'un regard furibond à l'homme qui lui tournait le dos. La mâchoire crispée, elle dut se contenter d'émettre un grondement exaspéré.

Certes, elle était un peu naïve de s'être imaginé que Daniel Moretti lui revendrait le domaine. Mais elle s'était au moins attendu à un comportement décent et professionnel de sa part, pas à un rendez-vous forcé en échange de la ferme. Quelle ordure... Et suffisant avec ça ! Pas étonnant qu'il n'ait personne pour l'accompagner. Déçue et en colère, elle rassembla le reste de ses papiers et s'apprêta à quitter la pièce.

Tout était la faute de Michael. Jamais il n'aurait dû vendre la propriété dans son dos. Elle avait reçu la nouvelle par mail, alors qu'elle se trouvait encore à Seattle ; ce lâche n'avait même pas eu le courage de lui passer un coup de téléphone.

- Comment as-tu pu faire une chose pareille ? avait-elle tempêté lorsqu'elle était finalement parvenue à le joindre à son bureau. Cette ferme est dans la famille depuis des générations ! Pourquoi donc crois-tu que tante Helen nous l'a léguée ?
- Elle nous l'a léguée parce qu'elle n'avait personne d'autre au monde, avait-il répondu. J'ai fait ce que tout bon exécuteur testamentaire aurait fait.
- C'est la maison dans laquelle notre mère a grandi.

—Je le sais. C'était l'occasion pour elle de faire quelque chose pour nous, pour une fois...

- Tu aurais quand même dû me demander mon avis.
- Pourquoi ? Pour que tu me parles d'héritage familial, etc. ? Écoute, maman se fichait pas mal de la famille. J'en ai tiré un bon prix de ce pré. Tu devrais me remercier.

Mais elle n'avait que faire de cet argent. Ce qu'elle désirait, c'était la ferme. Alors elle était venue se ridiculiser devant l'un des hommes les plus riches du pays.

Elle lui jeta un dernier regard. Brun, les yeux sombres, et une personnalité tout aussi sinistre. Il lui rappelait ces héros de la littérature gothique : taciturne, hautain et revenu de tout.

Et, surtout, plein de haine. Sous un extérieur glacial, la fureur bouillonnait, telle la lave au cœur d'un volcan. Que s'était-il passé dans sa vie pour qu'il en veuille ainsi au monde entier ?

Et qu'arriverait-il si, un jour, le volcan explosait ?

Non pas qu'elle se soucie des émotions de cet homme. Étant donné qu'une entente à l'amiable semblait hors de question, elle devrait trouver un autre moyen de remédier à la situation. Une pétition faisant valoir les ramifications historiques, peut-être ?

— La ferme sera rasée d'ici à une semaine, l'entendit-elle déclarer au moment où elle posait la main sur la poignée.

Elle chancela sous le coup de l'annonce. « Une semaine. » Dans huit jours, la dernière, la plus belle chose qui la liait encore à sa mère aurait disparu pour toujours. Le vide au fond d'elle se fit sentir plus que jamais. Ses attaches, son histoire... ses racines... Tout allait être anéanti, effacé, comme si rien n'avait jamais existé.

La proposition de Daniel Moretti était grotesque. Elle n'allait tout de même pas l'accompagner à Nantucket !

L'image de la vieille ferme s'imposa à elle, avec ses murs blancs, ses volets d'un vert délavé et ses rosiers qui n'avaient pas été taillés depuis une éternité. Ce n'était qu'à l'adolescence qu'elle avait commencé à s'y rendre, malgré les vives réticences de son père. Il préférait oublier tout ce qui se rapportait à celle qui avait un jour été sa femme. Comme Michael. Mais Charlotte ne partageait pas leur sentiment. Combien de citronnades fades avait-elle sirotées, assise à la table usée de la cuisine, en écoutant sa grand-tante ressasser le passé ? Elle avait ainsi fait la connaissance de sa mère, à une époque où celle-ci était encore jeune et heureuse. La mère dont elle avait toujours rêvé. Celle qui ne l'aurait pas abandonnée.

A l'exception de cette ferme, il ne lui restait plus qu'une poignée de souvenirs étioles. Et, par la faute de son frère et de Daniel Moretti, le seul symbole tangible de l'existence de sa mère était en train de lui filer entre les doigts.

Effondrée, elle baissa la tête. Elle n'avait pas vraiment le choix. Pas si elle voulait conserver ce dernier vestige de la présence maternelle

— Cette fête, elle est en l'honneur de qui ?

Il se retourna, manifestement surpris de la trouver encore là.

— De mes parents.

— Vous voulez dire qu'il vous faut une cavalière pour assister à l'anniversaire de mariage de vos propres parents ? Eh bien ! on essaie d'épater papa et maman ?

— Je ne ressens le besoin d'épater personne, répliqua-t-il. Comme je vous l'ai expliqué, il vaut mieux pour mon image que j'y sois vu en bonne compagnie. Cela dit, je suis parfaitement capable de me débrouiller seul.

— À vous entendre, on croirait que vous me faites une fleur.

— N'est-ce pas le cas ?

Ce n'était pas l'impression qu'elle en avait. Elle le rejoignit à la fenêtre, curieuse de voir ce qui le captivait à ce point. Elle fut étonnée de ne découvrir que la baie, qui, bien que magnifique, ne lui semblait pas être le genre de choses à même de retenir toute l'attention d'un homme comme Daniel Moretti. Sans doute était-il en train d'évaluer son prix au mètre carré.

Non loin s'élevait la pointe du plus haut mat de **VUSS Constitution**. Reconnaître la frégate qu'elle mentionnait dans son livre l'apaisa. Si ce bon vieux trois-mâts était capable d'affronter toutes les tempêtes, il n'y avait aucune raison pour que **YL/SS Charlotte Doherty** sombre à la moindre tourmente. Elle jouerait le jeu de Daniel Moretti. Mais c'était elle qui établirait les règles.

— Je veux une trace écrite, dit-elle. Si je dois vous accompagner samedi, j'exige un contrat en bonne et due forme, stipulant que vous me revendrez le terrain au prix où vous l'avez acquis.

- Naturellement. Mon service juridique se chargera de rédiger les papiers.
- Il devra être précisé que, si ma présence est requise à vos côtés, c'est strictement pour affaires.

Rien de plus. Un simple pacte pour le week-end.

—Une clause d'abstinence ?

—Abstinence, retenue, pas touche... appelez cela comme vous voulez. Toujours est-il que, si vous faites la moindre tentative pour obtenir de moi autre chose que ce précédemment convenu, le domaine me reviendra de droit... sans que j'aie à déboursier le moindre cent, ajouta-t-elle.

—Vous vous avancez bien, professeur. Qu'est-ce qui vous fait croire que j'aurai à faire le premier pas ?

En dépit de l'arrogance de ces propos, Charlotte fut parcourue d'un frisson. S'efforçant de passer outre son trouble, elle croisa les bras sur sa poitrine. Le message ne pouvait être plus clair.

— Ne vous attendez pas à une quelconque invitation de ma part.

Elle vit les yeux de l'homme s'attarder sur ses lèvres.

— Êtes-vous sûre de vous ? susurra-t-il d'une voix soudain tout miel. Peut-être devrais-je le faire consigner par écrit également ?

—Ne prenez pas cette peine. S'il y a une chose à laquelle je n'aurai pas la tête ce week-end, c'est bien à une aventure avec vous.

À son grand désarroi, la réplique qu'elle avait voulue pleine d'impertinence avait été quelque peu entravée par l'émotion dans sa voix.

— Parfait, comme ça, nous serons deux.

Le changement de ton avait été si brutal que Charlotte eut un mouvement de recul.

—Très bien, conclut-il. Vous aurez votre clause d'abstinence, professeur. Pas de petites sauterelles privées.

—Je vous remercie.

— Cela signifie-t-il que vous acceptez ?

Son instinct lui hurlait d'envoyer balader Daniel Moretti et son offre. Elle avait parfaitement conscience que ce serait faire un pacte avec le diable. Pourtant, elle lui tendit la main.

—Monsieur Moretti, vous aurez une cavalière pour samedi.

Chapitre deux

—Je n'arrive pas à croire que tu aies accepté un plan pareil.

— Ce n'est pas la mort !

Charlotte était dans son bureau et rangeait une pile de livres. Pas loin de vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis qu'elle avait décidé de vendre son âme, le temps d'un week-end. Cependant, Daniel Moretti ne l'avait toujours pas contactée, et elle commençait à se demander s'il ne s'était pas moqué d'elle.

Ils ne s'étaient guère répandus en paroles après avoir passé leur marché. Qu'avaient-ils de plus à se dire ? Un échange de banalités aurait semblé un peu superflu. Le sourire qu'il avait affiché alors qu'ils échangeaient une poignée de main lui laissait à penser qu'il avait su dès le départ qu'elle céderait. Sur le moment, elle n'y avait pas réfléchi, trop distraite par la chaleur de la main qui enveloppait la sienne. Une main puissante, assurée : tout comme son propriétaire. Quoi qu'il arrive, cet homme ne perdait probablement jamais le contrôle de la situation. Même si cela l'ennuyait de le reconnaître, elle ne pouvait s'empêcher d'être un peu admirative.

En cette fin de matinée, l'air étouffant et chargé d'humidité stagnait dans la pièce. La sueur perlait dans le creux du dos de Charlotte. Au moindre de ses mouvements, son débardeur venait lui coller à la peau.

— Quelle chaleur! s'exclama-t-elle. Si seulement ils pouvaient mettre l'air conditionné en route!

—J'ai entendu dire que la climatisation était HS dans cette aile du bâtiment.

Son amie Judy Cleghorn s'éventait à l'aide d'une liasse de documents ramassés sur le bureau. Toutes deux avaient fait connaissance alors que Judy était encore doctorante et que Charlotte tentait désespérément de faire remonter ses notes de littérature afin d'obtenir son diplôme de premier cycle. Au fil du temps, Judy était passée du statut de mentor à celui d'amie, puis de grande sœur. C'était elle qui l'avait encouragée à proposer son manuscrit à un éditeur, ce qui avait valu à Charlotte - jusqu'alors banal professeur d'histoire - d'être propulsée au rang d'historienne de renom.

Judy avait trouvé son livre frais et irrésistible. Deux qualificatifs qui allaient d'ailleurs comme un gant à son amie, songea Charlotte en la voyant affalée comme une loque, sa minijupe retroussée sur le haut de ses cuisses hâlées.

Judy dirigea le souffle du ventilateur vers son visage.

—Je ne sais pas si tu as remarqué, mais ils ont fait en sorte d'installer le département d'histoire dans le coin le plus vétusté de l'université.

- Sans doute pour l'atmosphère, ironisa Charlotte.
- Oui, eh bien, le mexicain de l'autre côté de la rue propose à la fois une atmosphère sympa et l'air conditionné. Allez, viens, je te paie un *burrito*.

—La leçon est comprise dans le prix ?

— Bien entendu. Quel genre d'idiote planifie une escapade avec un type qu'elle connaît à peine ?

Charlotte se remémora la voix suave et le regard pénétrant de Daniel Moretti, et la température augmenta encore de quelques degrés. Suspendant brutalement ses rêveries, elle déposa sans ménagement un autre livre sur l'étagère.

—Ce n'est pas non plus comme si j'acceptais de grimper dans sa voiture en pleine nuit, au beau milieu de nulle part. Il s'agit seulement de l'accompagner à un cocktail.

— Ouais, en l'honneur de ses parents. Il va falloir que tu reprennes les explications à zéro, parce que je ne suis pas certaine d'avoir tout compris. Comment se fait-il qu'un mec beau, riche et célèbre n'ait pas déjà une conquête à exhiber à cette fête, qui doit être prévue depuis des lustres ? Tu ne trouves pas cela un peu suspect ?

—Apparemment, la fille qu'il devait amener a annulé.

—Et alors ? Comme s'il n'avait pas le numéro de dix autres starlettes sous la main ! Je ne rigole pas ; s'il t'a choisie, toi, c'est qu'il y a une raison.

—Je te remercie... Tout à l'heure, j'étais une idiote, et maintenant je suis quoi ? un bout de viande avariée ? (Elle se laissa tomber sur sa chaise.) Heureusement que tu es ma meilleure amie, sinon je me demande qui me ferait tous ces compliments.

—Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu es une femme superbe, et adorable avec ça. Mais réfléchis une seconde. Ce gars-là n'a qu'à claquer des doigts pour qu'elles se jettent toutes à ses pieds, pourquoi se retrouve-t-il à forcer la main d'une parfaite inconnue ? Crois-moi, quand un homme en arrive à de telles extrémités pour se dégouter un rendez-vous, c'est qu'il y a anguille sous roche.

— Il n'est pas question de rendez-vous. A vrai dire, je ne suis même pas certaine que cela ait quoi que ce soit à voir avec moi.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Elle haussa mollement les épaules.

—Je ne sais pas trop. J'ai l'impression d'avoir mis le pied au milieu d'un truc. Tout ce qu'il y a de sûr, c'est que ce type est complètement parano ! Tiens-toi bien, il m'a accusée d'essayer d'user de mes charmes pour le faire plier. Il m'a dit que j'étais jolie, mais pas assez pour que cela fonctionne. Figure-toi qu'il a été jusqu'à insinuer que je serais la première à tenter de le séduire lors de notre petit week-end !

- Hmm.
- Quoi ?

Judy haussa les épaules à son tour.

—Il t'intéresse ?

—Hein ? Bien sûr que non ! M'obliger à lui servir de cavalière n'est rien d'autre qu'un jeu pour lui. Je doute que Daniel Moretti pense en termes de relations homme-femme. Il est davantage du genre à s'imaginer au-dessus de tout le monde. Il doit se délecter de nous manipuler comme des marionnettes, pauvres péquenauds que nous sommes !

- Un petit complexe de supériorité, peut-être ?
- Un sérieux, même. Sa mère a dû passer sa vie à lui rabâcher qu'il était le plus grand, le plus beau, le plus fort.

—À en croire la presse économique et financière, elle n'était pas si loin de la vérité. S'il n'est pas le meilleur, il se classe aisément dans le trio de tête.

Judy avait raison. Chaque fois qu'elle passait devant un kiosque à journaux, elle apercevait au moins un article vantant son ascension phénoménale : parti de rien, il avait bâti un empire de plusieurs milliards de dollars. Son succès, couplé à un physique de play-boy et à un penchant certain pour les jolies célébrités, lui assurait une place de choix sous les projecteurs.

Se souvenant de son insolente prétention, elle leva les yeux au ciel.

—Je sens que je vais avoir du mal à le supporter tout un week-end.

—Dans ce cas, annule! Ça lui apprendra.

—Et je pourrai dire adieu à ma ferme.

- Serait-ce vraiment la fin du monde ?
- Pour moi, oui.
- Judy tendit le bras et posa la main sur la sienne.

—Je sais bien que tu es très attachée à cette propriété parce qu'elle appartenait à ta mère, mais ce n'est qu'un morceau de terrain. Ce n'est pas cela qui la fera revenir.

—Non, mais c'est un peu comme l'avoir près de moi. Je n'ai rien d'autre.

—Elle ne t'a pas laissé grand-chose d'autre.

—Je croirais entendre mon frère.

—Mon chou, je sais que tu as à cœur d'entretenir la mémoire familiale, et j'admire ton respect pour le passé ; c'est ce qui fait de toi une historienne si exceptionnelle. Mais admets qu'il y a des fois où l'on ferait mieux de laisser le passé là où il est. Ton attachement à ce bout de terre frise l'obsession.

Son bon sens approuvait, mais il était plus difficile de faire entendre raison à son cœur.

—Cette ferme est tout ce qui me reste.

Comme chaque fois qu'elle évoquait sa famille, une vague de nostalgie menaçait de la submerger. « Il est important de connaître ses racines... » N'était-ce pas ce qu'elle avait dit à Daniel ? Tout le monde n'avait-il pas besoin d'un sentiment d'appartenance, si infime soit-il ?

— Mon père s'est débarrassé de la plupart de ses photos. Mon frère refuse de parler d'elle. Lorsque je suis là-bas... je ne sais pas... c'est comme si elle était encore là. Comme si elle n'était jamais partie.

- Et pourtant elle est bien partie. Et ce n'est pas en t'accrochant à la maison de son enfance que tu vas réécrire l'histoire. Tu devrais savoir ça mieux que personne.
- Bien au contraire, c'est mon boulot de réécrire l'histoire.

Voyant que Judy refusait de sourire à sa plaisanterie, elle poursuivit.

—Essaie de me comprendre, la ferme Craymore est le dernier lien qui me rattache à cette femme. Il est hors de question que je laisse Daniel Moretti le rompre, alors s'il faut que je me plie en quatre pour la récupérer, soit.

- Et s'il te demande de te plier en quatre, mettons, dans son lit ?
- Ça n'arrivera pas. Il sera indiqué dans le contrat que mon rôle se limite à assister à la réception.
- Qui te dit qu'il ne tentera pas de renégocier les termes de votre accord ? Si j'en crois ce que tu m'as raconté, ce type m'a tout l'air d'un tigre à l'affût. Et ce n'est pas une vague promesse écrite qui va lui faire troquer sa robe tachetée contre un costume d'agneau.
- Rayée, corrigea Charlotte, ravie de détourner la conversation. Ce sont les léopards qui ont des taches.

—Tachetée, rayée, psychédélique ou à pois, peu importe. S'il s'intéresse à ta petite personne, une bête clause d'abstinence ne l'arrêtera pas.

— Oh, que si ! S'il dérape, il perdra tous ses droits sur la propriété. Il ne se risquera pas à une manœuvre qui lui coûterait autant.

Curieusement, l'admettre à voix haute lui provoqua un léger pincement au cœur. Sûrement son ego froissé. Pourriture ou non, cet homme l'avait rejetée, et son amour-propre en avait pris un coup.

—Tout ce qui intéresse Daniel Moretti, c'est d'obtenir le dernier mot, acheva-t-elle. Tu n'as pas à t'inquiéter.

— S'inquiéter de quoi ?

Là, dans l'embrasement de la porte - ou, plus exactement, appuyé contre le chambranle -, se tenait l'homme qui les préoccupait, très content de son effet. En dépit de la chaleur insoutenable, il avait l'air plus digne et soigné que jamais dans son costume noir avec cravate. C'était une rivière de glaçons qui devait couler dans ses veines pour qu'il demeure aussi imperturbable. Charlotte se sentait horriblement débraillée en comparaison, avec son débardeur trempé et sa grande jupe toute chiffonnée.

—Je ne m'attendais pas à vous voir avant ce week-end, déclara-t-elle en s'efforçant de paraître détachée et maîtresse d'elle-même.

Du coin de l'œil, elle vit Judy rabattre prestement sa jupe sur ses jambes.

—J'avais un rendez-vous d'affaires dans le coin. (Il désigna son attaché-case.) Nous avons des documents à examiner, vous n'avez tout de même pas oublié ?

—Vous auriez pu me les envoyer par coursier.

—Il y a certaines choses dont je préfère m'occuper personnellement.

Sans blague. Était-ce un autre de ses stratagèmes pour la déstabiliser ? Parce que c'était réussi : son cœur battait à cent à l'heure !

—Je n'interromps pas une discussion importante, au moins ? demanda-t-il, un sourire au coin des lèvres.

Charlotte n'eut pas le temps de trouver un bon mot que son amie rétorquait :

—Nous essayions de déterminer les avantages et les inconvénients de se plier en quatre. Vous pratiquez la gymnastique ?

—J'ai bien peur que non ; je ne vous serai donc pas d'une grande aide.

Le culot de Judy semblant lui plaire, l'amusement dans les yeux de Daniel Moretti se mua en un franc sourire. C'était la première fois que Charlotte voyait autre chose qu'un rictus étirer ses lèvres. De légères ridules étaient apparues au coin de ses paupières, adoucissant considérablement son regard et illuminant son visage. Quand il voulait bien se départir de son air maussade, il était d'une beauté à couper le souffle. Elle sentit son cœur s'emballer.

Daniel pénétra dans la pièce pour se présenter à Judy.

—Mademoiselle Doherty et moi-même sommes en train de conclure une affaire, déclara-t-il en lui serrant la main.

—Charlotte m'en a parlé, en effet, gronda Judy, sourcils froncés. Mais je ne suis pas persuadée qu'« affaire » soit le terme approprié.

—Parlons plutôt d'arrangement, alors. Toutefois, ce n'est pas parce qu'un accord paraît peu orthodoxe qu'il n'est pas sérieux, et il nous reste quelques détails d'ordre légal à régler.

La manière dont il plaça sa mallette sur le bureau ne laissait planer aucune équivoque : Judy était congédiée.

—Nous nous apprêtons à aller déjeuner, intervint Charlotte.

Elle n'aimait pas beaucoup la façon dont il débarquait à l'improviste, en s'attendant à ce que tout le monde abandonne ses occupations et lui consacre son attention.

Il était à présent assis sur le rebord de la table, les yeux rivés sur elle. Et il n'avait apparemment aucune intention de bouger.

—Je ne vous embêterai pas longtemps, promit-il.

Il ne s'était toujours pas départi de son sourire et paraissait encore plus charmant et irrésistible que deux minutes auparavant, dans l'encadrement de porte.

Charlotte s'affaira à rassembler les papiers que son amie avait jetés en pagaille sur son bureau. Celle-ci avait raison, cette section du bâtiment manquait cruellement de climatisation. La température devenait de moins en moins supportable dans cette pièce. Levant la tête, elle la vit qui l'interrogeait du regard. Elle lui renvoya une œillade assassine.

—Ce n'est rien, Charlotte, assura Judy. De toute façon, je devais faire un saut à la librairie. Tu sais comme moi combien de temps il leur faut pour faire rentrer les commandes... Il serait dommage que les première année n'aient pas leur *Jules César* dès le début du semestre, non ? Rien de tel qu'un peu de trahison et autres couteaux plantés dans le dos pour commencer en beauté.

—En préparation de leur vie future ? lança Daniel.

—Vous savez sûrement cela mieux que moi, monsieur Moretti.

—Vous avez sans doute raison, concéda-t-il d'un ton égal.

S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, Charlotte aurait pu jurer déceler une trace de peine sous le voile de l'indifférence.

Judy se contenta d'acquiescer d'un hochement de tête.

—Je devrais peut-être vous demander d'intervenir en classe, un de ces jours. Charlotte, on se voit plus tard. Nous n'en avons pas terminé toutes les deux.

—Je m'en serais doutée... Je te retrouve dans un moment.

— On dirait qu'elle n'a pas confiance, fit remarquer Daniel comme la porte se refermait. Dois-je mal le prendre ?

—Judy est une très bonne amie, et elle est d'un naturel plutôt protecteur. Elle n'apprécie que moyennement votre manière très personnelle de faire affaire.

— Changerait-elle d'opinion si je lui montrais mon costume à pois psychédéliques ?

Charlotte sentit le rouge lui monter aux joues. Elle ne s'était pas attendue à cela, et voir Daniel feindre la plus parfaite innocence de l'autre côté du bureau ajouta encore à son embarras. Il lui décocha alors un nouveau sourire - plein d'enthousiasme, cette fois. Sans réfléchir, elle le lui rendit.

—Qu'avez-vous entendu de notre conversation, exactement ?

Daniel ayant préféré sortir au grand air, ils s'assirent sur les marches qui menaient à l'entrée de l'édifice.

— Pas grand-chose. Juste assez pour apprendre que votre amie croit que je suis en quête d'une proie et que vous-même pensez que je suis le type le plus arrogant de la terre. Ce n'est pas le cas, vous savez.

—Vous n'êtes pas arrogant ?

— Bien sûr que si, je suis un monstre de prétention. En revanche, non, je ne suis pas en chasse.

—Je sais. Un homme avec votre physique...

Elle se mordit la langue, horrifiée de ce qu'elle avait été sur le point de laisser échapper.

Les prunelles de Daniel étincelèrent dans la lumière vive du soleil.

—Avec mon physique ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je... Rouge comme une pivoine, elle s'appliquait à lisser les plis de sa jupe. Il avait parfaitement compris ce qu'elle voulait dire. Et, au cas où il n'aurait pas saisi, ses pommettes en feu parlaient pour elle.

Daniel lui tendit l'une des deux canettes de soda qu'il avait achetées à la machine dans le hall.

— Ne vous inquiétez pas, fit-il en riant. Je ne vous obligerai pas à vous expliquer.

Après avoir ôté sa veste, il entama son paquet de chips.

— Savoir que vous me trouvez à votre goût me suffit. Vous ai-je dit que j'étais également narcissique ? Une chips ?

Ce fut au tour de Charlotte d'esquisser un sourire alors qu'elle glissait la main dans le paquet qu'il lui tendait.

—Plus que narcissique.

Mais surtout extrêmement séduisant lorsqu'il le décidait. Il aurait sans doute été capable de vendre de la glace à un Esquimau. La question étant : pourquoi était-il si agréable tout à coup ? Elle avait déjà accepté ses conditions.

Les avertissements de Judy lui revinrent soudain à l'esprit.

— Non pas que je m'ennuie à discuter de vos nombreux charmes, déclara-t-elle pour couper court aux taquineries avant de se laisser prendre au jeu, mais j'ai beaucoup à faire cet après-midi. Venons-en donc au fait. À quelle heure dois-je arriver samedi soir ?

— Nous arriverons ensemble, professeur. De quoi aurai-je l'air si ma compagne ne fait pas son apparition à mes côtés ?

—J'aimerais vous rappeler qu'il ne s'agit pas d'un rendez-vous.

- Ce dont je suis tout à fait conscient, assena-t-il en appuyant volontairement chaque mot. Quoi qu'il en soit, j'ai bien l'intention de me présenter à la réception avec ma cavalière au bras.
- Si vous insistez. Dans ce cas, à quelle heure est-il prévu que je m'accroche à votre bras ?
- À propos, éluda-t-il, nous parlons d'une soirée huppée. S'il vous faut une robe, je peux sans problème m'arranger pour que mes services...

—Vous avez peur que je ne commette un impair ?

Elle n'était pas certaine de savoir ce qui lui restait le plus en travers de la gorge : qu'il lui propose de lui fournir une tenue de circonstance, ou l'insinuation à peine voilée qu'elle était loin d'être à la hauteur de ses exigences. Ce n'était qu'une histoire de business, certes, mais il aurait au moins pu la trouver un minimum attirante !

Lorgnant la chemise impeccablement amidonnée de l'homme d'affaires, elle dut se retenir de décoller son propre débardeur de sa peau moite.

—Je suis parfaitement capable de trouver de quoi m'habiller, poursuivit-elle après avoir avalé une gorgée de soda.

—Je n'ai jamais prétendu le contraire, professeur.

Froissant son paquet de chips vide, il le jeta dans sa serviette.

—Je souhaitais simplement vous épargner cette peine. Tout cela est un peu précipité.

—Merci de votre offre ; toutefois, ce ne sera pas nécessaire. Mais ne vous inquiétez pas, ne put-elle s'empêcher de railler, je m'efforcerai de ne pas vous faire honte.

Elle sourit intérieurement en l'entendant soupirer. —Vous ne m'avez toujours pas donné d'heure.

—Mon avion privé nous y amène demain soir.

—P.. pardon ? balbutia-t-elle, à deux doigts de se noyer dans son Coca. Vous pourriez répéter ça ?

- Mon avion...
- Non, le morceau à propos de demain soir. À quoi croyez-vous jouer ?

Des étudiants installés non loin levèrent la tête en l'entendant élever la voix. Elle baissa alors d'un ton :

—Nous avons dit samedi soir uniquement. Je n'ai aucune intention de passer une minute de plus avec vous.

—Vous n'écoutez pas les informations ? L'ouragan Christina est en train de remonter la côte. Il devrait atteindre Nantucket samedi.

— Samedi soir, tard. Et, d'ailleurs, si l'on en croit les dernières nouvelles, il devrait s'éloigner des côtes, et nous ne devrions avoir à craindre que de fortes pluies. Je prendrai la navette de samedi matin. Cela me laisse tout le temps de rejoindre votre bras.

Daniel fit « non » de la tête.

— Certainement pas. Je n'ai aucune confiance en ces coucoucs. Le risque qu'ils annulent les vols à cause du mauvais temps est trop important.

— Il me reste le ferry.

— A moins qu'ils ne suspendent les traversées. (Il inclina la tête.) Pourquoi faites-vous tant de difficultés ? Je vous propose un trajet en jet privé, pas de vous emmener faire un tour ligotée dans le coffre de ma voiture ! La plupart des femmes apprécieraient qu'on leur déroule ainsi le tapis rouge.

— Sauf que la plupart des femmes ne sont pas contraintes et forcées d'aller où que ce soit.

— Vous ne vous êtes pas non plus fait prier très longtemps.

— Vous ne m'avez pas vraiment laissé le choix. Durant un instant, elle eut bien envie de lui jeter le contenu de sa canette au visage. Le ton qu'il employait - cette façon de suggérer qu'elle l'avait cherché - lui déplaisait au plus haut point.

— Ne comptez pas sur moi pour me rouler à vos pieds, éperdue de gratitude, parce que vous avez décidé de faire preuve d'un tant soit peu de civilité, cracha-t-elle. Notre accord stipule que je dois vous retrouver samedi soir. Point.

— Notre accord stipule que vous êtes tenue de m'accompagner à la réception. « Accompanyer », qui signifie « aller avec ». Autrement dit, vous voyagerez avec moi. Et si je veux partir la veille vous venez aussi. À moins que vous n'ayez plus l'intention d'honorer votre part du marché ? Il serait tout de même dommage de rater cette occasion en or d'obtenir ce que vous désirez tant, non ?

Un éclair traversa son regard noir. Charlotte baissa les yeux sur ses chaussures. Elle avait peut-être poussé le bouchon un peu loin. Daniel Moretti n'était pas de ces types sympathiques et peu contrariants. C'était un requin, et, de son point de vue, elle ne représentait sans doute guère plus que de la friture.

Elle repensa à la ferme de sa tante, qu'elle était allée inspecter le soir précédent, à l'insu de l'homme d'affaires. Les roses du jardin n'étaient plus de première fraîcheur, et la pelouse était envahie de mauvaises herbes, néanmoins le portillon était toujours là, de même que la balançoire dans le grand chêne. Tante Helen lui avait raconté comment, petite, sa mère mesurait la circonférence du tronc à l'aide de ses bras, se demandant quand elle serait assez grande pour en faire complètement le tour. Charlotte avait essayé. Le fût était beaucoup trop large, même pour elle.

Concéder la victoire à son frère et à Daniel aurait signifié le déracinement pur et simple de cet arbre, ainsi que celui de la ferme et de tous les souvenirs qui y étaient attachés. Annihilés pour faire place à un raz-de-marée de grandes maisons familiales de style colonial. Michael se faisait un devoir d'éliminer toute trace de l'existence de leur mère, mais c'était au-dessus des forces de Charlotte. Comme elle l'avait confié à Judy, c'était tout ce qui lui restait.

Il n'y avait donc pas trente-six solutions : elle se plierait aux exigences de Moretti. Elle avait conclu un pacte avec le diable, et elle n'avait plus d'autre choix que de respecter ses engagements.

— Très bien. Vous pourrez passer me prendre à 15 heures. Mais ce n'est pas parce que j'accepte de partir vendredi que je dois me sentir obligée de passer une seconde de plus en votre compagnie. Je vous rejoindrai dans le hall de l'hôtel le lendemain soir.

— À vrai dire...

Elle lui jeta un regard soupçonneux. — À vrai dire quoi ?

A présent, elle craignait le pire. Elle aurait dû se douter qu'il dresserait un nouvel obstacle sur sa route.

—Nous logerons chez mon beau-père.

—Hors de question.

—Croyez-moi, ça ne me fait pas plus plaisir qu'à vous. Mais il s'agit d'une fête de famille. Je ne peux pas refuser de passer un peu de temps avec eux. Ce ne serait pas...

— Laissez-moi deviner... pas convenable, grommela-t-elle en le regardant de travers.

—Exactement.

Envahie par la frustration et la nervosité, elle soupira. Tapotant du pied sur la marche, mâchoire crispée, elle tentait désespérément de garder son calme. Toute cette histoire était en train de dégénérer. Combien d'autres surprises ce salaud lui réservait-il ? Se pouvait-il que Judy ait raison et que le temps soit venu de faire son deuil ? Elle n'avait encore rien signé ; il était encore possible de faire machine arrière...

Ou alors il valait peut-être le coup d'envisager une renégociation du contrat à son avantage. Qu'avait-elle à perdre ?

— Dix pour cent, lança-t-elle.

—Je vous demande pardon ?

— Puisque je suis contrainte de séjourner dans votre famille, vous baissez le prix de dix pour cent.

En attendant la réponse, elle entreprit de siroter son soda, l'air de rien.

Daniel haussa les sourcils, le regard moqueur.

—Je crois que vous vous méprenez. C'est moi qui vous accorde une faveur.

— Pas du tout. Nous nous rendons mutuellement service. Si vous persistez à ajouter des clauses, il faut vous attendre à ce que je tire un peu la couverture à moi.

—C'est un argument recevable, convint-il. Mais dix pour cent ? Vous rêvez ! Cinq. —Sept. Et demi.

Elle refusait de s'écraser. Il lui imposait déjà assez de singeries. Le marchandage avait beau être dérisoire, il l'aidait à garder la tête haute.

— Marché conclu.

Il tira les papiers de son porte-documents et commença à annoter le contrat. Charlotte en profita pour se carrer contre la marche. Cette petite victoire lui donnant l'impression d'avoir repris un peu le contrôle, elle pouvait désormais se détendre. Pour la première fois, elle s'autorisa à étudier l'homme avec qui elle s'était engagée à passer le week-end.

Tout auréolé de la lumière de septembre, il n'était plus le même. Lors de leur rencontre à son bureau, elle avait d'abord été trop intimidée, puis outrée, pour remarquer autre chose qu'une jolie façade et une attitude maussade. A présent, elle découvrait une peau plus hâlée qu'elle ne l'aurait cru, des joues rosies, ainsi que des pattes-d'oie légèrement marquées par le soleil.

Laissant courir son regard sur le reste de sa personne, elle s'aperçut qu'il avait de grandes mains rugueuses et cuivrées. Des mains puissantes. Si puissantes...

La gorge subitement sèche, elle se sentit comme prise de vertiges. La chaleur devait lui monter à la tête.

—J'ai le mal des transports, déclara Daniel.

Prise au dépourvu par le brusque changement de sujet, Charlotte faillit s'étrangler avec son soda. Avait-elle manqué un épisode durant les quelques instants qu'avait duré son étourdissement ? Il avait toujours le nez dans les papiers.

—Avion, bateau..., tout. Rien que l'idée me retourne l'estomac. Si je suis forcé de prendre les airs, je fais tout mon possible pour que le voyage se déroule sans heurts. Si jamais la tempête se rapproche plus rapidement que prévu... enfin, disons que je préférerais éviter les turbulences.

Cet aveu spontané la surprit, et il lui fallut un moment pour comprendre que c'était sa manière de lui proposer une trêve.

—Vous voulez dire que vous exigez de partir un jour plus tôt par peur de rendre votre déjeuner ?

Il acquiesça, rouge de honte.

—Je crains que ce ne soit la principale raison, en effet. Cette réunion de famille est déjà une belle source de stress, inutile d'y ajouter les nausées.

—Vous ne vous entendez pas avec votre famille ?

—C'est le moins que l'on puisse dire.

- Se pourrait-il que je m'apprête à mettre le pied dans un nid de vipères ?
- Rien d'aussi dramatique. Tout se passera bien pour vous, promit-il avec un demi-sourire. Ils sont généralement très aimables envers les gens qu'ils ne connaissent pas.

De nouveau cet étrange ton détaché. Cette fois, peut-être parce qu'il ne se trouvait pas dans son environnement habituel, Charlotte perçut clairement l'amertume dans sa voix. La solitude, aussi. Leurs regards se croisèrent brièvement, et elle sut qu'ils n'étaient pas si différents l'un de l'autre.

Daniel Moretti ne lui paraissait soudain plus aussi impressionnant et maître de lui-même ; il avait seulement l'air d'avoir besoin que quelqu'un le prenne dans ses bras.

Sans même s'en rendre compte, elle amorça un geste pour le reconforter, puis, se reprenant, repoussa une mèche de cheveux rebelle de son front.

—Je ne peux pas croire que vous appréciez d'être dehors par cette chaleur.

Il sembla soulagé de pouvoir changer de sujet.

— Quand vous passez vos journées cloîtré dans un bâtiment climatisé, toute bouffée d'air frais est bonne à prendre.

—Je n'appellerais pas ça de l'air frais... Lourd. Irréspirable. Mais certainement pas frais !

—Cela ne me dérange absolument pas. Parfois, je rêve d'un bureau en extérieur.

—Vous êtes un homme influent, pourquoi ne pas organiser vos réunions dehors ? Vous pourriez faire construire un grand auvent au bord de l'eau, révolutionner la façon de faire des affaires.

Il rit.

— La direction d'entreprise en plein air. Dommage, je doute fort que cela fonctionne. J'ai bien peur de devoir subir l'air conditionné encore longtemps.

— Ça a aussi ses avantages.

Charlotte étendit ses jambes devant elle et rejeta la tête en arrière, laissant les rayons brûlants lui caresser le visage.

Une perle de sueur roula depuis sa tempe jusque derrière son oreille. Sur un point au moins, Daniel ne mentait pas : la canicule n'avait aucun effet sur lui. Tandis qu'elle menaçait de se liquéfier sur place, en abandonnant sur les marches une rivière de coton, il ne semblait pas le moins du monde incommodé.

Une nouvelle gorgée de soda glacé la fit légèrement frissonner et étancha sa soif. Paupières closes, elle pressa la canette contre sa poitrine. La condensation s'évaporait, rafraîchissant sa peau.

Un toussotement la fit revenir sur terre. Daniel l'observait, apparemment quelque peu troublé. Ses yeux avaient presque viré au noir, tels deux éclats d'onyx poli. Incapable de détacher son regard de celui de l'homme d'affaires, Charlotte sentit sa gorge s'assécher de nouveau, son souffle s'accélérer. Lentement, elle se redressa.

—Je devrais m'en aller, déclara-t-il. Je vous ai retenue assez longtemps.

Charlotte ne dit rien, trop envoûtée par ses yeux de braise. Elle le contemplait toujours fixement lorsqu'il se mit debout et lui offrit sa main.

Victime d'un coup de chaleur ou bien de l'émoi insensé qui s'était emparé d'elle - elle n'aurait su le dire -, elle sentit le sol se dérober sous ses pieds. Basculant en avant, elle dut se raccrocher à l'épaule de Daniel pour ne pas perdre l'équilibre et renversa quelques gouttes de sa boisson sur sa chemise.

—Oh, je suis désolée! s'excusa-t-elle, confuse.

Elle commença à frotter les taches du bout des doigts, avant de s'interrompre vivement. Le tissu léger dissimulait des bras musculeux. Embarrassée, elle retira sa main.

- Ce doit être le soleil, se justifia-t-elle gauchement.
- Il n'y a pas de mal.

Alors que, deux secondes auparavant, l'intensité de son regard avait bien failli la transpercer jusqu'à l'âme, voilà qu'il la considérait d'un œil sceptique.

— C'est bon, vous tenez debout ?

Elle acquiesça, retrouvant son sang-froid à présent que la magie de l'instant s'était envolée.

- D'habitude, je ne suis pas si sensible à la chaleur. Je ne sais vraiment pas ce qui s'est passé.
- Sans doute une chute de tension, après être restée si longtemps assise.

—C'est possible.

Elle avala le reste de son soda d'un trait. Quelque chose avait changé dans l'attitude de Daniel. Glacial, distant: il était redevenu l'homme qu'elle avait rencontré la veille, dans son bureau.

Sans doute craignait-il qu'elle lui marche sur les pieds ou le baptise au Champagne le samedi suivant. A vrai dire, elle n'était pas mécontente de ce retour à la normale. Son attitude austère l'aidait à garder la tête froide et lui évitait de s'égarer, en se demandant - par exemple - ce que l'on pouvait ressentir, enveloppée de ses bras.

—Je devrais peut-être rentrer au frais, ajouta-t-elle.

—C'est peut-être plus sage, en effet. Je passerai vous prendre demain, à 15 heures. Mon assistant vous contactera pour que vous lui donniez votre adresse.

—Je vous promets de ne pas me montrer aussi maladroite samedi.

Il se pencha pour ramasser sa veste et sa serviette, lui adressant au passage un drôle de petit sourire.

—Je n'en doute pas. (Il lui tendit un stylo.) On officialise tout cela ? De manière à savoir tous deux à quoi nous en tenir ce week-end.

Charlotte se saisit du crayon. L'esprit de Daniel était revenu tout entier aux affaires. Toute cordialité disparue, il parlait de nouveau avec cette froideur pragmatique qui le caractérisait. C'est curieux, se dit-elle en parcourant les pages du contrat, elle avait le sentiment d'avoir échoué à un examen.

À peine avait-elle pénétré dans le bâtiment que Judy l'alpaguait.

—Alors, raconte-moi.

—J'ai réussi à lui faire baisser le prix de sept pour cent et demi.

— En contrepartie de quoi ?

—J'ai accepté d'être logée chez ses parents.

—Tu plaisantes?

— Non. D'après ce qu'il m'a dit, il s'agit de ne pas heurter la susceptibilité de la famille. Et, pour être honnête, je me sentirai bien plus en sécurité chez papa-maman qu'à l'hôtel.

—Au moins, à l'hôtel, tu aurais pu demander à changer de chambre en cas de porte communicante.

—Tu crois toujours qu'il a l'intention de me sauter dessus ?

— Plus encore depuis que je l'ai vu faire irruption dans ton bureau. Moretti devrait penser à commercialiser toute cette testostérone ; cela lui rapporterait gros. Et toi, si tu ne te surveilles pas, tu risques de nous refaire le coup de la marche.

- Ce n'était rien d'autre qu'une baisse de tension. J'ai perdu l'équilibre.
- D'où j'étais, on aurait plutôt dit que tu te pâmait de désir.
- On voit rarement comme il faut quand on espionne les gens à travers les portes. Et, je te le répète, tout a été mis par écrit, y compris la partie qui lui impose de se tenir à carreau. L'accord a été signé.

Son amie la prit par le bras, la forçant à la regarder droit dans les yeux.

— Ce ne sont que des mots, Charlotte. Rien que des mots. Un type comme Daniel Moretti ne rédigerait pas un contrat sans s'être d'abord assuré que les clauses pouvaient être contournées.

Les yeux fermés, Daniel se laissa aller contre l'appuie-tête et savoura le souffle frais de la climatisation sur son visage. Combien de femmes avait-il attirées dans son lit ces dix dernières années ? Combien de beautés sublimes, dont le secret espoir était de mettre leurs mains manucurées sur son pactole ? Trop pour en tenir le compte. Trop pour qu'un tel comportement l'atteigne encore.

Alors qu'est-ce que cette brunette avait de si spécial ? Pourquoi la voir presser sa canette de soda contre sa peau l'avait-il émoustillé à ce point ?

Il aurait voulu faire courir sa langue le long de la sueur qui dégoulinait de son cou. Mieux encore, il aurait tout donné pour prendre la place de l'une de ces gouttelettes salées et rouler dans le creux de sa poitrine.

Du moins, avant qu'elle ne lui fasse son petit numéro et ne le sorte de sa torpeur. Simuler une perte d'équilibre pour atterrir dans ses bras. Il aurait cru qu'un professeur d'université serait capable de plus de subtilité.

En toute autre circonstance, il lui aurait envoyé le contrat par coursier. Cependant, pour une raison qu'il ignorait, il n'avait pu résister à la tentation de venir l'agacer. La tester, aussi. L'obliger à se rendre à Nantucket un jour plus tôt et à dormir chez ses parents était avant tout une manière pour lui d'évaluer sa détermination. En revanche, lui confier qu'il était malade en avion n'avait pas du

tout été prévu au programme. Il ne l'avait jamais dit à personne. Jusqu'alors, il s'était toujours arrangé pour que ses conquêtes voyagent séparément, ce qui lui permettait du même coup de maintenir une certaine distance. Pourtant, non seulement il lui avait avoué, mais il prévoyait de faire le trajet en sa compagnie. Quel genre de magicienne était cette

Charlotte Doherty ? Soit il se ramollissait, soit il ne demandait qu'à transgresser cette stupide clause.

Serait-ce si terrible ? L'image de sa peau en feu s'imposa à son esprit. La réponse était simple : non. Tant que c'était lui qui en décidait. Ce n'était pas demain la veille qu'il se laisserait séduire par une femme.

Sa poche de pantalon vibra, lui rappelant qu'il était toujours à la merci des exigences de tous. Un grognement s'échappa de ses lèvres lorsqu'il découvrit qui l'appelait. Quand on parle d'exigences...

— Bonjour, Vivian. Que puis-je faire pour toi ? Sa mère lui répondit par un soupir accablé.

— Pour commencer, je te saurais gré d'éduquer ton personnel. L'homme qui m'a répondu au téléphone s'est montré extrêmement grossier. Ne sait-il donc pas qui je suis ?

Justement, Il ne le sait que trop bien.

—Je lui parlerai.

—J'espère bien. Tes employés ne sont-ils pas formés de manière à offrir une prestation impeccable ?

—Je viens de te dire que je lui parlerai. Alors, qu'est-ce que tu veux ?

Car Dieu sait que sa mère ne l'appelait jamais pour bavarder.

— Et voilà que tu t'y mets aussi. Pas étonnant que tes employés se comportent de manière si affligeante. Ils calquent leur attitude sur celle de leur patron. Voyons, Daniel, tu as été élevé mieux que ça.

Il faut croire que la gouvernante n'a pas fait son boulot.

—Tu as parlé à Cole ? enchaîna-t-elle.

—Que se passe-t-il ? Il s'est enfin décidé à quitter tes jupons ?

Bien sûr que non, il n'avait pas parlé à Cole. Mis à part les gênes qui leur venaient de leur mère, lui et son demi-frère avaient peu de choses en commun.

— Il vient d'avoir une merveilleuse idée; je lui ai conseillé de t'en faire part.

En clair: elle souhaitait qu'il mette la main au porte-monnaie pour financer le dernier projet de son frère.

—De quoi s'agit-il ?

Masochiste qu'il était, il fallait qu'il demande.

—C'est un projet absolument extraordinaire, répondit Vivian. Je suis surprise qu'il ne t'ait pas encore contacté. Il était très enthousiaste.

—Je suppose qu'il a été trop occupé.

A parcourir la baie sur son voilier, selon toute probabilité.

—Aucune importance; il te racontera ça en détail ce week-end. À ce propos, il faut que je sache à quelle heure Valérie et toi arriverez. Je dois m'assurer que tout soit prêt pour elle, qu'elle ait tout ce dont elle aura besoin.

Ce dont elle avait besoin, c'était d'un nouveau petit ami.

—Je ne viens pas avec Valérie.

Ce fut tout juste s'il n'entendit pas sa mère porter une main horrifiée à sa poitrine.

—Comment cela, tu ne viens pas avec Valérie ? Nous l'attendions !

Et vous aviez très certainement annoncé sa venue à toute l'île.

—Changement de plan.

Sa réponse fut accueillie par un long silence.

—Et quand comptais-tu me prévenir ?

—Je viens de le faire.

—Incroyable. Il n'y a que toi pour me faire un coup pareil à la dernière minute. Nous comptons beaucoup sur sa présence.

Évidemment. L'attention que portait Vivian à ses conquêtes était directement proportionnel à l'intérêt qu'elle pouvait en retirer. Elle avait sans nul doute espéré que la nouvelle coqueluche d'Hollywood attirerait tous les projecteurs sur sa réception.

Après tout, s'il y avait une chose qui enchantait davantage sa mère que d'avoir son nom inscrit au carnet mondain, c'était de voir figurer sa photo dans les pages d'un magazine. L'une des principales raisons l'incitant à rester proche de son aîné était la publicité; depuis qu'il s'était fait un nom dans le monde des affaires, il se retrouvait très souvent sous les feux des médias.

En y réfléchissant bien, c'était probablement la seule raison. La fréquence des appels de sa chère génitrice avait en tout cas augmenté au rythme de sa fortune et de sa célébrité.

Vivian poursuivait ses babillages, mais il n'écoutait plus. Il avait fermé les yeux et imaginait les vagues s'écrasant sur le sable. Il aurait tellement aimé rencontrer une femme, une seule, qui ne cherche pas à obtenir quoi que ce soit de lui. Plonger son regard dans le sien, et n'y voir que de la sincérité.

Au lieu de cela, il était contraint d'encadrer ses rendez-vous par un contrat légal. Parce que, dans la réalité, sa vie amoureuse n'était rien d'autre qu'une suite de transactions d'affaires, à ceci près que celles-ci avaient plus de style.

Et comportaient parfois des clauses d'abstinence.

Ceci n'est pas un rendez-vous. Ceci n'est pas un rendez-vous.

À chaque coup de brosse, Charlotte se récitait ce mantra. Ceci n'est pas un rendez-vous. Des rendez-vous, elle en avait eu des tas. Un rendez-vous, c'était agréable. Un rendez-vous, on s'en réjouissait. Personne ne vous forçait. Ceci était tout sauf un rendez-vous.

Alors, pourquoi était-elle toute chamboulée ?

Il y avait quand même de quoi être nerveuse : prendre un jet privé avec un inconnu, passer le week-end en compagnie de sa famille... Famille sans doute à prendre avec des pincettes.

Ceci n'est pas un rendez-vous.

La sonnette retentit. Charlotte sursauta, et sa brosse à cheveux lui échappa des mains. Elle jeta un coup d'oeil au réveil qui trônait sur sa table de nuit. Les chiffres lumineux indiquaient 14 h 50. Il était en avance. Après avoir hâtivement rassemblé ses cheveux en une queue-de-cheval, elle contempla une dernière fois son reflet dans le miroir.

Elle n'avait pas du tout l'air apprêtée pour un rendez-vous - bien, cet exploit ne lui avait pris qu'une heure trente à réaliser.

Tee-shirt rose, short beige... Non, ce n'était décidément pas la tenue d'une femme impatiente de revoir Daniel Moretti, conclut-elle avec satisfaction.

Un nouveau coup de sonnette la tira de ses réflexions. On ne pouvait pas dire qu'il soit patient. Traversant le dédale de meubles qui encombraient son salon, elle alla lui ouvrir.

— Super, je n'arrive pas trop tard.

Judy entra, une chemise cartonnée sous le bras.

—Si tu es venue dans l'espoir de me convaincre d'annuler ce week-end à la dernière minute, oublie tout de suite, la prévint Charlotte en refermant la porte derrière elle. Comme je te l'ai dit ce matin, puis encore ce midi, ma décision est prise.

—Je sais, je sais. Je ne suis pas là pour te rebattre les oreilles.

— Que se passe-t-il, dans ce cas ?

—Après le déjeuner, je me suis rendu compte que je gâchais ma salive. Mais, si je n'arrive pas à te faire renoncer à ces idioties, je peux au moins t'aider à te souvenir dans quoi tu mets les pieds.

Tiens, dit-elle en lui plaquant le dossier sur la poitrine.

—Qu'est-ce que c'est ?

— Un peu de documentation.

Charlotte fronça les sourcils en ouvrant la chemise. Judy avait assemblé toute une collection de photos et d'articles concernant Daniel. Ses opérations commerciales, ses amourettes...

- Des coupures de presse? demanda-t-elle, sceptique.
- Une femme avertie en vaut deux. Voilà de quoi te rafraîchir la mémoire quand tu seras tentée d'oublier quel genre de requin est ce Daniel Moretti.

—Oui, c'est cela. Un gros requin à pois. Continue comme ça et tu feras le tour du royaume animal.

—Moque-toi tant que tu veux de mes métaphores, cela ne change rien aux faits. Sais-tu qui était sa dernière conquête ? Valérie Pinault.

—L'actrice de soap ?

—Si on peut appeler ça une actrice. Oui, celle-là même. Regarde.

Charlotte étudia la page de magazine que sa collègue venait de poser sur le dessus de la pile. Aucun doute, il s'agissait bien de Valérie Pinault, tous « talents » dehors. Et, enveloppant la taille de la jeune femme d'un bras possessif, Daniel.

Elle se revit dans la glace, habillée n'importe comment.

—Waouh!

—Waouh, c'est le mot. Et tu trouveras des dizaines de photos du même acabit, là-dedans. Il en change tous les mois. Mannequins, actrices, célébrités diverses. Si ce n'est pas la preuve qu'il faut se méfier de cet homme...

— Cela prouve surtout que je ne suis pas du tout son type.

Ravalant l'extrême déception que ses propres paroles suscitèrent en elle, elle rendit le dossier à Judy.

—Je n'ai rien de commun avec ces femmes.

—Justement, c'est ce qui fait de toi une proie d'autant plus intéressante, lui répondit son amie en lui fourrant de nouveau la chemise entre les mains. Prends ça. Ça pourrait t'être utile en temps venu.

- De quoi as-tu peur ? Que je plonge dans son regard de cocker et succombe soudain à un désir ardent ?
- Le seul fait d'avoir remarqué qu'il avait un regard de cocker est une raison suffisante pour emporter ce dossier. Et tu semblés oublier l'incident d'hier, sur les marches.
- Combien de fois va-t-il falloir que je te le répète ? Ce n'était qu'un coup de chaud.

Judy ne releva pas mais s'assit sur le canapé en examinant consciencieusement ses ongles vermillon.

— Prends le dossier.

Avec un soupir de frustration, Charlotte glissa la chemise dans la poche extérieure de son petit sac de voyage.

—Satisfaite ?

- Pas tout à fait. Tu as ton téléphone ?
- Pourquoi ? Je suis censée t'appeler toutes les heures pour un compte-rendu ?

—Toutes les quelques heures, ça suffira. Juste pour éviter que je ne me fasse du souci. Charlotte eut du mal à retenir un sourire.

— Du souci, mes fesses. Tu fais seulement ta curieuse !

—Peut-être un peu. Certes, la vieille sage en moi est persuadée que tu cours au-devant des ennuis, mais la midinette veut tous les détails croustillants.

— D'accord, je t'appellerai aussi souvent que possible, c'est promis, céda Charlotte en riant.

La sonnette retentit encore. Cette fois, elles furent deux à bondir.

—Et c'est parti! grogna Judy. Prête?

À la seconde où la sonnerie grêle était parvenue aux oreilles de Charlotte, son sang n'avait fait qu'un tour.

—Autant que je puisse l'être. Elle tourna la poignée.

Daniel se tenait sur le pas de la porte, parfait stéréotype de l'héritier en tenue décontractée. Adieu costume strict, bonjour polo blanc et pantalon de ville beige impeccablement repassé. Charlotte

essaya de se concentrer sur autre chose que ses bras musclés et hâlés, avec lesquels elle avait fait connaissance le jour précédent.

Ceci n'est pas un rendez-vous, se répéta-t-elle. Ceci n'est pas un rendez-vous.

—Vous êtes prête à sauter dans la voiture ? À cette heure-ci, la circulation n'est pas une partie de plaisir.

Sans attendre d'y être invité, Daniel pénétra dans la pièce. Il s'arrêta net en apercevant Judy.

— Professeur Cleghorn, pourquoi ne suis-je pas étonné ?

Celle-ci lui rendit son petit sourire narquois.

—Je suis venue dire au revoir à Charlotte et lui souhaiter bon voyage. Dites-lui de se méfier dans ces eaux infestées de requins.

—Un conseil pour le moins avisé, fit-il remarquer avec une expression indéchiffrable. On ne fait jamais trop attention où l'on met les pieds.

Sa façon d'embrasser la pièce du regard mit Charlotte mal à l'aise ; elle se sentait jugée. Cet homme possédait sûrement un grand appartement au sommet d'un immeuble de luxe, tandis que son petit pavillon de plain-pied à elle ne risquait pas de faire un jour la couverture d'un magazine de décoration. Entièrement constitué d'éléments hérités, son mobilier mélangeait allègrement styles et époques. Un tas de bric-à-brac et de photos encombrait la moindre surface. Jusqu'à ce jour, les meubles eux-mêmes avaient toujours revêtu plus d'importance à ses yeux que l'agencement harmonieux du salon.

— C'est une sacrée collection que vous avez là, fit-il observer. Je crois bien que c'est la première fois que je vois autant de pièces anciennes rassemblées dans un même endroit, à l'exception de la boutique d'un antiquaire.

—Ce sont des meubles familiaux, expliqua-t-elle, plus piquée au vif qu'elle ne l'aurait voulu. Je me suis autoproclamée dépositaire des trésors dont personne d'autre ne veut.

—Décharge familiale, en quelque sorte.

— On croirait entendre mon frère. Sachez qu'aucun de ces meubles n'est bon à jeter. Tous ont une histoire.

—Ainsi qu'une certaine valeur.

Il fit courir sa main sur le dossier sculpté du fauteuil préféré de Charlotte : le rocking-chair de son arrière-arrière-grand-mère.

—Vous tireriez sans doute une jolie somme de ce genre de merveille.

Charlotte porta la main à son coeur. Ce qu'il venait de dire relevait presque du blasphème.

- Le vendre ? Jamais cela ne me serait venu à l'esprit !
- Bien sûr que non, répondit-il avec un demi-sourire.

— Quoi ?

D'une poussée du doigt, il imprima un léger mouvement de balancier au fauteuil.

—Rien... rien du tout.

Cependant, sa remarque énigmatique tracassait Charlotte.

— Que crois-tu qu'il sous-entendait ? chuchota-t-elle à Judy alors que Daniel allait déposer les bagages dans sa voiture de sport.

—Aucune idée. J'imagine que le concept de « valeur sentimentale » lui paraît ridicule. C'est bien le genre.

—On dirait qu'il est énervé.

— Les types comme lui le sont toujours.

—Tu penses qu'il regrette d'avoir signé cet accord ?

— Si c'est le cas, c'est qu'il est trop bête pour s'apercevoir que c'est encore lui qui s'en sort le mieux dans cette affaire.

Daniel claqua le coffre, et Judy serra Charlotte dans ses bras.

—Fais attention à toi.

— C'est promis.

—Et n'oublie pas ce que je t'ai mis dans le dossier, lui glissa-t-elle à l'oreille.

Vingt-cinq minutes plus tard, alors qu'ils se faufilaient au travers des embouteillages de Boston, Charlotte était parvenue à la conclusion qu'elle n'aurait pas besoin des coupures de presse de Judy pour ériger des murs entre elle et son compagnon pour le week-end. Plus taciturne que jamais, Daniel se bornait à répondre par monosyllabes à ses tentatives pour engager la conversation. Au bout d'un certain temps, elle abandonna et se contenta de regarder le paysage.

Qu'avait-elle donc fait pour l'irriter à ce point ? La veille, sur les marches, elle avait découvert un homme si différent. Tellement plus chaleureux. Elle n'avait tout de même pas imaginé le courant troublant qui était passé entre eux ?

Elle n'avait pas mentionné à Judy l'attirance apparemment réciproque qu'ils avaient ressentie. Non, son amie lui en aurait fait une jaunisse.

Et elle aurait eu raison. Depuis cet instant, Charlotte se repassait les événements en boucle. Elle se rappelait chaque milliseconde avec une infime précision. Jusqu'à la solitude inavouée dans le regard de Daniel, qui reflétait si bien la sienne. À présent, elle se demandait si elle n'avait tout simplement pas pris ses désirs pour des réalités.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin à l'aéroport, elle ne savait plus que penser. Tout ce dont elle était sûre, c'était qu'elle regrettait amèrement d'avoir accepté ce compromis, de ne pas avoir été capable de trouver une autre solution.

Un homme en uniforme vint à leur rencontre. Quand il vit sortir Charlotte de la voiture, ses yeux s'arrondirent d'étonnement, mais il reporta bien vite son attention sur Daniel.

- Bonsoir, monsieur Moretti.
- Bonsoir, Peter. Est-ce que tout est réglé ?

—Comme vous l'aviez demandé, monsieur. Dès que vous serez installés, j'avertirai la tour de contrôle de notre départ.

— Parfait. Nos bagages sont dans le coffre.

Sans perdre une minute, Peter se mit à l'œuvre et déchargea les sacs. Il ne coula pas le moindre regard dans la direction de Charlotte. Soit sa présence ne l'intriguait pas le moins du monde, soit l'homme était grassement payé pour sa discrétion.

D'une légère pression de la main dans le creux de ses reins, Daniel la guida vers l'avion. Comme dans les films, l'appareil patientait sur le tarmac, prêt à partir. Pourtant résolue à ne pas se montrer trop impressionnée, Charlotte manqua de tomber à la renverse en découvrant la cabine. La carlingue n'était pas large, guère plus de trois mètres. Pourtant, en l'absence des traditionnelles rangées de sièges, elle paraissait beaucoup plus spacieuse. Une banquette bleu pastel occupait un côté, faisant face à quatre fauteuils assortis. Péter - car elle doutait que Daniel ne se préoccupe de ce genre de détails - avait pris soin de mettre à leur disposition de quoi grignoter, ainsi que quelques bouteilles d'eau minérale. Elle inspira une longue bouffée d'air. Aucune odeur de renfermé, typique des avions de ligne. En revanche, elle crut déceler un léger parfum de gingembre et d'agrumes.

—Je dois avouer que c'est plus engageant que la navette de Nantucket.

Daniel avait repoussé une assiette de fruits et de fromage, et s'affairait à vider sa serviette, arrangeant ses documents en petites piles bien alignées.

—Puisque je suis forcé de voyager régulièrement, il y a longtemps que j'ai pris le parti de le faire dans le plus grand confort possible.

—Si vous êtes malade, autant ne pas avoir à subir les vols commerciaux.

L'œil noir qu'il darda sur elle signifiait clairement qu'il s'en voulait de lui avoir confié ses angoisses.

—Tout à fait.

Peter émergea soudain de derrière le rideau bleu qui devait séparer le compartiment avant et le cockpit de la cabine aménagée.

—Avez-vous tout ce qu'il vous faut, monsieur Moretti ? Madame ?

Daniel interrogea Charlotte du regard, et elle répondit par l'affirmative.

— Dans ce cas, nous décollerons dès que nous en recevrons l'autorisation. Je vais essayer de ne pas trop vous secouer.

Les saluant de la tête, il se retira derrière l'écran de velours.

—Quelle efficacité !

— Encore heureux. Je le paie assez cher pour cela. Son efficacité, et sa discrétion.

—Ne craignez-vous pas qu'il enfreigne parfois les règles ? De la discrétion, j'entends.

— Il sait ce qui arriverait s'il s'y risquait.

Avec un homme riche et puissant comme Daniel, elle n'avait aucun mal à l'imaginer.

—Je suis sûre que vos autres passagères apprécient.

—En effet.

—Ainsi que vous-même.

Il leva les yeux de la feuille qu'il était en train de lire.

— En effet, oui.

Charlotte prit place en face de lui, dans l'un des fauteuils, et boucla sa ceinture. Le cuir souple du siège se modelait parfaitement à ses formes. Elle avait davantage l'impression de s'installer là pour une sieste que pour un trajet en avion. Dommage que l'atmosphère ne soit pas aussi agréable. De toute évidence, Dame Froideur avait embarqué en même temps qu'eux.

Jouant avec la pointe de sa ceinture, elle reprit :

—Peter avait l'air surpris de me voir. Attendait-il quelqu'un d'autre ?

Daniel redressa vivement la tête.

—Qui vouliez-vous qu'il attende ?

—Je n'en sais rien. Une invitée de marque. Je n'ai pas exactement le standing de vos compagnes habituelles.

S'il avait espéré une cavalière plus prestigieuse, cela expliquait sans peine son attitude glaciale.

—Que savez-vous de mes compagnes habituelles ?

Ce qu'elle en savait ? Il était sans doute plus judicieux de ne pas mentionner le dossier de Judy.

—Je ne lis pas que des livres d'histoire, répondit-elle.

—Vraiment ? Je ne vous aurais pas crue amatrice de tabloïds, professeur.

- Eh bien, il m'arrive de m'attarder sur les couvertures, quand il y a la queue à la caisse.
- Quoi qu'il en soit, il n'attendait personne. Je voyage généralement seul.
- Et vos invitées ?

—Mes « invitées » font le trajet séparément. Charlotte écarquilla les yeux de stupéfaction.

- Vous voulez dire que je bénéficie d'un traitement particulier ?
- Il aurait été ridicule de faire deux voyages, étant donné les circonstances.

—À cause du mauvais temps ?

—Vous avez tout compris.

Son explication était tout ce qu'il y avait de plus logique. Avec cet ouragan qui leur fonçait dessus, un vol au-dessus de l'océan était plus sûr que deux. Toutefois, sa réponse initiale la surprenait. Il ne prenait pas l'avion avec ses conquêtes ? Jamais ?

Daniel retourna à sa paperasse. C'était le meilleur moyen qu'il ait trouvé pour se soustraire au regard inquisiteur de sa passagère et empêcher celle-ci d'interpréter son aveu de travers. S'ils partageaient ce vol, c'était uniquement pour le motif qu'il avait invoqué : éviter tout trajet superflu en raison de la tempête. Et ce, même si ladite tempête n'avait pas encore atteint la côte. Il ne voulait pas qu'elle se fasse des idées sur les raisons qui l'avaient poussé à déroger à ses principes.

Il serra les dents. La méfiance lui nouait la nuque depuis la veille. Pourquoi Charlotte avait-elle accepté de venir ? Était-ce véritablement pour cette ridicule parcelle de terre ? Pouvait-on être à ce point attaché à une propriété et tout faire pour la sauvegarder ? Si le terrain avait une telle importance à ses yeux, pourquoi ne vendait-elle pas quelques-unes des vieilleries qui encombraient sa maison ? Mais, ces « meubles familiaux » - pour reprendre ses termes -, elle refusait catégoriquement de s'en séparer. Quelle blague !

Il aurait cru entendre Vivian à propos de son satané musée à la gloire des Ferncliff.

Charlotte avait-elle davantage en commun avec sa mère que sa simple obsession pour les antiquités ? L'incident des marches ressemblait fort à une manoeuvre tout droit sortie de la boîte à malice de Vivian. Le terrain n'était peut-être qu'un prétexte pour se rapprocher de lui et décrocher le gros lot.

Cette idée acheva de l'écœurer.

Une chose était sûre : si c'était après lui qu'elle courait, elle avait déjà trouvé comment le rendre fou. Les vêtements décontractés qu'elle semblait avoir enfilés comme si elle se fichait éperdument de son apparence ; ce tee-shirt ajusté de telle manière qu'il laissait tout juste entrevoir ses courbes, ce short court révélant la peau hâlée et douce de ses cuisses... Toutes ses tenues comportaient au moins un élément particulièrement aguichant. Il y avait eu la robe verte moulante, le débardeur. Ce jour-là, c'était une paire de chaussures. De jolies chaussures bateau d'un blanc éclatant. Après avoir replié une jambe sous elle, Charlotte s'était mise à gigoter de l'autre. Son pied se balançait d'avant en arrière, d'arrière en avant tel un pavillon de signal le mettant au défi de ne pas regarder. De ne pas faire glisser sa main le long de ce mollet galbé pour aller faufiler ses doigts sous le revers de son short.

Le vol promettait d'être long.

Le jet bondit en avant, entamant sa progression jusqu'à la piste de décollage. L'estomac de Daniel accompagna le mouvement, et son dernier repas menaça de refaire surface. Fermant les paupières pour ne pas voir le paysage qui s'était mis à défiler, il se concentra sur sa respiration. Inspirer par le nez, lentement, profondément. Expirer par la bouche.

Ce n'était pas le jour pour rendre son déjeuner.

Inspirer. Expirer.

Peine perdue. Nom de Dieu, il dirigeait un empire de plusieurs milliards de dollars ; il aurait dû être capable de contrôler son estomac !

— Un biscuit, ça vous aiderait ?

Il rouvrit les yeux. Charlotte avait quitté son siège et se trouvait à présent à ses côtés, sur la banquette. Elle avait presque l'air sincèrement inquiète.

— Ou de l'eau ? poursuivit-elle en désignant les bouteilles du menton. Je peux vous servir un verre, si vous voulez.

Une vague de chaleur diffuse le traversa tout entier. La gratitude, diagnostiqua-t-il. Habitué à voyager seul, c'était la première fois que quelqu'un lui offrait son soutien.

— Non, je vous remercie. Ça ira mieux une fois en vol.

Espérait-il.

— Vous devriez attacher votre ceinture, vous savez. Nous n'allons pas tarder à décoller.

— Vous êtes blanc comme un linge. C'est la même chose chaque fois que vous prenez l'avion ?

— L'avion, la voiture... Tout ce qui bouge. Mis à part quand c'est moi qui conduis. C'est le ballonnement qui me tue.

Il eut un nouveau haut-le-cœur et s'empressa de refermer les yeux.

- C'est idiot, hein ? reprit-il après avoir dégluti un grand coup. Un homme adulte qu'un rien rend malade comme un chien.
- En quoi est-ce idiot ? Lorsque nous étions ados, une amie et moi avons fait un raid dans les réserves d'alcool de sa mère. Nous avons ingurgité bloody mary sur bloody mary, jusqu'à en vomir. Résultat: encore aujourd'hui, je ne supporte plus l'odeur du jus de tomate !

Daniel sentit qu'il virait au vert.

— Pourrait-on éviter le mot «vomir» ?

— Pardon. Tout ce que je voulais dire, c'est que c'est humain. Il y a des choses que nous ne pouvons maîtriser, et notre corps en fait partie.

— Je ne suis pas d'accord avec vous. (Il pivota pour lui faire face, plaçant sa main de manière à cacher le hublot.) Il suffit d'un peu de volonté. Comment croyez-vous que les gens se débarrassent de leurs phobies ?

— Une phobie, c'est psychologique ; ce n'est pas tout à fait la même chose. La nausée est une réaction physique.

Elle tendit le bras derrière lui et abaissa le store. Une nouvelle bouffée de gratitude envahit Daniel.

— En êtes-vous bien certaine ? Je me rends peut-être malade tout seul. D'ailleurs, ce n'est pas parce qu'une réaction est purement physique qu'il est impossible de la dominer par la seule force de l'esprit. Prenez les personnes qui parviennent à la rémission de leur maladie grâce à leur volonté de vivre, vous n'allez quand même pas me dire que ce n'est pas contrôler son corps ?

— Non, c'est davantage le prodige de la pensée positive et de la science conjuguées. Croyez-moi, assura-t-elle en attrapant un biscuit salé, vous n'avez pas le pouvoir de tout contrôler.

— On parie ?

— Vous êtes d'une arrogance ! dit-elle avec un petit rire.

— Il me semblait que nous avions déjà établi ce fait, déclara Daniel.

Il se pencha vers elle, le ventre un peu moins barbouillé - preuve qu'il avait raison : il était capable de maîtriser son propre corps.

— Prouvez-moi que j'ai tort.

Elle haussa les sourcils, écarquillant ses grands yeux verts.

— Est-ce un défi ?

— Citez-moi une seule chose que l'on ne puisse pas contrôler d'une manière ou d'une autre.

— Très bien. (Elle croqua dans son biscuit.) La faim. Personne n'a de prise sur sa faim.

— C'est faux. Il existe divers moyens de simuler la sensation de satiété. C'est la base de quantité de régimes.

Charlotte fit la moue. Sa façon de faire ressortir ses lèvres rosées était tout à fait adorable. Elle mettait tant d'ardeur à trouver un meilleur exemple que Daniel aurait juré voir son cerveau fumer. Il

s'était douté qu'elle refuserait de lui accorder le point. Cela le changeait ; il était rare que ses compagnes lui procurent une quelconque stimulation intellectuelle.

En la voyant redresser les épaules, il comprit qu'il ne tenait pas encore la victoire.

— Nos émotions.

— Mais encore ?

— Vous marchez seul, dans une ruelle sombre, en pleine nuit, et vous entendez un bruit de pas derrière vous. Vous ne pouvez pas vous empêcher d'être un peu nerveux.

— Ahh, mais vous pouvez sans peine vaincre vos peurs en examinant la situation de plus près, vous dire que c'est votre imagination qui vous joue des tours. Admettez-le, professeur, il n'y a rien dont n'importe quel argument rationnel ne puisse venir à bout.

— Vous croyez vraiment à vos salades, n'est-ce pas ?

— Parfaitement. Et j'en suis d'ailleurs très fier.

— Et pourtant vous êtes incapable de contrôler votre estomac.

Merci de me rappeler cette seule faiblesse.

- Faites-moi confiance. Un jour, j'y parviendrai.
- Et si ce jour n'arrive jamais ?
- Il arrivera.

Un bruit de ferraille résonna dans la carlingue : le pilote relevait le train d'atterrissage. Ils avaient décollé sans que son estomac s'en aperçoive.

— Nous avons quitté le sol, lança-t-il avec un sourire triomphant. Vous faut-il plus de preuves ?

— Tout ce que cela prouve, c'est que notre discussion a détourné votre attention, rétorqua Charlotte.

— N'est-ce pas une méthode de contrôle comme une autre ?

De toute évidence, elle n'accepterait pas si facilement la défaite.

— Non, une distraction est une distraction.

Elle se tourna davantage vers lui, ramassant de nouveau sa jambe sous elle.

— Bon, voilà un autre exemple : le désir. Instinctivement, Daniel jeta un coup d'œil aux longues jambes de sa passagère, à ce pied ensorcelant.

— Je croyais que nous avions déterminé que les réactions physiques sont maîtrisables.

Joignant le geste à la parole, il se força à la regarder de nouveau dans les yeux.

— L'attirance est un phénomène strictement physique.

Et peut être combattue.

— L'attirance, oui. Mais je vous parle du désir. Le besoin impérieux.

Elle se pencha dans sa direction, ses yeux verts pétillant de l'éclat du vainqueur qui s'apprête à porter le coup fatal.

— L'amour...

Il eut l'étrange impression de recevoir une flèche en pleine poitrine.

— L'amour ? répéta-t-il, comme pour s'assurer qu'il avait bien entendu.

— L'amour. On tombe amoureux quand on s'y attend le moins ; on s'éprend de personnes dont on ne devrait pas. D'autres s'attachent à nous, et ce, qu'on le veuille ou non. L'amour est une émotion complètement imprévisible et hors de notre contrôle.

Elle croisa les bras, persuadée de tenir sa victoire.

— Même vous, vous ne pouvez pas contrôler cela, monsieur Moretti.

N'en soyez pas si sûre. Un goût acre avait envahi sa bouche, mais, cette fois, son estomac n'était pas en cause.

—Non, mais on peut apprendre à vivre sans.

Leur conversation n'était subitement plus aussi amusante. En tout cas, elle ne le distrayait plus de ses nausées. Il se cala contre le dossier de la banquette afin d'éviter de croiser le regard de la femme assise à ses côtés. Il y avait longtemps qu'il avait abandonné l'idée d'un jour trouver l'amour. L'amour inconditionnel, du moins. Ses espoirs s'étaient éteints bien des années auparavant - s'ils avaient jamais existé.

Il remonta le store. Ils amorçaient un virage au-dessus de Cape Cod. Au loin, on distinguait encore la rade de Plymouth. Drôle de coïncidence que le sujet ait justement dévié sur l'amour alors qu'ils se dirigeaient vers le manoir Ferncliff. Mais en était-ce véritablement une ? Il sentit la bile acide tapisser sa langue une seconde fois.

— Pourquoi êtes-vous venue ? demanda-t-il sans détourner le regard de la fenêtre.

— Vous savez très bien pourquoi. Vous m'y avez obligée.

Bien sûr, c'était lui le méchant, dans cette histoire. Elle n'était qu'une pauvre victime, qui faisait tout son possible pour préserver le précieux héritage familial qu'il menaçait de raser.

— Vous êtes certaine que vous n'êtes là que pour la ferme ? Est-ce vraiment la seule raison ?

— Quelle autre raison pourrait-il y avoir ?

— C'est à vous de me le dire, professeur. Il me semble que c'est beaucoup vous démenter, pour un simple morceau de terrain.

Elle poussa un soupir.

— Vous vous entendriez à merveille avec Judy. Elle ne cesse de me répéter la même chose. Le problème, c'est que la propriété est beaucoup plus qu'un simple morceau de terrain à mes yeux.

- C'est votre héritage. Je sais.
- Davantage encore... C'est... Vous rappelez-vous ce que je vous disais à propos de l'histoire, qui nous donne les clés pour comprendre notre présent ?
- Oui.
- La ferme de Craymore est ma clé. Vous savez, mon frère et moi sommes désormais seuls au monde. Et vous aurez sans doute compris que nous ne sommes pas spécialement proches.

Michael Doherty ayant vendu le domaine sans même consulter sa sœur, c'était en effet la conclusion qu'il en avait tirée.

Charlotte faisait rouler l'extrémité de sa ceinture entre ses doigts. Ce petit signe de nervosité la faisait paraître si jeune, si innocente, qu'il se trouva soudain submergé d'un sentiment de compassion dont il ne se pensait pas capable.

- On ne peut pas dire que je m'entende bien avec ma famille non plus, confessa-t-il.
- C'est vrai ?

Lorsqu'elle leva la tête, il lut sur son visage toutes les émotions contre lesquelles il luttait lui-même avec férocité. Un étrange lien semblait se tisser peu à peu entre eux. Il se sentait enfin compris. Sûrement le fruit de son imagination, car personne ne le comprendrait jamais.

Il l'examina longuement, à la recherche du moindre signe qui lui confirmerait que l'infinie tristesse dans son regard était feinte. Mais il eut beau scruter son visage, il ne découvrit rien d'autre qu'une paire d'yeux couleur émeraude et des lèvres qui ne demandaient qu'à être embrassées. Ainsi qu'une peau douce, qu'il mourait d'envie de caresser.

Où était la ruse ?

—Vous avez besoin de racines, c'est cela ? Parler empêcherait son esprit de vagabonder. Voyez, professeur, il suffit d'un peu de volonté. Elle acquiesça.

— Proche ou non, ma famille fait partie de moi. J'ai besoin de faire vivre le passé.

Daniel était sur le point de lui demander de développer quand l'avion traversa une zone de turbulences, les secouant comme des pantins. Merde. Le peu de contrôle qu'il avait exercé sur son estomac jusqu'alors lui échappa.

—Bon sang, Peter!

— Pardonnez-moi, monsieur.

Il se plia violemment en deux. La tête entre les genoux, il prit une profonde inspiration.

— Moi qui croyais que notre discussion était censée détourner mon attention des tentatives de fugue de mon déjeuner, haleta-t-il.

Il inspira une autre goulée d'air et ravalait la bile amère qui menaçait de venir éclabousser ses chaussures.

— Mangez un bout, ordonna Charlotte en lui mettant un biscuit dans la main. Avoir quelque chose dans l'estomac devrait vous éviter les brûlures.

Daniel regardait fixement les doigts pressés contre sa paume. Le contact doux et chaud de la peau de Charlotte lui fit prendre conscience de la moiteur de sa propre main. Il referma brutalement ses doigts glacés. Ecrasant à la fois le gâteau sec et la main de sa passagère.

— Professeur, murmura-t-il en s'inclinant dans sa direction.

Il détacha sa ceinture et se rua hors de la cabine.

Charlotte dut se forcer à rester à sa place. Elle se doutait qu'il n'apprécierait pas qu'elle le voie dans cet état. Plutôt que d'ajouter à l'humiliation de Daniel, elle choisit donc d'admirer la vue. Ils avaient laissé Cape Cod derrière eux et survolaient à présent le détroit de Nantucket. Droit devant se déployaient Martha's Vineyard et l'île de Nantucket, joyaux de l'État du Massachusetts. La surface de l'océan était constellée de petits points blancs. Le vent devait commencer à forcer pour qu'elle parvienne à distinguer l'écume depuis cette hauteur. Comme pour lui donner raison, le jet perdit un peu d'altitude, et elle se rendit compte que certaines des taches étaient en réalité des voiliers.

Ils ne tarderaient plus à atterrir. Son pouls s'accéléra. Tel César franchissant le Rubicon, quoi qu'il arrive, elle ne pouvait plus faire marche arrière.

Un bruit d'eau et le cliquetis d'une brosse à dents contre le lavabo la tirèrent de ses rêveries.

Quelques instants plus tard, Daniel réapparaissait, toujours blême et tremblant. Elle le voyait à sa manière de s'agripper à l'encadrement.

— Si je voulais vous impressionner, c'est raté, grogna-t-il.

— Je peux faire quelque chose ?

Tout en regagnant la banquette, il secoua la tête.

— Je vais juste m'allonger un moment. Pourriez-vous... ?

Il lui fit signe de se décaler.

Charlotte obtempéra. Toutefois, la distance physique qu'il plaçait entre eux n'était rien en comparaison du fossé invisible qu'il avait creusé autour de sa personne. Le semblant de lien qui s'était tissé entre eux avait apparemment pris le même chemin que le contenu de l'estomac de Daniel.

Elle le regarda s'étendre sur les coussins. Avec son teint pâle et ses cernes marqués, il avait presque l'air fragile. Presque. Un homme tel que lui ne l'était jamais réellement. Pourtant, comme au décollage, elle se surprit à vouloir passer la main dans les mèches qui retombaient sur son front. Ce qui était tout à fait ridicule. Un homme comme Daniel n'avait que faire de gestes réconfortants. Avoir besoin de réconfort était synonyme de perte de contrôle, et, ainsi qu'il l'avait lui-même affirmé quelque temps auparavant, il maîtrisait toujours tout.

Le reste du vol se déroula dans un quasi-silence. Tout à ses efforts pour calmer ses nausées, ou la tenir à distance, Daniel ne répondait guère plus que par « oui » ou par « non ». Dès lors qu'ils eurent atterri et placé leurs bagages dans le coffre de la voiture qui les attendait, il s'enferma un peu plus dans son mutisme. Elle fut d'abord étonnée de constater qu'il avait loué un véhicule pour un si court trajet, puis elle se souvint qu'il supportait mal de voyager sur le siège passager. Qu'il l'admette ou non, le pauvre homme était complètement à la merci de son estomac.

Tandis qu'ils s'engageaient sur la route principale, elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Déjà 17 heures.

— Pile à l'heure pour les cocktails, lâcha Daniel d'un ton acide. Quelle veine !

— Rien ne nous empêche de prendre notre temps. Nous pourrions faire un détour.

— Nerveuse ? railla-t-il.

L'homme d'affaires impitoyable était de retour. Charlotte repoussa sa queue-de-cheval dans son dos.

- C'est vous qui n'avez pas l'air enthousiaste.
- —Au contraire, j'ai bien besoin d'un verre.
- Même après...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Surtout après.

Il reporta son attention sur le chemin d'accès ensablé. Encerclé d'une dense végétation côtière, le coin paraissait si loin de tout que Charlotte commençait à se demander si Daniel n'avait pas changé d'avis et décidé de rallonger la route. Puis, au détour d'un virage, les bosquets s'écartèrent pour laisser place à des hectares couverts d'une luxuriante pelouse. Au milieu trônait une majestueuse maison de bardeaux gris.

Se tournant vers Daniel, elle le découvrit plus renfrogné que jamais. A le voir ainsi, elle eut le sentiment qu'il avait été loin, très loin, d'exagérer en déclarant ne pas s'entendre avec sa famille.

—Est-ce si terrible de revenir ici ?

- Ce n'est certainement pas l'idée que je me fais d'un week-end plaisant.
- C'est toujours agréable à entendre...
- Professeur, sachez que c'est sans doute votre présence que j'aurai le moins de mal à supporter.

Difficile de ne pas se sentir flattée...

- Pourquoi avoir accepté l'invitation, si cela vous rend si malheureux ?
- Parce qu'il s'agit d'une célébration importante et que j'y suis tenu.

Il se gara près d'une Jaguar noire et étincelante, dont l'immatriculation personnalisée affichait « Nautl ».

—Aussi difficile que se présente le week-end, ce n'est rien en comparaison de la vie que me mènerait ma mère si je n'assistais pas à la fête. Dans la mesure où je suis son fils le plus connu et le plus riche, ma venue n'est pas seulement attendue, elle est requise.

Alors que Charlotte se demandait si c'était l'arrogance qui parlait, la porte d'entrée s'ouvrit, et une élégante dame d'une soixantaine d'années apparut.

—Ce n'est pas trop tôt ! soupira-t-elle, l'air excédé. Nous avons commencé sans vous.

La mère de Daniel était vêtue d'une fine robe de lin impeccablement repassée. À croire que les plis fuyaient de terreur devant toute la famille. Cette femme était un modèle de perfection, pas un cheveu ne dépassait de son carré court, et son teint hâlé était irréprochable. Tout à coup, Charlotte regrettait de ne pas avoir fait un effort vestimentaire.

—Nous sommes restés bloqués un moment dans le tunnel, déclara sèchement Daniel. J'ai bien peur de ne pas être maître de la circulation.

Repensant à leur précédente conversation, elle se promit de lui rappeler ce qu'il venait de laisser échapper.

—Tu devrais penser à quitter ton bureau plus tôt, dans ce cas.

Le diamant qu'elle portait à l'oreille étincela comme elle tendait la joue à son fils. Daniel l'embrassa, pour la forme, puis présenta Charlotte.

Vivian Ferncliff l'inspecta d'un œil dédaigneux.

— Ravie que vous ayez pu vous joindre à nous, dit-elle, un sourire glacial et forcé aux lèvres.

Il était clair qu'elle aurait préféré voir arriver une invitée plus prestigieuse.

—Les garçons nous attendent sur la terrasse.

Elle pivota sur ses talons. Son dos raide et ses gestes précis indiquaient clairement qu'elle attendait d'eux qu'ils lui emboîtent le pas. Avant de poser un pied à l'intérieur, Charlotte attrapa le bras de Daniel.

—Les garçons ?

Elle s'apercevait soudain qu'elle ne connaissait rien de sa famille.

—C'est comme cela que ma mère appelle mon beau-père et mon demi-frère.

—Et vous ?

Elle avait du mal à imaginer quiconque le qualifier de « garçon ».

— Pas vraiment, non.

Il baissa les yeux sur les doigts qui agrippaient sa veste. Il décrocha la main de Charlotte, effleurant la peau délicate de son poignet au passage. Malgré la certitude que la caresse avait été involontaire, le corps de la jeune fille tout entier fut parcouru d'un frisson.

Croisant son regard, elle songea qu'elle avait décidément du mal à le considérer comme un « garçon ».

— Daniel, appela sa mère en se retournant à demi, ne traîne pas.

Levant les yeux au ciel, Daniel lâcha sa main.

— Sa Majesté s'impatiente. Après vous...

La terrasse occupait la façade est de la demeure, face à l'océan. Vivian profita de ce qu'ils traversaient la maison pour exposer à Charlotte une partie de l'histoire de la famille. Enfin, de la famille Ferncliff. Car les proches ancêtres de William, son mari, avaient été parmi les tout premiers habitants de l'île, ce qui faisait visiblement la fierté de Vivian. Charlotte était forcée de reconnaître que la maison en elle-même était extraordinaire. Et l'historienne était sensible au soin et au respect apportés à la présentation des objets de famille. Le contraste avec sa propre maison, pleine à craquer de reliques dont personne ne voulait, était saisissant. Là, les antiquités étaient astiquées et entretenues comme il se doit. Plus d'une fois, elle s'arrêta pour admirer une pièce qui avait attiré son attention.

--En leur temps, les Ferncliff furent des magnats de l'industrie baleinière, déclara Vivian en la voyant en arrêt devant une table de capitaine du xvⁿ^c siècle.

Elle désigna le portrait d'un homme à l'air peu commode sur le mur.

—Voici le capitaine Zachariah Ferncliff. C'est lui qui a fait construire cette maison. Nous avons souhaité conserver l'atmosphère maritime de la pièce afin d'honorer l'héritage familial.

Mon père était propriétaire d'une épicerie, grommela Daniel dans le dos de Charlotte. Pour honorer sa mémoire, elle remplit régulièrement les placards de la cuisine.

Ce commentaire lui valut un regard assassin de la part de sa mère, qui montrait à présent à Charlotte deux lithographies réalisées sur la commande de l'un des enfants de Zachariah et représentant un clipper.

Lorsqu'ils débouchèrent enfin sur la terrasse couverte, Charlotte aperçut deux hommes assis sur la rambarde. Au son de la voix de Vivian, ils descendirent de leur perchoir.

—Eh bien, eh bien! s'exclama le plus âgé des deux. Nous nous demandions si vous atterririez un jour !

—Tu sais comment est Daniel, fit remarquer Vivian. Il ne se préoccupe guère que de son propre emploi du temps.

Si Daniel était un homme mince, de type plutôt méditerranéen, William Ferncliff et son fils avaient davantage l'air de deux gros ours rougeauds. Leurs cheveux blonds étaient décolorés par le soleil, leur visage brûlé par l'air marin. Leurs dents d'une blancheur immaculée luisaient d'un éclat opalescent contrastant avec leur bronzage naturel. Pourtant, aussi séduisants qu'ils soient, il leur manquait la profondeur qu'elle décelait chez Daniel. Sous son allure ténébreuse, celui-ci semblait

dissimuler une personnalité complexe, tandis qu'elle doutait que ces mâchoires carrées aux sourires étincelants réservent une quelconque surprise.

Si ce n'était celle qu'elles affichaient à présent.

— C'est toujours un plaisir de faire la connaissance d'une amie de Daniel, lança William une fois qu'il se fut ressaisi.

Elle aurait payé cher pour découvrir combien d'« amies » de Daniel il avait eu l'occasion de rencontrer.

—J'espère que vous vous plairez parmi nous.

—Votre nom me dit quelque chose, vous êtes actrice, vous aussi ? s'enquit Cole, le demi-frère de Daniel.

—Moi aussi ?

Elle ne comprenait plus rien.

—Ne cherchez pas, souffla Daniel.

Puis il répondit pour elle :

— Charlotte est historienne.

—Alors, ça, c'est épatant, dit William. Vivian, nous avons affaire à une intellectuelle

—C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Nous devrions peut-être vous demander d'étudier l'histoire de notre famille, poursuivit l'homme. Vivian vous a-t-elle expliqué que les Ferncliff avaient été parmi les premiers à s'installer sur l'île ?

—En effet. (En long, en large et en travers.) En me faisant faire le tour de la maison.

—Charlotte est une spécialiste de la Révolution américaine, précisa Daniel.

—Voilà donc pourquoi votre nom nous semblait familier ! J'aurais dû faire le rapprochement.

William traversa la terrasse pour passer derrière le bar.

—Votre bouquin est sur ma table de chevet. C'est un camarade du club qui me l'a prêté. Il m'a assuré que c'était plutôt intéressant.

— Ça l'est, confirma Daniel. Charlotte le dévisagea, incrédule.

—Vous avez lu mon livre ?

- Ça a l'air de vous surprendre.

- Encore l'autre jour, vous me disiez que vous n'étiez pas du genre à lire des livres d'histoire.

—C'était l'autre jour.

Une lueur indéchiffrable brillait dans ses yeux sombres. Encore mal remise du regard qu'ils avaient échangé dans l'entrée, elle sentit une décharge électrique lui traverser le bas-ventre. Bien sûr qu'il avait lu sa prose après avoir décidé de passer cet accord avec elle. Tout bon homme d'affaires se devait de recueillir le maximum d'informations à propos de ses partenaires potentiels.

—Si vous voulez mon avis, fit remarquer Cole, brisant l'instant, vous feriez une superbe actrice. Beauté et intelligence, une combinaison hors du commun. Fais attention, Danny, je pourrais bien avoir envie de te la voler !

En dépit du ton jovial, cette réflexion mit Charlotte mal à l'aise. Elle commençait à comprendre pourquoi Daniel n'était pas en très bons termes avec sa famille. Elle avait l'impression d'être encerclée de serpents, attendant de voir lequel frapperait le premier. Pour le moment, seul William semblait faire preuve d'un semblant de naturel et de franchise. Et encore, elle n'en était pas entièrement convaincue.

—J'ai moi-même toujours eu dans l'idée d'écrire un roman, proclama soudain Vivian.

Telle une reine, elle avait pris place sur le petit sofa au centre de la terrasse. Charlotte nota que le canapé occupait une place stratégique, tous les autres sièges étant arrangés autour.

—Je suis davantage attirée par la fiction. C'est tellement plus excitant ! On m'a souvent dit que j'avais une imagination débordante.

—Pourquoi ne te lancerais-tu pas ? (Anticipant ses désirs, William vint lui offrir un nouveau cocktail.) Je suis sûr que tu as ça dans le sang.

—J'y pense. Ce n'est pas comme si je manquais d'inspiration, avec les vies que mènent nos amis...

Le vent déranga une mèche de ses cheveux, qui vint se plaquer sur son visage ; elle ne tarda pas à la remettre parfaitement en place.

—Imagine le scandale que je causerais.

— Dans notre cercle d'amis ? Tu parles, ils adoreraient la publicité que cela leur attirerait. En particulier venant de toi.

Charlotte vit Daniel s'éloigner du champ de gravité de sa mère pour aller contempler l'océan.

—On dirait que mon frère a oublié ses manières, entendit-elle à son oreille. Laissez-moi vous servir un verre. Un gin tonic ?

Elle acquiesça d'un air absent, absorbée par le profil de Daniel. Il avait l'air si seul, appuyé à la rambarde, le regard perdu dans les vagues. Le visage fermé, il passa une main dans ses cheveux emmêlés par le vent.

Le rire flûte de Vivian retentit dans son dos tandis qu'elle le rejoignait.

—Juste par curiosité, chuchota-t-elle en arrivant à sa hauteur, combien de temps dure le rituel des cocktails ?

Il esquissa un sourire désabusé.

—Si William avait son mot à dire, nous y serions toute la soirée, mais ma chère mère exige que le dîner soit servi à une heure « décente », donc nous ne devrions plus tarder à passer à la salle à manger. Dieu merci, aujourd'hui, j'ai bien calculé mon coup.

Calculé son coup ?

— Vous voulez dire que, si nous sommes en retard, c'est volontaire de votre part ?

—Je m'arrange toujours pour écourter le calvaire autant que possible. Je préfère les affronter l'estomac plein. D'ailleurs, ne lâchez pas votre verre. William ne supporte pas la vue d'un verre à moitié vide.

À quelques pas de là, son beau-père était effectivement en train de remplir une nouvelle fois le sien.

—Vous avez manqué une fabuleuse journée de voile.

Elle avait oublié que Cole était parti lui chercher un cocktail. Il était apparu à ses côtés comme par magie, un peu trop souriant à son goût. Son regard légèrement vitreux semblait confirmer les dires de Daniel à propos des verres vides.

- Une gîte jusqu'à trente degrés ! Les vagues passaient par-dessus la proue. C'était absolument fantastique.
- Cole ne vit que pour la voile, lui expliqua Daniel.

—Plaisance, pêche, etc. C'est dans le sang. Toute la famille adore naviguer.

—A l'exception de Daniel, fit observer Vivian depuis son trône. Il a toujours préféré rester seul sur la plage plutôt que de venir s'amuser avec nous.

—Allons, Vivian, quelle importance que Daniel n'ait pas la fibre maritime ? tempéra William. Ça n'a jamais tué personne... que je sache, ajouta-t-il avec un petit rire. Et vous, Charlotte, vous aimez cela?

—Je ne sais pas ; je n'ai jamais eu l'occasion d'essayer.

— Dans ce cas, nous devrions vous emmener faire un tour sur le Lucky Duck, suggéra Cole. Il faut que vous tentiez l'expérience au moins une fois.

—Je doute que nous ayons le temps, Cole. Le vent a déjà beaucoup forci ; j'ai bien peur que, demain, la mer soit trop agitée pour une sortie.

—Tant pis, fit-il, le sourire jusqu'aux oreilles. Cela vous obligera à revenir un autre week-end.

— Oh, William, c'est cet ouragan. Je savais que nous aurions dû repousser notre cocktail...

Vivian se prit le front d'une main en poussant un soupir théâtral.

— Cette tempête va venir nous frapper de plein fouet et tout gâcher.

—Allons, allons, ma chérie ! La météo annonce que l'ouragan est en train de bifurquer vers le large. Aucun risque qu'il touche l'île. Et, conclut William en portant la main de sa femme à ses lèvres pour y planter un baiser, Dame Nature n'oserait pas te contrarier.

— Que Dieu l'entende, marmonna Daniel. Charlotte retint un sourire, mais, levant les yeux de son verre, elle constata qu'il arborait la même expression insondable qu'à bord de l'avion.

Une émotion tout aussi mystérieuse s'empara d'elle.

— Ça ne va pas ?

Il lui fit signe que ce n'était rien. La sensation de son regard posé sur elle fit naître une nouvelle vague de chaleur dans sa poitrine. La terrasse autour d'eux s'évanouit ; il n'y avait plus que lui, et l'océan en toile de fond. Incapable de prononcer le moindre mot, elle le laissa la débarrasser de son verre.

— Venez, susurra-t-il. Allons nous promener un peu.

Chapitre 5

—Alors, vos impressions sur mon humble petite famille ? demanda Daniel tandis qu'ils déambulaient le long de la plage, pieds nus dans l'eau.

Les rouleaux soulevés par l'ouragan en approche mouillaient le bas roulé de son pantalon, sans que cela le dérange le moins du monde.

Plus ils avançaient sur la côte, plus le mal de tête qui le torturait depuis le vol se dissipait. Il aimait la sensation de l'eau bouillonnant autour de ses chevilles, du sable qui s'enfuyait de sous ses pieds, entraîné par le reflux des vagues.

À ses côtés, Charlotte s'était penchée pour ramasser un coquillage, lui révélant le hâle irrésistible de ses cuisses.

—Ils attendaient quelqu'un d'autre, répondit-elle simplement.

—Je suppose qu'ils n'ont pas eu l'occasion de faire la queue à la caisse récemment.

À son regard, il sut qu'elle avait saisi l'allusion.

—Ah, Valérie Pinault... Pas étonnant qu'ils aient été surpris.

—Surpris, si l'on veut.

—Décus ?

Parlait-elle de sa famille ou de lui ? Il la regarda tourner et retourner la coquille Saint-Jacques dans sa main, comme pour juger de sa valeur.

—Ils s'en remettront.

William et Cole, du moins. Ces deux-là se fichaient bien de qui il ramenait. Quant à sa mère...

—Vivian devra simplement trouver un autre moyen de s'afficher dans les magazines.

—Votre mère sait certainement ce qu'elle veut.

Une manière extrêmement diplomate de décrire le tempérament de Vivian.

—Vous n'avez pas à mâcher vos mots avec moi, professeur. Je suis parfaitement conscient que ma mère n'est rien d'autre qu'une reine égocentrique.

Il suffisait de voir quel tissu d'inepties elle leur avait servi quelques minutes auparavant. Vivian n'était pas le genre de personnes à prendre la peine de lire un livre de bout en bout, alors en écrire un... Elle avait seulement voulu détourner la conversation de Charlotte. Elle n'acceptait de partager le devant de la scène qu'à condition de pouvoir en retirer un quelconque bénéfice.

—C'est entièrement notre faute, bien entendu. Il ramassa à son tour un coquillage et l'envoya ricocher sur la mer agitée. Le morceau de coquille disparut dans l'écume.

—Personne n'a jamais mis le holà. Comment dit-on, déjà ? La complicité passive ? Nous avons tous notre part de responsabilité.

Lui compris.

—Parfois, il vaut mieux faire le gros dos, déclara Charlotte.

Stupéfait, il s'interrompit. Dans ses yeux brillaient la même compassion, la même sincérité que lorsqu'elle lui avait offert un biscuit ; comme si elle comprenait réellement ce qu'il ressentait. Un sentiment étrange lui étreignit la poitrine.

—William et Cole sont passés maîtres en la matière. J'ai tendance à me montrer un peu moins conciliant.

L'avantage d'être le milliardaire de la famille. Ce qui ne l'empêchait pas de toujours courber l'échiné au bout du compte.

Les vieilles habitudes avaient la vie dure.

D'un coup de pied dans l'eau, il tenta de chasser l'amertume que la discussion était en train d'éveiller en lui. Dans une autre vie, il avait vu sa mère comme une reine, une créature céleste qui voletait dans sa chambre, dans un nuage de soieries, d'eau de rose et de baisers, lui promettant toute son attention le jour suivant. Dans une autre vie, il avait cru à ces promesses. Puis la réalité l'avait rattrapé.

—Votre beau-père semble charmant, reprit Charlotte.

—William ? Il n'est pas désagréable. En tout cas, j'ai toujours été le bienvenu chez lui.

—Et votre frère ? Il ne put contenir un éclat de rire.

—Cole est... Disons simplement que Cole est bien le fils de Vivian.

Une bourrasque féroce vint brasser l'eau autour d'eux, soulevant les embruns et les aspergeant de gouttelettes. Du coin de l'œil, il vit Charlotte se frictionner les bras.

—Vous avez la chair de poule, souffla-t-il en frôlant sa peau de la main.

La jeune femme frémit à son contact.

—Chaud et humide, qu'ils disaient... Que diriez-vous de rentrer ?

—J'ai une meilleure idée.

Il n'était pas encore prêt à renoncer à ce moment de quiétude inespéré.

Il l'entraîna au sec. De ce côté de l'île, il n'y avait pas l'ombre d'une dune. Seulement un escarpement naturel, fruit de l'érosion du rivage par l'océan et le vent. Ils s'installèrent dans un creux, le dos contre le mur de sable. Les herbes hautes fouettaient l'air au-dessus de leur tête, mais, blottis dans leur petit coin, ils étaient protégés des rafales. Daniel recouvrit les jambes de Charlotte de sa veste, et, quand il vit le sourire de reconnaissance qu'elle lui adressait, son cœur menaça d'exploser.

— C'est probablement la vue de l'île que je préfère, dit-il, arrachant son regard aux lèvres sensuelles pour admirer l'immensité écumante. Aucune terre à l'horizon, quelques rares bateaux. Rien que l'océan à perte de vue.

Elle le gratifia d'une gentille bourrade.

—Moi qui croyais que seuls les Ferncliff aimaient la mer.

- Oh, mais j'adore la mer. Je n'aime pas me trouver dessus, c'est différent.
- Ils n'ont pas de biscuits sur le Lucky Duck ?
- Comment le saurais-je, répondit-il en riant. Le peu de fois où je suis monté à bord, j'ai passé mon temps recroquevillé sur la couchette, bourré de cachets contre le mal de mer. Je préfère de loin observer.

Au-dessus des flots, un cormoran luttait contre les vents violents.

— Il y a quelque chose de fascinant dans la force brute de la nature. La manière dont les vagues sculptent le paysage. Vous rendez-vous compte que le littoral se transforme en permanence ? Du sable est emporté, du sable se dépose. Les dunes s'érodent et se déplacent. Sans que personne ait à lever le petit doigt.

Il s'interrompt, embarrassé ; il devait lui sembler grotesque.

—Autrement dit, vous admettez enfin qu'il y a une chose sur laquelle vous n'avez aucun pouvoir. Elle l'avait eu.

—Vous avez gagné, professeur. La nature est la seule puissance que l'on ne puisse contrôler.

— Peut-être est-ce pour cette raison que vous avez tant de respect pour elle.

—C'est possible. Ou peut-être est-ce parce qu'elle n'exige rien, sinon qu'on la laisse exister.

Voilà qu'il recommençait à philosopher. Cela ne lui ressemblait pas.

Charlotte se pelotonna un peu plus dans le sable, son corps contre le sien.

— Dites-moi, pour un homme d'affaires avide, vous êtes un sacré poète...

—On m'a collé un bon nombre d'étiquettes tout au long de ma carrière, mais c'est bien la première fois que l'on me qualifie de poète !

—Vous voulez dire que personne ne vous a jamais traité de beau parleur ?

— Bien sûr que si, mais certainement pas parce que je m'extasiais sur la nature.

En temps normal, il gardait ce type de réflexions pour lui.

—Dommage, l'entendit-il soupirer d'une voix étouffée par le vent. Vraiment dommage...

Le silence retomba. Le regard fixé sur l'horizon assombri, Daniel songea que le dîner serait bientôt servi. Tout le monde - et en particulier sa mère -allait se demander où ils étaient passés. Il n'avait toutefois pas le courage de se lever. La tiédeur du sable se dissipait, et l'humidité s'installait pour la nuit, mais il ne sentait que la chaleur du corps de la jeune femme, si proche du sien. Toutefois, ce qu'il éprouvait allait au-delà de la proximité physique ; ce lien, cette sensation indéfinissable, lui était inconnu.

—Nous n'allions jamais à la plage lorsque j'étais enfant, déclara soudain Charlotte.

— C'est dommage. Vous avez loupé quelque chose.

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Mon père était l'un des plus grands spécialistes de la guerre froide du pays. Si nous nous rendions quelque part, c'était parce qu'il y donnait une conférence et n'avait trouvé personne pour nous garder, mon frère et moi.

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus. Il ne connaissait que trop bien ; toujours cette impression d'être un fardeau. Cependant, elle poursuivit sans attendre :

— N'allez surtout pas croire qu'il ait été un mauvais père, pas du tout ; il avait simplement la tête ailleurs. Trop absorbé par son travail et ses objectifs.

— Et votre mère ?

Elle avait éveillé sa curiosité. Après tout, si elle avait accepté de se prêter à cette mascarade, c'était uniquement pour récupérer la ferme de sa mère. Il y avait forcément un lien quelconque.

Charlotte traça un cercle dans le sable, avant de l'effacer.

— Ma mère... ma mère est partie quand j'étais encore très jeune. J'imagine qu'elle en a eu assez de ne jamais le voir.

— Oh.

— Elle a été tuée dans un accident de voiture six mois plus tard.

Elle dessina un autre rond, et l'effaça rapidement.

—J'aime à croire qu'elle avait l'intention de revenir nous chercher, Michael et moi.

— Donc, la ferme...

— C'est là-bas qu'elle a grandi. C'est la seule chose qui me rattache encore à elle.

Mais pourquoi y tenait-elle tellement ? Pour se raccrocher à un souvenir ? Parce que c'étaient ses racines. Les paroles qu'elle avait prononcées lors de leur première rencontre lui revinrent en mémoire, et, bien malgré lui, il fut touché par la tristesse qui perçait dans sa voix. Il aurait voulu la rassurer, lui promettre que, oui, sa mère avait prévu de venir les récupérer, quand bien même la raison lui soufflait que c'était très improbable.

—Lui ressemblez-vous beaucoup ?

—J'ai son teint et ses yeux. Ma tante - à qui appartenait la ferme me montrait parfois des photos.

Épuisé, le cormoran avait fini par se poser sur l'eau. Daniel tourna la tête vers la femme à ses côtés. Les joues rosies par le vent, quelques mèches folles échappées de sa queue-de-cheval lui battant le visage, elle était magnifique. Et son air ébouriffé ne la rendait que plus belle.

Il replaça avec douceur quelques cheveux derrière son oreille.

— Elle devait être d'une beauté à couper le souffle, alors.

Les grands yeux verts de Charlotte, étincelants de reconnaissance, happèrent son regard.

Tout à coup, il ressentait bien plus que de l'empathie. Comme il laissait ses doigts s'attarder sur sa peau douce, elle blottit sa joue contre sa paume. Il prit alors délicatement son visage à deux mains.

—Votre peau est couverte de sel, susurra-t-il.

L'air marin lui enivrait les sens. La sensation des cristaux translucides sous ses doigts, le parfum de l'océan n'étaient pas suffisants. Il désirait s'y noyer tout entier.

—Je parierais que vos lèvres sont salées.

Il approcha son visage du sien, le souffle court.

— Daniel !

La voix de Cole retentit dans le vent comme une corne de brume, ruinant la magie de l'instant. Tous deux s'écartèrent vivement l'un de l'autre, chacun dans un coin de la petite niche. Quelques secondes. plus tard, le visage satisfait de son demi-frère apparaissait au détour de l'épaule.

—Vous voilà! claironna-t-il. C'est maman qui m'envoie vous chercher. Elle est furieuse que vous retardiez son dîner.

Daniel s'adossa au mur de sable en grognant intérieurement. Rouge d'embarras, Charlotte semblait aussi troublée que lui. Si Cole avait surgi une minute plus tard...

Il aurait enfreint cette satanée clause d'abstinence et tout foutu en l'air.

Il avait eu chaud. Pour une fois, le timing de son frère était parfait. Il lui avait évité de se faire plumer de la manière la plus ridicule qui soit. Il bondit sur ses pieds, puis offrit sa main à son invitée.

Il était grand temps de reprendre ses esprits.

Au menu du soir, étaient servis des filets de flétan grillés à la poêle accompagnés de risotto et d'une généreuse portion de tension. Mécontente d'avoir dû demander à Cole d'aller les chercher, Vivian était déjà à table quand Charlotte et Daniel pénétrèrent dans la salle à manger.

—Je sais que tu es habitué à avoir le monde à tes pieds, Daniel, grinça-t-elle sans même lever les yeux de son verre de vin. Mais, dans cette maison, nous avons des horaires et nous nous y tenons. J'ai bien peur que, par ta faute, le professeur Doherty n'ait pas le temps d'aller se rafraîchir et se débarrasser de tout ce sable dans lequel tu l'as traînée.

—Elle n'a pas besoin d'aller se rafraîchir ; elle est très bien comme ça.

Charlotte considéra un moment l'homme qui lui présentait sa chaise. C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche depuis que Cole les avait retrouvés. A peine son frère avait-il pointé le bout de son

nez que l'humeur de Daniel avait changé du tout au tout. Adieu l'homme doux et sensuel qui avait caressé ses lèvres constellées de cristaux salés. Un voile s'était abattu derrière ses paupières lourdes, et il était redevenu le businessman froid et méfiant. Trop tard, pourtant. Elle avait entrevu l'âme vulnérable qu'il tâchait si bien de cacher.

—Je suis tout à fait d'accord avec Daniel, renchérit Cole. En ce qui me concerne, je trouve le professeur Doherty particulièrement charmant.

Il lui adressa un sourire qui se voulait enjôleur. Comme il le faisait à présent depuis dix minutes.

Charlotte tenta de dissimuler sa gêne en baissant la tête, se passant une main sur la nuque.

— Bien sûr qu'elle est exquise, rétorqua Vivian. Je me soucie seulement de son confort. Avec ce vent, le sable s'insinue partout. Franchement, Daniel, je ne vois pas ce que tu trouves de si agréable à vagabonder sur ce morceau de côte.

— La plage est superbe, répondit Charlotte. J'ai énormément apprécié notre promenade.

Pourquoi ressentait-elle donc le besoin de défendre Daniel ? Le fait qu'il n'ait fait aucune remarque signifiait sans doute que les piques de sa mère ne l'atteignaient pas, alors pourquoi s'en formalisait-elle ? Surtout que, sous son masque stoïque, Daniel ne laissait paraître aucune forme de reconnaissance. « Parfois, il vaut mieux faire le gros dos. » Était-ce pour cela qu'il se taisait ? Ou regrettait-il plutôt le moment qu'ils avaient partagé ? Que n'aurait-elle pas donné pour lire dans ses pensées. Elle sentait encore la chaleur de sa main sur sa peau. Si elle avait été là, Judy aurait affirmé que c'était un très mauvais signe.

- Quelle chance pour Daniel d'avoir trouvé une amie qui partage son obsession, assena sournoisement Vivian.
- Nous possédons près de cinq kilomètres de plage dans les deux directions, lui expliqua William. Autant vous dire qu'on est tranquilles !

—Nous le serions si les gens ne s'obstinaient pas à venir y promener leurs chiens.

—Allons, mon ange, quelques petits chiens ne font de mal à personne.

— Ils n'ont rien de «petits» chiens. Ils sont, au minimum, de taille moyenne. Et la moindre des choses serait que leurs maîtres comprennent qu'il s'agit d'une propriété privée.

- C'est le seul accès à la mer de ce côté de l'île, objecta Daniel. Que voudrais-tu qu'ils fassent ? Un grand détour pour ne pas poser un pied sur ton sacro-saint sable ?
- Parfaitement ! De quel droit viennent-ils polluer notre plage avec leurs détritiques et leurs animaux qui font leurs besoins n'importe où ?

—Je te l'ai déjà dit, Vivian. Les Ferncliff laissent aller et venir les promeneurs sur ce bout de plage depuis le jour où ils ont acquis le domaine. Tu ne voudrais quand même pas bousculer cette tradition ?

— Certainement pas. Je sais combien les traditions sont importantes dans notre famille.

Charlotte ne put s'empêcher de remarquer la façon dont elle avait insisté sur le « notre », et eut un pincement au cœur pour Daniel.

—Puisque l'on parle de l'océan, poursuivit Vivian, Cole a un projet formidable, n'est-ce pas, Cole ?

— Ce n'est qu'une idée, répondit son fils avec un haussement d'épaules, tout en se réservant un verre de vin. Avec un ami, nous avons imaginé un voilier de régates ultraperformant. Similaire aux catas sur le circuit mais plus fin, avec une voile placée autrement.

—Vous avez conçu un bateau? lâcha Daniel, surpris.

Cole fit « non » de la tête.

- Ce n'est encore qu'un concept.
- Mais plein de potentiel, tu ne crois pas ? insista Vivian.
- Qu'en sais-je, répondit Daniel. Je ne suis ni marin ni ingénieur.

Vivian balaya l'argument d'un geste dédaigneux.

— Cole pense que son bateau serait plus rapide que le modèle actuel de l'America's Cup. Tu t'imagines ? Un voilier Ferncliff qui gagnerait l'America's Cup ? Dès que Cole m'en a parlé, j'ai su qu'il fallait qu'il en discute avec toi.

Charlotte avait beau se trouver à plus d'un demi-mètre de Daniel, elle le sentit se crispier. — Vraiment?

— Bien entendu, tu es l'interlocuteur idéal! Comme je le lui ai dit, de nos jours il faut faire très attention au choix de ses partenaires d'affaires.

—Très juste. Le monde grouille de profiteurs.

La colère était si palpable dans sa voix que Charlotte se raidit à son tour. Même si sa méconnaissance totale de la navigation l'empêchait de juger de l'intérêt ou non de cette idée, elle devinait que ce n'était sans doute pas la première fois que Vivian essayait d'imposer une collaboration de ce type à Daniel. Elle constatait également que Cole ne se donnait pas beaucoup de peine pour vendre son projet. Soit il n'était pas aussi emballé que Vivian voulait bien le faire croire, soit il aimait autant la laisser travailler son frère au corps à sa place. Quoi qu'il en soit, elle plaignait Daniel de tout son cœur.

Le reste du dîner se déroula dans un certain malaise. A l'exception de quelques échanges avec William à propos du cours de la Bourse, Daniel resta plongé dans ses pensées. Charlotte fut par conséquent contrainte d'écouter les derniers cancans de l'île, tout en faisant face à des œillades de plus en plus insistantes de la part d'un Cole toujours plus éméché. De toute évidence, il était fermement déterminé à détourner son attention de Daniel.

Comme s'il avait la moindre chance! Même s'il restait replié dans son silence, elle aurait difficilement pu l'oublier. Son énergie occupait la salle à manger tout entière. Elle percevait le moindre de ses mouvements, chaque coup d'œil imaginaire dans sa direction. Lorsqu'il s'excusa et se leva de table au moment du dessert, prétextant un appel urgent, la pièce lui parut tout à coup morne et sans vie.

Après le repas, elle déclina l'invitation de Cole à venir admirer le Lucky Duck et se dirigea vers la bibliothèque. William avait mentionné des carnets de bord de baleiniers, hérités de ses ancêtres, et elle était curieuse de s'y attarder un instant. Elle traversait le petit salon du rez-de-chaussée quand elle entendit des bruits de voix en provenance de la terrasse. Vivian et Daniel.

—Tu pourrais soutenir un peu ton frère, murmurait sèchement Vivian. Il essaie de faire quelque chose de sa vie.

— Dis plutôt que toi, tu essaies de faire quelque chose de sa vie ! Il ne construira jamais le prochain catamaran de l'America's Cup.

—Tu n'en sais rien.

—Je connais Cole. Il n'a même pas encore dessiné les plans, bon Dieu! C'est encore une de ses chimères absurdes.

— Cette fois, ce sera différent. Je ne le laisserai pas s'éparpiller.

—Tu promets toujours la même chose, et on a vu le résultat. C'est non.

— Bon sang, Daniel, c'est ton frère ! Dans une famille, on se serre les coudes.

Daniel émit un son étranglé.

—J'adore ta manie de jouer la carte de la famille uniquement quand tu veux obtenir quelque chose. Nous savons tous les deux que si papa ne m'avait pas légué tous ses biens, tu m'aurais vite oublié. Sois honnête : ferais-je toujours partie de la famille si je n'étais pas riche et célèbre ? Tu sais quoi ? Ne te fatigue pas à répondre. Je ne suis pas d'humeur à subir davantage de simagrées.

Quelqu'un claqua la porte qui donnait sur la terrasse avec un cri de frustration. Au bruit d'espadrilles sur le carrelage, Charlotte voulut disparaître, mais elle ne fut pas assez rapide. Avant qu'elle ait pu faire un mètre, Vivian pilait dans l'embrasure.

Les deux femmes se regardèrent quelques instants en chiens de faïence.

— Si vous cherchez Daniel, il est reparti se promener, dit Vivian.

Al'exception d'un léger essoufflement, rien chez elle ne suggérait qu'elle venait de se quereller avec qui que ce soit.

Tout en se recoiffant légèrement elle prit la direction du couloir, avant de s'arrêter net en apercevant le livre que Charlotte avait entre les mains.

— Ne commencez rien de trop long. Je doute que vous ayez l'occasion de terminer vos lectures. Les conquêtes de mon fils vont et viennent. Il est très difficile en matière de femmes.

—Je n'en suis pas si sûre, répliqua Charlotte sans baisser les yeux. Il suffit de se demander ce qu'il veut.

Les lèvres de Vivian se retroussèrent sur un sourire mauvais.

—Alors, comme ça, on croit avoir découvert le chemin qui mène au cœur de Daniel ?

— On croit surtout qu'on est prête à l'écouter. A présent, si vous voulez bien m'excuser, j'ai un coup de téléphone à passer.

Rassemblant le peu d'aplomb qui lui restait, elle quitta la pièce.

Comment pouvait-elle être attirée par un homme aussi caractériel ? De retour dans sa chambre, elle s'assit sur la banquette qui longeait la fenêtre et commença à feuilleter le dossier compilé par Judy. Là, Daniel accompagnant Valérie Pinault à une première. Daniel sur la côte méditerranéenne en compagnie de la fille d'un magnat grec. Daniel à New York, escortant le dernier top model en vogue, puis le suivant, et ainsi de suite. Des dizaines de photos, des dizaines de femmes. Ces images ne collaient pas du tout avec la solitude qu'elle avait lue dans les yeux de l'homme de la plage.

« Les conquêtes de mon fils vont et viennent. » Avec un soupir, elle dut se rendre à l'évidence : Vivian avait dit vrai. D'ailleurs, à quoi pensait-elle à tenir ainsi tête à la mère de Daniel ? À sous-entendre qu'elle savait comment séduire son fils. À sous-entendre qu'elle voulait en effet le séduire ? Rien n'était plus éloigné de la réalité.

De toute façon, elle n'avait pas le profil. Elle retourna une autre coupure de presse, révélant une autre starlette au corps de rêve au bras de Daniel. Elle fut tirée de ses pensées par la sonnerie de son portable.

- Où étiez-vous passée, jeune fille, lança Judy avec sévérité. J'ai attendu votre coup de fil toute la soirée.
- Pardon, maman... J'ai été occupée. Et puis c'est vendredi soir. Tu n'as rien de mieux à faire que d'attendre près du téléphone ?

—Je n'ai pas de vie. Je ne vis qu'à travers toi.

—Alors, déjà, la maison est extraordinaire. Les Ferncliff ont été impliqués dans le commerce avec les Indes orientales ; la collection familiale comprend des objets absolument fascinants de l'époque. Il me semble que mon lit...

— Épargne-moi l'inventaire des antiquités ; ce que je veux, ce sont les détails importants.

Comment est la famille de ce cher Danny ?

— Bon chic bon genre. Plus bourgeoisie blanche protestante, tu meurs. Sa mère est une vraie plaie.

Elle lui fit le récit de leur premier contact.

- Maintenant, on sait d'où Moretti tient son sale caractère.
- Rien à voir, Judy.
- Pardon ?

— Vivian ne se préoccupe que d'elle-même. Tout ce qui l'intéresse, c'est de savoir ce qu'elle peut retirer de telle ou telle situation.

— Parce que ce n'est pas le cas de son fils, peut-être ?

— Non, pas vraiment.

— Ne me dis pas que tu cherches des excuses à cet homme ?

— Pas des excuses, non, assura-t-elle à son amie. Elle songeait à ce petit garçon, qui n'avait pas pu trouver sa place au sein de sa nouvelle famille.

— Je comprends un peu mieux le personnage, c'est tout.

A l'autre bout du fil, Judy grogna.

— Je me demande si ce n'est pas pire. Ce cher Daniel n'a encore rien tenté, j'espère ?

— Bien sûr que non.

Pas réellement... Elle caressa ses lèvres du bout des doigts. Que se serait-il passé si Cole ne les avait pas interrompus ? Daniel l'aurait-il embrassée ? Elle avait du mal à croire qu'il se risquerait à rompre leur accord pour un baiser. A moins que l'argent ne soit moins important à ses yeux que la satisfaction que lui procurait chaque nouvelle conquête amoureuse ? Cela aurait expliqué la liasse de photos éparpillée sur ses genoux. Elle ne savait pas quoi en penser ; pas plus qu'elle ne savait comment interpréter l'agitation grandissante qu'elle ressentait.

— Peut-être que nous l'avons jugé trop durement, risqua-t-elle. Quand il baisse la garde, il peut être très... charmant.

C'était le premier qualificatif passe-partout qui lui était venu.

— Dois-je te rappeler que la littérature est truffée d'exemples d'hommes qui ont d'abord « charmé » leurs victimes avant de les anéantir ? Tu as lu Dracula ?

— Je suppose que je devrais te féliciter d'avoir laissé tomber les métaphores animales... Daniel n'a rien d'un vampire tentateur.

— Non, c'est simplement un play-boy qui a l'habitude de mettre toutes les femmes qu'il croise dans son lit.

— Tu vas arrêter, oui ?

Autant elle était touchée par l'inquiétude sincère de Judy, autant le message sous-jacent l'agaçait au plus haut point ; elle était parfaitement capable de prendre soin d'elle-même.

— Tout ce que je veux dire, c'est qu'il est plus complexe qu'il n'y paraît.

— Je savais que tu finirais par me sortir quelque chose de ce genre.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Tu es une historienne. Il faut toujours que tu essaies de lire entre les lignes.

- Oh, parce que ce n'est pas ce que font les professeurs de littérature à longueur de journée ?
- Rien à voir, raila Judy en lui renvoyant sa propre remarque au visage. Sois un peu honnête, tu sais comme moi que tu as tendance à te faire des films.

—Me faire des films ?

À entendre Judy, elle se comportait en jeune fille fleur bleue.

- Pourquoi ? Parce que j'ai osé suggérer que Daniel Moretti était plus intéressant que tu ne te l'imagines ?
- S'il l'est, c'est avant tout parce que tu as choisi de le croire ! Tu vois du symbolisme partout. C'est comme ta ferme. Si tu t'es mis dans un tel pétrin avec Moretti, c'est parce que tu as donné à cette bicoque une signification qui en a fait quelque chose d'important à tes yeux.

— Depuis quand est-ce une mauvaise chose de vouloir préserver son héritage ?

— Ce n'est pas une mauvaise chose, tant que c'est tout ce que tu as en tête. (Son amie se radoucit.)

Je ne me moque pas de toi, Charlotte. Tu essaies de garder en vie ce que le reste du monde a tendance à oublier, et c'est ce qui fait de toi une historienne exceptionnelle, ainsi qu'une personne formidable. Tout ce que j'essaie de dire, c'est que tu devrais peut-être te demander si ce que tu t'efforces de défendre n'est pas une illusion.

Charlotte fit la grimace.

— De quoi parle-t-on, de ma ferme ou bien de Daniel ? demanda-t-elle sèchement.

— Des deux. Tu as jeté un coup d'œil au dossier ?

— Oui, mais...

— Très bien. Dans ce cas, charmant ou pas, tu sais exactement quel genre de type il est.

— Je suis une grande fille, Judy. Je suis encore capable de me faire ma propre opinion.

Fatiguée et en colère, Charlotte s'adossa au mur et regarda par la fenêtre. Les nuages d'orage ne tarderaient plus à envahir le ciel, mais, pour l'instant, le clair de lune baignait la plage d'une lumière argentée. D'un noir d'encre, l'océan s'étendait de toute son immensité devant elle.

— Tu me fais la tête ? lança son amie, à l'autre bout du téléphone.

— Et ça t'étonne ? C'est tout juste si tu ne m'as pas traitée de gourde trop sentimentale.

— Excuse-moi. Mon but n'était pas de t'insulter.

— Pourtant, tu l'as fait.

Elle baissa les yeux sur la chemise. Et si Judy avait raison ? Voyait-elle de l'intérêt où il n'y en avait pas ?

— Écoute, de toute façon, ça n'a aucune importance. Quoi que je voie chez Daniel Moretti, dimanche, ce sera fini. Nos routes se sépareront pour de bon ; je reprendrai ma petite vie, et il reprendra la sienne.

Sa vie désespérément solitaire.

— Tout ce que je te demande, c'est de ne pas le laisser te briser le cœur.

— Tu n'en as pas assez de te répéter ? rétorqua Charlotte, excédée.

— Au son de ta voix, je me dis qu'une fois de plus ne serait pas de trop. Ces dizaines de coupures de presse, ce n'est pas moi qui les ai fabriquées.

— Je sais.

Charlotte ne l'écoutait plus qu'à demi. Dehors, la lune traçait un sillon scintillant à la surface des eaux sombres. Difficile de croire qu'un ouragan s'abattraient bientôt sur l'île. William avait peut-être raison, il était envisageable que, craignant la fureur de Vivian, la tempête ait dévié sa route.

Une silhouette masculine apparut au bord des vagues. Comme elle, l'homme admirait la mer, sa chemise blanche luisant d'un éclat bleuté sous la lune.

Daniel.

Son cœur s'emballa.

— Charlotte ? Hé, Charlotte, tu es toujours là ?

Hypnotisée par la vision qui s'offrait à elle, Charlotte coupa le téléphone, interrompant Judy en plein milieu d'une phrase. Si son amie l'interrogeait à ce sujet dans le futur, elle prétexterait une coupure due à l'ouragan. Et elle méritait bien de se faire raccrocher au nez.

Daniel était debout sur la plage, immobile, telle une sentinelle auréolée de lumière, perdu dans la contemplation des vagues. Charlotte s'était figée, elle aussi, incapable de détacher son regard des lignes de son corps. Ténébreux, solitaire. Elle sentit une étrange sensation au creux de son ventre, et elle pressa une main contre la vitre, regrettant de ne pouvoir le toucher.

Elle frémit, se remémorant son souffle chaud sur son visage. Que dirait-il si elle le rejoignait ?

En serait-il heureux ? Ou se renfermerait-il sur lui-même, comme il semblait le faire dès qu'ils se rapprochaient un tant soit peu l'un de l'autre ?

Brusquement, il se retourna en direction de la maison. Charlotte se rabattit derrière le rideau.

Ne sois pas ridicule, se houspilla-t-elle. Il ne peut pas te voir.

Daniel reporta son attention sur la mer.

Le coeur de Charlotte fit un bond dans sa poitrine. Il commença doucement à retirer sa chemise, sans même la déboutonner. Puis il ôta son pantalon. A la lueur de la lune, sa peau nue se fondait dans le sable. Il observa quelques instants les rouleaux depuis le rivage, puis plongea la tête la première dans les flots, et elle le perdit de vue.

La perfection absolue de son abandon avait coupé le souffle à Charlotte. Elle avait enfin découvert le vrai Daniel. Dépouillé de toutes ses défenses, de toute sa bravade. Il n'y avait plus que l'homme, seul et sans aucune inhibition. Elle replia les genoux contre sa poitrine, pleine d'admiration. L'émerveillement fit cependant vite place à un grand sentiment de regret. Ce Daniel-là était malheureusement hors d'atteinte. Le temps et l'instinct de préservation avaient bâti des remparts trop solides. Ces apparitions fugaces seraient tout ce qu'elle obtiendrait jamais de lui.

Pourtant, c'étaient ces brefs aperçus qui l'intéressaient chez lui.

Accablée de tristesse, elle détourna le regard et se concentra sur le dossier étalé sur ses genoux.

« Un requin », avait dit Judy. Était-ce la vérité ? Ne voyait-elle que ce qu'elle voulait désespérément voir ?

Et que penserait son amie, si elle savait que, à cause de cette manie, Charlotte était en train de développer des sentiments totalement déplacés ?

Chapitre 6

Daniel rejeta le couvre-lit d'un coup de pied. Dehors, le ciel matinal était aussi sombre et orageux que son humeur. Sa dispute de la veille avec Vivian le rongait encore. Quand sa mère cesserait-elle d'exiger de lui qu'il finance les projets de Cole - ou, plutôt, les projets qu'elle avait pour Cole ? Parfois, il se disait que sa vie aurait été infiniment plus facile s'il n'avait pas été le légataire de son père. Vivian aurait coupé les ponts, et il n'aurait pas eu à se soucier de tout cela.

Mais tu n'es pas obligé de t'en soucier, lui rappela une petite voix intérieure. Rien ne t'empêche de l'envoyer au diable. Si ses migraines ne le lâchaient plus, il n'avait qu'à s'en prendre à lui-même.

Ce que l'on ne ferait pas juste par besoin de sa famille...

Il songea alors à Charlotte, magnifique et ébouriffée par le vent. Charlotte et sa ferme. Ce mal de crâne-là ne faisait que commencer. Quelle que soit sa stratégie pour le faire chavirer, cela fonctionnait. Non seulement elle avait fissuré sa carapace, mais elle s'était insinuée dans les moindres recoins de son esprit et de son être. Pas un instant ne se passait sans qu'elle occupe ses pensées, sans qu'il rêve de la prendre dans ses bras.

Il n'était pas passé loin, le soir précédent, sur la plage, avant que l'arrivée de Cole ne le fasse redescendre sur terre. Son obsession valait-elle de perdre une propriété évaluée à plusieurs millions ? S'il avait un peu de jugeote, il annulerait tout sur-le-champ, lui revendrait le terrain et la mettrait dans le prochain avion pour Boston afin de ne pas risquer de céder à la tentation. Mais la renvoyer chez elle nécessiterait quelques explications, et il n'avait pas le courage de subir sans broncher les piques mesquines de sa mère.

C'était en tout cas l'excuse qu'il se donnait.

Charlotte ne graviterait plus très longtemps autour de lui. Il pouvait bien se retenir pendant vingt-quatre heures ! Il fit le dos rond, autant pour dénouer ses muscles endormis que pour chasser ses idées noires. Peine perdue. Penser à Charlotte devenait une véritable torture physique. De nouveau, il sentit le désir monter. Comme la veille, lors de sa baignade au clair de lune. Il avait compté sur ce petit plongeon pour apaiser le feu qu'elle avait éveillé en lui, mais sa présence lui collait à la peau. A tel point qu'à un moment il avait cru sentir son regard posé sur lui. Ce matin encore, il avait perçu sa présence dans son lit, alors qu'elle dormait au bout du couloir.

Tout près. Il lui aurait suffi d'aller frapper à sa porte.

Il opta pour une douche brûlante.

Ce qui l'ennuyait le plus, dut-il s'avouer tandis que l'eau chaude ruisselait sur sa nuque, ce n'était pas de transgresser les termes de leur accord. Pour lui, cette somme à six zéros ne représentait qu'une goutte d'eau dans l'océan. Evidemment, ce manque à gagner lui ferait tout sauf plaisir, mais ce qui le déstabilisait le plus - ce qui le retenait de dire « merde » et d'écouter ses pulsions — c'était cette sensation de ne plus tourner rond quand il était près d'elle. Il n'était plus lui-même. Il se laissait aller, lui confiait des choses qu'il n'avait jamais dites à personne. Il avait même éprouvé l'envie de la reconforter ! À quand remontait la dernière fois qu'il avait ressenti le besoin de partager un réel moment d'intimité avec quelqu'un ? C'était pour cette raison qu'il devait se montrer méfiant.

Il était presque reconnaissant à sa mère de l'avoir harcelé le soir précédent. Sa conduite lui avait rappelé que, au bout du compte, toutes les femmes étaient intéressées. Charlotte pouvait bien faire preuve de toute l'empathie possible et être dotée de tout le sex-appeal du monde, elle ne valait pas mieux. Il tâcherait de ne pas l'oublier et de garder ses distances. Dès aujourd'hui.

Charlotte referma le robinet et appuya son front sur le carrelage froid et humide. Sa douche n'avait pas eu l'effet relaxant escompté. L'image de Daniel au milieu des vagues l'avait hantée toute la nuit. Après l'avoir regardé entrer dans l'eau, elle s'était détournée de la fenêtre, honteuse de jouer les voyeuses. Néanmoins, guère rassurée de le savoir seul dans cette mer agitée, elle était revenue à son poste. Elle avait fini par s'assoupir, et, lorsqu'elle s'était réveillée, les vêtements de Daniel avaient disparu, et la plage était déserte. Tout ce qu'elle avait gagné à dormir dans une position aussi inconfortable, c'étaient des courbatures au cou et aux épaules.

Elle n'en croyait toujours pas ses yeux. Daniel était si beau au clair de lune. Chaque fois qu'elle fermait les paupières, elle revoyait les contours de son dos délicatement sculpté et devait mobiliser toute sa volonté pour ne pas se laisser envahir par l'émotion sourde, presque douloureuse, qui étreignait son ventre.

Arrête de te voiler la face, Charlotte. Tu as complètement craqué. Elle comprenait mieux comment il parvenait à attirer les plus belles femmes du monde dans son lit.

Mais était-ce ce qu'elle souhaitait être, une femme de plus à son tableau de chasse ?

Ce qui la dérangeait le plus, songea-t-elle en se séchant, c'était que son attirance ne se limitait pas à son corps d'athlète. Elle était tout simplement incapable de résister à la solitude et à la douleur qui transparaissaient malgré lui dans son regard. A cette compréhension mutuelle qu'ils semblaient éprouver lorsqu'ils passaient un moment ensemble.

Bien entendu, il se pouvait très bien qu'elle ait inventé ce sentiment de toutes pièces, ainsi que l'avait suggéré Judy. Était-elle vraiment une si grande romantique ?

Après avoir enfilé un pull bleu et blanc, elle s'examina dans le miroir. Cela lui donnait un petit air marin. Cole allait adorer. À coup sûr, le frère cadet de Daniel lui proposerait un tour en mer. Elle réprima un frisson. Cet homme avait le don de la mettre mal à l'aise. C'était sans doute un trait de famille. Elle devrait faire de son mieux pour l'éviter. Malheureusement, elle pressentait qu'il lui serait plus aisé d'échapper à Daniel, qui s'ingénierait probablement à ne pas la croiser ce jour-là.

Pourtant, si son estomac se serra, ce fut davantage de faim que de déception.

Retouchant une dernière fois sa queue-de-cheval, elle s'estima prête pour le petit déjeuner et ouvrit la porte de sa chambre... pour se trouver nez à nez avec l'homme qui occupait toutes ses pensées.

Un silence gêné emplit le couloir. Le revoir tout habillé n'effaça pas l'image qu'elle gardait de la veille. D'autant plus que sa tenue - une chemise élimée et un jean délavé - mettait particulièrement en valeur les épaules larges et la taille fine, qui se dessinaient dessous. Le rouge monta aux joues de Charlotte.

Elle parvint enfin à couiner un « bonjour ».

— Bonjour, professeur.

Il était plus fermé que jamais, ce matin, s'adressant à elle avec détachement, brusquerie presque.

- Bien dormi ?
- Comme un bébé.

Si l'on excepte les heures passées à penser à vous.

- Et vous ?
- Plutôt bien également.
- Ravie de l'entendre.

Après ce passionnant échange, le silence retomba, signal pour Charlotte de prendre congé pour la journée. Par malheur, ses pieds refusaient de coopérer. Coup de chance, sa langue lui obéissait toujours :

—Vous êtes parti si vite, hier soir, que je n'ai pas eu le temps de vous souhaiter une bonne nuit.

—J'avais un coup de téléphone important à passer. Cela m'a occupé toute la soirée.

Elle ne se formalisa pas de son mensonge.

—Quel dommage...

— Ce sont les risques du métier, quand on gère une entreprise internationale.

—Raison de plus pour préférer étudier l'histoire. La plupart des personnes à qui j'ai affaire sont décédées depuis des siècles, alors elles ne risquent pas de prendre la mouche si je les plante.

— Si seulement tout le monde était aussi compréhensif.

Faisait-il référence à ses affaires, ou à sa famille ? Charlotte se demanda si elle devait lui signaler la légère altercation qu'elle avait eue avec sa mère, puis décida qu'il valait mieux garder cela pour elle.

—Je vais visiter l'île, ce matin, annonça-t-elle. Avant qu'il ne se mette à pleuvoir.

—Très bonne idée. Ici, ça va être la folie durant des heures. J'ai l'intention de faire de même.

- Une autre promenade sur la plage ? Il la regarda longuement.
- Peut-être. Quand j'aurai travaillé un peu.
- Seriez-vous partant pour m'accompagner ?

Les mots étaient sortis tout seuls. Mais uniquement parce qu'elle ne supportait pas l'idée qu'il reste coincé là, avec son ordinateur pour seule compagnie. Certainement pas parce qu'elle était incapable d'oublier l'image de sa silhouette nimbée de lune se détachant sur l'océan, ou la caresse délicate de ses doigts sur ses lèvres.

Les yeux de Daniel furent traversés d'une étrange lueur, et elle se demanda ce qui avait bien pu lui traverser l'esprit.

—Notre accord ne s'étend pas à cet après-midi.

—Je suis au courant. Mais les visites touristiques sont toujours plus agréables avec un ami.

— Sommes-nous donc amis, professeur ? Tout à coup, Charlotte se sentit prise au piège. Le ton qu'il avait employé rendait la question beaucoup moins anodine qu'il n'y paraissait. Et le fait qu'il ait les yeux rivés sur sa bouche ne l'aidait pas. Elle s'humecta les lèvres.

— Quel terme préféreriez-vous ?

Daniel ne répondit pas. Pour tout dire, il n'en eut pas le temps, car à peine avait-elle terminé sa phrase qu'un grand fracas monta du rez-de-chaussée, immédiatement suivi d'un hurlement plaintif.

— Faites attention ! C'est un carrelage importé !

Descendant ensemble l'escalier, Charlotte et Daniel se trouvèrent propulsés sur une piste de cirque, avec, dans le rôle de Monsieur Loyal, une Vivian vêtue d'un pantalon corsaire.

Elle se tenait droite comme un I devant deux ouvriers qui s'efforçaient de rassembler les tuteurs métalliques éparpillés sur le sol.

—J'espère pour vous que mon carrelage s'en sortira sans une égratignure... Non, non, non, pas là, ulula-t-elle en direction du jeune homme qui passait près d'elle avec deux hauts vases. Ceux-là sont

pour l'entrée de la terrasse. Même si je doute que quiconque en profite.

Elle poussa un soupir théâtral à l'intention de l'homme menu en costume de lin beige debout à ses côtés.

—Oh, Paul, prions pour que cette pluie n'arrive pas avant demain. Sinon, ma réception sera un désastre.

—Allons donc, Vivian ! Tout sera parfait. Quel que soit le temps, je vous promets que ce sera la fête de l'année et qu'elle surpassera même le bal des Vandergarten.

Cela sembla apaiser la maîtresse de maison.

- Les gens en parlent toujours.
- Et ils parleront aussi longtemps de celui qui se prépare !

Il posa une main rassurante sur son épaule, puis se précipita à la suite d'un adolescent qui transportait un rosier sur un diable.

—Mettez les topiaires au fond de la grande salle, près de la scène.

Depuis son poste au milieu de l'entrée, Vivian les aperçut. Le sourire jusqu'aux oreilles, elle s'empressa de les rejoindre sur les marches.

— Daniel ! Justement, je te cherchais.

—Voilà qui n'augure rien de bon, soupira celui-ci. Après la scène de la veille, Charlotte ne pouvait qu'être d'accord.

— High Life sera là en fin d'après-midi, vers 18 heures.

— High Life, le magazine ? murmura-t-elle. Elle connaissait le périodique mondain, elle le voyait régulièrement sur les étals de journaux.

Il traitait de la vie et des passe-temps des gens riches et célèbres.

- Le seul, l'unique.
- Ils viennent faire un reportage sur notre anniversaire de mariage et notre réception, expliqua Vivian à son fils. Ils veulent tout savoir de notre vie, de la famille que nous avons construite.
- Formidable. Je demanderai à mon assistant de m'en acheter une copie.
- Oh, tu vas même faire plus que ça. Je te veux fin prêt pour l'arrivée des photographes. Et ne t'avise pas d'être en retard.
- Pourquoi auriez-vous besoin de moi ? C'est toi et William qui êtes à l'honneur.

—Ainsi que le reste de la famille. Nos fils ont fait de brillantes carrières, il est normal qu'ils souhaitent vous prendre en photo.

— De brillantes carrières, hein? Charlotte vit la mâchoire de Daniel se crispier.

— Dis plutôt que tu as annoncé au journaliste que je serais de la partie.

—Tu es mon fils!

— C'est comme ça que ton agent leur a vendu l'histoire ?

Vivian arrangea son col en V avec application. Son silence en disait plus qu'un long discours.

—C'est bien ce que je pensais. Malheureusement, ma chère mère, je crains de ne pouvoir me plier à ton emploi du temps. Vois-tu, j'ai promis à Charlotte de lui faire faire le tour de l'île, et nous ne savons pas encore à quelle heure nous rentrerons.

Ah bon, vraiment ? Charlotte leva vers lui un regard interrogateur, que Daniel ne remarqua pas. Ou fit semblant de ne pas remarquer.

Quant à Vivian, elle ne la voyait même pas, trop occupée à empêcher sa mâchoire de se décrocher.

—Tu as peut-être mal compris, Daniel. Il s'agit de High Life ! Sais-tu combien de gens tueraient pour faire l'objet d'un article dans ce magazine? Il m'a fallu des mois pour les convaincre ! Je leur ai promis que la famille serait au complet.

Charlotte comprenait mieux la déception qu'avait éprouvée Vivian en la voyant arriver. En promettant la présence de Daniel, elle avait sans doute également promis celle de sa célèbre compagne du moment. Et un professeur d'histoire - même publiée - était bien loin d'avoir l'attrait d'une starlette. Pauvre Daniel. Non seulement sa mère courait après son argent, mais il fallait aussi qu'elle cherche à tirer parti de sa renommée.

Sans y réfléchir à deux fois, elle glissa la main dans celle de son hôte. Daniel la regarda d'un drôle d'air, mais ne fit pas de commentaire.

- La prochaine fois, je te conseille de me demander mon avis avant de faire des promesses à tout le monde. Surtout celles que tu n'es pas sûre de pouvoir tenir.
- Daniel...
- Bon courage pour les préparatifs.

Il entraîna Charlotte sur le perron. Une fois dehors, il s'immobilisa et se saisit la tête à deux mains. Les doigts crispés sur une poignée de cheveux, il ferma les yeux et expira longuement par le nez.

—Je suis désolé.

— De quoi ? demanda Charlotte en écartant une mèche de son visage.

Brutalement arrachée à la chaleur de celle de Daniel, sa main lui semblait glacée et gauche.

- De ne pas m'être douté plus tôt qu'elle me ferait un coup pareil. High Life, nom de Dieu.
- Ce n'est qu'un portrait dans un magazine. Est-ce si grave ?
- Pour être honnête, non, pas tellement. Ce ne serait pas la première fois que je figurerais dans leurs pages. C'est le principe qui m'agace. Elle ferait vraiment n'importe quoi pour avoir sa photo dans un torchon publié à l'échelle nationale, termina-t-il avec aigreur, en maltraitant son cuir chevelu.

Charlotte avait de la peine pour lui. Elle avait du mal à imaginer ce que pouvait ressentir quelqu'un à qui l'on n'accordait de l'intérêt qu'en fonction de ce qu'il avait à offrir. Au moins, la mère de ses rêves l'aimait d'un amour inconditionnel. Et jamais elle n'aurait utilisé sa fille pour se faire sa propre publicité.

— Bref. Merci de m'avoir permis de me servir de vous comme excuse. Si cela ne vous dérange pas, je veux bien que vous me déposiez en ville. Je me débrouillerai pour rentrer en taxi.

- Ou bien...
- Ou bien quoi ?

Ne fais pas ça, la prévint une petite voix. Tu t'es déjà fait rembarrier unefois.

— Ou bien vous pourriez passer la journée avec moi.

Il fit « non » de la tête.

- Notre arrangement ne vous y force pas, professeur.
- Non, mais que comptez-vous faire d'autre? Votre travail est resté à l'intérieur. Et je serais heureuse d'avoir un guide.
-

Tandis qu'il réfléchissait à sa proposition, Charlotte retenait son souffle. Elle ne savait absolument pas ce qui lui avait pris de réitérer son offre.

— Oubliez ça, dit-elle finalement. Je vous dépose.

— Non, attendez!

Il la rattrapa par la main, et son pouls s'accéléra. Le contact des doigts de Daniel sur sa peau avait quelque chose d'étrangement naturel - comme si leurs mains étaient faites l'une pour l'autre.

— Cela vous plairait-il de visiter la toute première demeure des Ferncliff?

— Elle existe toujours ?

Il acquiesça. Mais le sourire de Charlotte s'évanouit rapidement.

— Rien ne vous y oblige...

— Professeur, je suis tout à fait conscient que rien ne m'oblige à quoi que ce soit. Bon, voulez-vous voir cette maison ?

— Bien sûr !

Elle essaya alors de se convaincre que sa soudaine fébrilité était uniquement due à l'excitation de découvrir une nouvelle propriété historique.

Plus proche du centre-ville, la résidence originelle des Ferncliff présentait une apparence beaucoup moins riche que la demeure familiale actuelle : elle se composait d'une simple maison en bardeaux, d'une clôture et d'un jardin à l'arrière.

—Alors, ça, c'est ce que j'appelle une maison de baleinier!

La déclaration fit sourire Daniel. Lui s'intéressait davantage à la façon dont la nuance verte des yeux de Charlotte s'intensifiait à mesure que son regard s'illuminait. Il s'en mordait déjà les doigts, mais il était subjugué. Complètement envoûté.

Lui qui s'était juré de garder ses distances... Garder ses distances, c'était parfait en théorie. Toutefois, dès qu'elle se trouvait dans les parages, toutes ses résolutions étaient réduites à néant. Comment aurait-il pu refuser de lui faire faire le tour de l'île alors que sa main enveloppait délicatement la sienne ? Que leurs corps étaient si irrésistiblement proches ? Cela s'était révélé au-dessus de ses forces. Enfin, il y serait certainement parvenu s'il avait fait l'effort, mais il s'était subitement rendu compte qu'il n'en avait aucune envie.

Ils se joignirent à un petit groupe de touristes qui effectuaient une visite guidée des diverses maisons à caractère historique du coin. Par chance, la bénévole qui les accompagnait - une femme maigre aux cheveux gris, chaussée de Birkenstock - n'avait pas reconnu Daniel. Pas plus que le reste de la troupe. Cet anonymat lui procurait une sensation de liberté qu'il n'avait plus connue depuis des années.

Naturellement, Charlotte profita de la visite à sa manière. En bonne historienne, elle se pencha avec attention sur chaque objet, y compris les briques qui habillaient la cheminée.

— Ce qui me plaît le plus, déclara-t-elle tandis qu'il la rejoignait devant l'âtre, c'est de voir la simplicité et le pragmatisme dont faisaient preuve les premiers habitants.

Mais Daniel, lui, n'avait d'yeux que pour la boucle qui s'enroulait sous le menton de Charlotte.

—À quelle époque la famille a-t-elle fait fortune ? lui demanda-t-elle.

—Après le grand incendie de Nantucket. Ils ont profité de la dévastation engendrée, ainsi que du déclin de la pêche à la baleine, pour acquérir des terres. Ils se sont donc trouvés dans une position fort avantageuse quand l'île s'est transformée en lieu de villégiature.

—Vous avez l'air de vous y connaître, lança la guide.

—On m'a souvent raconté cette histoire, confessa-t-il avec un sourire.

Se penchant à l'oreille de Charlotte, il ajouta:

— Même si ma mère omet en général la partie spéculation foncière de son récit. Rien ne vaut l'aura légendaire d'une vie passée à sillonner les mers.

—Elle n'est pas la première à remanier l'histoire.

Non, mais elle comptait sans doute parmi les experts en ce domaine. Daniel avait entendu sa version tant de fois qu'il en arrivait presque à la croire. Pire, il la

connaissait tellement sur le bout des doigts qu'il se surprenait parfois à penser qu'il était lui-même un Ferncliff- illusion qu'un simple coup d'œil dans un miroir suffisait à dissiper.

— En tout cas, elle a l'air passionnée par ce patrimoine.

—Qui ne le serait pas ? Cela a tout de même plus de prestige que le statut de veuve d'épicier.

Il s'éloigna brusquement, faisant mine de s'intéresser à une pièce de broderie accrochée au mur. Il entendit le pas aérien de Charlotte derrière lui.

—Quel âge aviez-vous quand votre père est mort ?

- Huit ans, pourquoi ?
- Pour savoir, répondit-elle. Je me demandais simplement depuis combien d'années vous êtes lié aux Ferncliff.
- Beaucoup trop. Ma mère a épousé William un an après la mort de mon père. Cole est né un an plus tard.

En quoi cela la concernait-il ? Les gens ne posaient généralement pas ce genre de questions sans avoir une idée derrière la tête.

Toutefois, Charlotte se contenta de lui dire qu'elle était désolée.

Il haussa les épaules feignant l'indifférence.

—J'ai survécu. Comme vous avez survécu au départ de votre mère. Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire, dans ces cas-là.

— C'est vrai. Est-ce qu'il vous manque ?

Son père ? Il ne le savait pas lui-même. Lui aussi aurait aimé réécrire l'histoire et dire que, oui, il lui manquait énormément ; mais, en vérité, trop pris par son travail, son père n'avait jamais été très présent.

— Ce qui me manque réellement, c'est d'être le fils de Frank Moretti, dit-il enfin.

Cela, au moins, il en était sûr.

—Mais vous l'êtes toujours, non ?

Il aurait seulement souhaité que ce nom signifie encore quelque chose. Cependant, cela, il n'osait pas l'avouer tout haut. Il n'aimait guère révéler ses faiblesses.

Pourtant, n'était-ce pas ce qu'il faisait depuis deux jours ?

—Je croyais que cette visite concernait les Ferncliff ?

Elle comprit le message et n'insista pas. Toutefois, la manière dont elle se mordillait la lèvre indiquait clairement que, tôt ou tard, elle reviendrait à l'assaut.

Leur silence fut interrompu lorsque la guide bénévole, soucieuse de respecter son programme à la minute, leur demanda de suivre le groupe.

—Nous allons passer au jardin, à présent.

Charlotte se dirigea docilement vers la porte, l'incitant à faire de même. Dehors, l'air était lourd et menaçant. Le ciel gris matinal s'était encore obscurci. Le vent était froid, et, à l'exception d'un goéland de temps à autre, tous les oiseaux s'étaient tus. En fin de compte, il était bien possible que Mère Nature ait le dessus sur la sienne dans le bras de fer qui allait les opposer ce soir-là.

Comme pour refléter l'approche de la tempête, sa propre agitation s'intensifiait. Il y avait quelque chose dans l'air. Seulement, il ne savait pas encore quoi.

Devant lui, Charlotte était absorbée par l'exposé de la guide sur les propriétés de la consoude. Il attira son attention en lui touchant l'épaule.

—On dirait que l'ouragan ne va pas tarder à nous tomber dessus, chuchota-t-il à son oreille. Voulez-vous que l'on rentre ?

—J'avais cru comprendre que vous préféreriez ne pas rentrer trop tôt ? répondit-elle en se penchant en arrière.

— En effet.

C'était le cas. Il n'avait aucune envie de jouer le jeu de Vivian en posant avec elle pour High Life. Ni de jouer le jeu de Vivian tout court.

— Mais si vous ne désirez pas reprendre une douche... ? poursuivit-il.

Le sourire qu'elle lui lança par-dessus son épaule le fit fondre.

— Si vous n'avez pas peur de vous mouiller, moi non plus.

Ce fut ce moment que choisit la première goutte pour s'écraser sur son bras, rapidement suivie d'une autre. Puis encore une autre.

— À croire que la pluie vous a entendue. Venez.

L'attrapant par la main, il franchit le portillon et l'entraîna jusqu'au coin d'une rue commerçante sous la pluie battante. Il poussa la première porte venue, et ils pénétrèrent dans la boutique. Une légère odeur de renfermé les accueillit. Après l'air marin et le parfum du musée, les relents poussiéreux le prirent aux sinus, et il fronça le nez. À côté de lui, Charlotte émit un petit rire.

- Qu'y a-t-il ? Vous n'aimez pas les brocantes ?
- Sentent-elles toutes le vieux grenier ?

— On s'y habitue, railla-t-elle en lui infligeant un coup d'épaule malicieux. Faites un tour. Cela vous donnera peut-être de nouvelles idées d'investissements.

Possible, mais j'en doute. La boutique tenait davantage du vide-grenier fourre-tout que du magasin d'antiquaire tel qu'il les connaissait. Elle semblait receler un peu de tout. Du regard, il passa en revue les présentoirs soigneusement alignés : pièces de monnaie, céramiques en provenance d'Europe... Il allait enfin découvrir Charlotte dans son élément. Non, en réalité, elle était déjà dans son élément.

Il n'avait guère apprécié la tournure qu'avait prise leur conversation écourtée. Quel avait été le but caché de toutes ces questions ? L'observer un moment l'aiderait peut-être à comprendre comment elle fonctionnait, et pourquoi elle semblait lui faire tant d'effet.

Sentant une résistance au bout de son bras, il se souvint qu'il n'avait pas encore lâché sa main.

S'en détachant à regret, il eut soudain l'impression d'être amputé d'une partie de lui-même. Il éprouvait un besoin aussi irrépressible qu'inexplicable d'être en contact avec la peau de la jeune femme.

Afin de se changer les idées, il entreprit de flâner dans la boutique ; un grand nombre de meubles étaient similaires à ceux qui décoraient la maison de William. Dans un coin, il aperçut une petite table de bridge à volets rabattables et considéra l'étiquette d'un œil dubitatif.

— On paie le nom de l'ébéniste, lui expliqua Charlotte. Son travail est très recherché par les collectionneurs, ces temps-ci.

— Et vous le savez parce que... ? Elle sourit.

— Parce que je regarde la télévision. J'ai vu un reportage sur l'une de ses pièces dans une émission d'antiquaires. D'après ce qu'ils disaient, il y a encore quelques années, ses meubles se vendaient un tiers du prix qu'ils atteignent aujourd'hui.

Il pensa à tout le mobilier ancien qu'elle avait accumulé chez elle.

— La collection d'antiquités m'a tout l'air d'un investissement profitable.

— Malheureusement, oui.

Elle reposa la figurine de porcelaine qu'elle était en train d'étudier, sans expliciter le fond de sa pensée.

Pour quelle raison acheter ces vieilleries, si ce n'était pour investir ? Plus par habitude qu'autre chose, il se mit à calculer la marge de rendement des objets qu'il croisait.

Il spéculait sur la valeur d'une vieille plaque publicitaire pour une marque de bière quand il remarqua que Charlotte contemplait fixement le mur du fond, perdue dans ses pensées. Il suivit la trajectoire de son regard et découvrit ce qui avait captivé ainsi son attention.

Il s'agissait d'un banal portrait de jeune femme. Les traits du modèle étaient plutôt intéressants. Sa mâchoire anguleuse et son nez fort ne faisaient pas d'elle une beauté classique, mais elle respirait la fierté et la confiance en soi. L'artiste avait parfaitement capturé cette assurance dans son regard volontaire et serein. Dans le coin était glissé un morceau de papier comportant la mention «Joli cadre», ainsi que le prix.

—Quelle tristesse, vous ne trouvez pas ? déclara Charlotte.

— Quoi donc ?

— De penser qu'après avoir vécu toute une vie, on puisse finir accroché à un mur, avec pour seule légende les mots «Joli cadre ». Cette femme avait une famille. Des amis. Aujourd'hui, elle a pratiquement sombré dans l'oubli.

— Peut-être le méritait-elle. En ce qui me concerne, je sais qu'il y a des membres de ma famille que j'aimerais bien oublier.

Charlotte le gratifia d'un sourire indulgent.

— C'est le passé qui fait de nous ce que nous sommes, que nous le voulions ou non. Chacun devrait préserver son héritage, ne serait-ce que pour éviter de toujours refaire les mêmes erreurs.

» Le marché des antiquités a explosé. Les gens investissent. Mais ils se préoccupent davantage de savoir qui a créé l'objet que d'apprendre à qui il a un jour appartenu... J'ai bien peur que le concept de « valeur sentimentale » ne s'efface devant les chiffres.

Tout à coup, il comprenait mieux ce qu'elle avait voulu dire. De nouveau, il vit les meubles anciens qui encombraient sa maison, il l'entendit farouchement jurer que jamais elle ne les vendrait.

— C'est donc cela que vous tentez d'accomplir ? Vous tâchez de faire vivre votre héritage, seule contre tous ?

— Il faut bien que quelqu'un essaie.

Ce fut à son tour de décocher un sourire.

— C'est très noble de votre part.

Un peu fou, sans doute, mais admirable. — Tout le monde ne partage pas votre avis.

— Faites-vous référence à votre frère ?

— Entre autres. Michael considère que la sauvegarde du patrimoine familial n'est qu'une autre façon de poursuivre des fantômes (Elle leva les yeux sur le portrait.) Pour ma part, j'estime que chaque personne mérite de rester dans les mémoires.

Même la mère qui l'avait abandonnée. Alors que lui cherchait à échapper à sa propre mère, elle tentait à tout prix de retenir près d'elle le souvenir de la sienne. Ce constat le bouleversa jusqu'au tréfonds de son être. Il déglutit avec peine, la gorge nouée.

— Vous parlez comme une vraie historienne.

— C'est fort possible. Vous ne pensez pas que ce serait un comble que moi et ma collection terminions oubliées au fin fond d'une boutique comme celle-ci ?

Tandis qu'elle étudiait le portrait, Daniel put l'observer à loisir. Ses yeux levés vers le cadre, les fines boucles d'ébène qui venaient chatouiller ses joues. Même de profil, il devinait le contour de ses lèvres ourlées.

— Impossible. Vous êtes inoubliable. Soudain conscient d'avoir parlé tout haut, il ajouta avec précipitation :

— Moi, en revanche, c'est une autre histoire. Je m'imagine sans peine avec une étiquette «Joli cadre».

Comme il l'avait espéré, elle accueillit sa pointe d'autodérision avec un demi-sourire.

— Dans ce cas, dit-elle, il serait peut-être sage de faire un pacte : si je vous retrouve accroché au mur d'un antiquaire, je vous achèterai, et vous ferez de même pour moi !

—Vous devez vraiment aimer les cadres.

—Non, je ne résiste tout simplement pas à une âme oubliée.

Oubliée ou perdue ? Le nœud se resserra dans sa gorge.

— Marché conclu ? Je vous promets même de vous trouver une place sur l'un de mes murs.

—Marché conclu.

On lui avait rarement fait une promesse aussi saugrenue. Pourtant, même pour rire, l'idée que quelqu'un se soucie de lui après sa mort... Il plongea dans le regard émeraude de Charlotte, ne désirant rien d'autre à cet instant précis que de la serrer dans ses bras.

Elle lui tendit la main afin de sceller leur nouvel accord. Sans baisser les yeux, il enroula ses doigts autour des siens. Sa paume était chaude et douce.

L'air était électrique. Il était comme suspendu dans les airs, à deux doigts de faire le grand saut. Incapable de résister plus longtemps, il déposa un baiser sur l'intérieur de son poignet.

—Je ne me trompais pas, susurra-t-il. Vous êtes salée.

— Daniel...

Le souffle coupé, Charlotte ne put continuer. Sa peau la brûlait à l'endroit où Daniel avait pressé ses lèvres, et la chaleur se répandait peu à peu dans tout son corps. L'atmosphère s'était faite lourde dans la boutique tandis que les prunelles de l'homme s'enflammaient de désir. Il avait envie d'elle. Cela ne faisait aucun doute. Les papillons prirent une fois de plus leur envol au creux de son ventre.

Les coupures de presse dansaient devant ses yeux, lui rappelant quel genre d'homme était Daniel Moretti. Le Daniel Moretti public. Mais qui était celui qui la contemplait avec une telle intensité ?

Le play-boy ? Ou bien le Daniel de la plage, celui qu'elle était probablement la seule à avoir jamais entrevu.

Percevant son hésitation, ou incertain lui-même, il laissa retomber sa main. Charlotte s'en trouva presque déséquilibrée. Elle commençait à avoir l'habitude...

—Je suis sur la mauvaise pente, professeur ; il semblerait que je ne puisse m'empêcher de passer des accords avec vous, lui reprocha-t-il d'une voix rauque.

Malgré l'émotion qui lui tenaillait le ventre, elle parvint à esquisser un sourire tremblant.

— Ce doit être mon sens aigu des affaires.

Il l'étudia longuement. Que cherchait-il à déceler ?

— Ce doit être ça, dit-il enfin.

Une légère gêne s'installa alors comme si tous deux étaient conscients d'un non-dit. Loin de la déranger, ces moments ne faisaient qu'accentuer le doux vertige qu'elle ressentait en sa présence. Ensemble, ils tournaient autour d'un secret trouble et indéfini.

Mais comment être certaine qu'elle ne dansait pas ce ballet seule ? Les avertissements de Judy lui faisaient douter de tout.

Daniel avait reporté son attention sur le portrait.

— Et elle, demanda-t-il à brûle-pourpoint, croyez-vous qu'elle trouvera preneur ?

—Un jour, sans doute. Quelqu'un aura pitié d'elle. Daniel acquiesça.

— C'est peut-être déjà le cas. Il fit signe à l'antiquaire.

Chapitre 8

—Vous n'êtes pas croyable. Qu'est-ce que vous allez faire d'elle ?

La pluie tombait dru, à présent, et le déluge forçait les passants voulant rester au sec à converger vers les boutiques. Charlotte et Daniel se trouvèrent une place dans un coin du bar à soda. Ou, tout au moins, Daniel parvint à réquisitionner une banquette. Autour d'eux, les clients trempés emplissaient la salle de leurs rires et de leurs conversations.

Daniel posa devant eux deux gobelets en carton et sourit.

— Bonne question.

Il secoua sa casquette de baseball pour la débarrasser des gouttes, puis la plaça à côté de lui.

—Je pense que je vais lui donner un nom et en faire un membre de la famille. Pourquoi pas mon arrière-arrière-grand-tante Esther ? Elle a l'air d'une Esther, vous ne trouvez pas ?

«Elle» patientait à présent chez l'antiquaire, enveloppée de papier d'emballage, attendant d'être livrée au bureau de Daniel.

—Je n'arrive pas à croire que vous ayez acheté ce portrait.

—Après avoir conclu notre pacte, j'avais honte de l'abandonner.

Leur pacte. Une sensation de picotement se répandit au niveau de son poignet.

—Votre arrière-arrière-grand-tante Esther a-t-elle une histoire ? s'enquit-elle en tapotant sa paille contre la table.

— Pas encore, mais il lui en faut une ! C'est vous l'historienne, que suggérez-vous ? Toutefois, son destin se doit d'être exceptionnel. Après tout, c'est une Moretti.

Tout en aspirant une gorgée de sa boisson, Charlotte réfléchit. Il prenait exemple sur sa mère, tout d'un coup ? Au fond, une vie passée auprès des Ferncliff lui donnait bien le droit de rêver un peu.

— Eh bien, à en juger par ses vêtements, la photo a été prise aux alentours du début du xx^e siècle. En 1910 ou 1915, au plus tard.

—Elle a donc connu la Grande Guerre.

— La Première Guerre mondiale ? Tout à fait. Une femme de son âge y aurait pris une part active. En tant qu'infirmière de la Croix-Rouge, peut-être.

Daniel secoua la tête.

—Trop commun. Une Moretti, je vous dis.

—Espionne?

— Pas son genre. Elle serait plutôt portée à la confrontation.

Charlotte se mordilla la lèvre, tentant de se rappeler ses connaissances sur la période.

—Aviatrice ?

- Oui ! s'écria Daniel, visiblement ravi. Elle s'était travestie en homme afin de pouvoir combattre.
- Mais son plan s'est retourné contre elle, poursuivit Charlotte, entrant dans le jeu de son compagnon et se disant qu'en bonne Moretti, Esther méritait une histoire tragique. Peu après son arrivée au front, elle tomba amoureuse de son commandant d'escadron. Bien entendu, pour la protéger, celui-ci lui défendit de voler. Esther se trouva alors tiraillée entre son amour pour lui

et sa volonté d'accomplir son devoir.

Daniel reposa son gobelet avec un hochement de tête approbateur et renchérit :

— Une importante bataille se préparait le lendemain. Esther promit à son amant qu'elle arrêterait tout, à condition qu'il la laisse participer à cette dernière mission, car elle ne pouvait rester au sol en sachant que ses compagnons d'escadrille allaient risquer leur vie au combat. Son sens de l'honneur le lui interdisait. Il tenta de la raisonner, la supplia, en vain.

— Par malheur, au cours de l'affrontement, l'amant d'Esther... A-t-il un nom ?

— Jack MacNamara. Elle n'était pas à cheval sur les origines de ses prétendants.

Bien sûr que non, songea Charlotte.

— Hélas, donc, ce pauvre Jack, mort d'inquiétude pour sa belle, avait la tête ailleurs et fut abattu par l'ennemi. Esther se précipita à son secours... Parviendra-t-elle à le sauver ?

— Non, répondit Daniel. Elle arriva trop tard. L'appareil n'était plus qu'une carcasse fumante.

Le dénouement brutal ne la surprit guère. Cependant, rien ne l'empêchait d'ajouter une note romantique au récit.

— Elle ne le sut jamais, mais, dans son dernier souffle, ce fut son nom qu'il prononça.

— Joli, la félicita-t-il.

— Merci.

— Quoi qu'il en soit, tante Esther fut anéantie. Dès ce moment, elle n'eut plus d'autre but que de vaincre les Allemands et de descendre jusqu'au dernier de leurs avions, afin de s'assurer que le pilote responsable de la mort de son aimé périsse à son tour. Elle fut parmi les aviateurs les plus décorés de la Grande Guerre, et personne ne découvrit jamais son secret.

— Et il va de soi qu'elle ne s'est jamais mariée.

— Jamais. Elle vécut seule toute sa vie et ne pilota plus jamais d'avion. À sa mort, elle demanda à être enterrée en France, à l'endroit même où s'était écrasé l'appareil de son amant, dans une tombe sans inscription, comme lui.

Une bulle de silence et de calme enveloppa leur table, les isolant du brouhaha ambiant.

— Tragique et poignant fit observer Charlotte. Cela aurait plu à Esther.

Daniel cessa un instant de touiller les glaçons qui flottaient dans son soda et leva les yeux.

— Vous croyez ?

— C'est tout de même infiniment plus flatteur que « Joli cadre ». Je ne vous aurais pas imaginé si romantique, monsieur Moretti.

Il eut beau essayer de se dissimuler sous son masque impassible, ses joues rosirent.

— Je veux bien avoir été poétique hier soir, mais « romantique » ? Qu'avez-vous ajouté à votre Coca sans sucre pour parvenir à de telles conclusions ?

— Vous vous mésestimez.

— Encore une chose que je n'avais encore jamais entendue à mon propos, dit-il en riant.

— À vous entendre, on dirait que vous prenez cela pour des insultes.

— C'est juste que vous en faites un peu trop. Charlotte se redressa contre le dossier de la banquette. C'était donc cela qu'il pensait d'elle ? — Vous croyez que je ne suis pas sincère ?

— Dans l'environnement où j'évolue, la sincérité est un concept relatif.

Charlotte oscillait entre colère et pitié. Après la journée qu'ils venaient de passer ensemble, comment pouvait-il penser une seule seconde qu'elle jouait un rôle ? Elle le regarda remuer sa paille, ses yeux dissimulés sous ses longs cils.

— Ce doit être un sacré boulot de se montrer aussi cynique en permanence.

— Pas tellement.

S'il avait détecté le sarcasme, il n'en laissa rien paraître.

— Dans le monde actuel, c'est manger ou être mangé. Il y a longtemps que j'ai appris à me protéger des charognards.

— Tout le monde n'en a pas après vous.

— Mais tout le monde en a après ce que je peux lui offrir.

« Ferais-je toujours partie de la famille si je n'étais pas riche et célèbre ? » Les mots qu'il avait jetés à la tête de Vivian la veille lui revinrent brutalement à l'esprit. Ils lui brisaient le cœur. Se dire que sa propre mère...

Charlotte baissa les yeux sur ses mains. Elle ne connaissait que trop bien cette douleur.

— Pas tout le monde, murmura-t-elle. Je ne suis...

— Avant de poursuivre, rappelez-moi pourquoi vous êtes ici, ce week-end ?

Charlotte s'arrêta net. Elle avait été sur le point de dire à Daniel qu'elle n'était pas sûre que sa mère soit le meilleur point de référence pour juger des intentions du reste du monde à son égard, mais elle n'était pas mieux que Vivian... Il avait raison : elle aussi voulait obtenir quelque chose de lui.

Même si, elle devait bien l'avouer, depuis le moment où elle s'était réveillée jusqu'à cette discussion devant un soda, la ferme lui était complètement sortie de l'esprit. Il fallait qu'il le sache. Tendait le bras en travers de la table, elle posa une main sur la sienne.

— Ce que nous avons partagé aujourd'hui n'avait rien à voir avec cette histoire de terrain. Il la regarda d'un air ébahi.

— Dans ce cas, de quoi s'agissait-il ?

— D'une charmante journée en compagnie de l'arrière-arrière-petit-neveu d'Esther Moretti, rétorqua-t-elle en souriant.

Le visage de Daniel s'illumina.

— Voilà qui semble être une manière fort agréable de passer le temps.

— En effet. Plus qu'agréable.

Daniel acquiesça sans un mot, et Charlotte vit le doute reprendre lentement le dessus dans ses yeux. Toutes ces années à cultiver la méfiance l'empêchaient à présent de reconnaître la réelle sincérité.

Tandis que son compagnon rebâtissait ses défenses, Charlotte fut soudain envahie d'une infinie tristesse. Y avait-il seulement un moyen pour en venir à bout ?

Et pourquoi désirait-elle soudain si ardemment être celle qui saurait les abattre ?

Debout près de la fenêtre de sa chambre, Daniel regardait au-dehors, à travers la vitre ruisselante de pluie. Prétextant des coups de téléphone à passer, il avait abandonné Charlotte à la seconde où ils avaient franchi le seuil de la maison. Du rez-de-chaussée lui provenait le vacarme des préparatifs de dernière minute. Les organisateurs couraient en tous sens dans le chaos le plus total pour parachever leur œuvre dans les temps, car Vivian ne tolérerait rien d'autre que la perfection lorsqu'il faudrait accueillir l'équipe de High Life.

Son smoking l'attendait suspendu derrière lui. Daniel n'était pas pressé. Sa mère piquerait inévitablement une crise quand elle ne le verrait pas apparaître à l'heure pour ce qu'elle avait prévu. Elle ne supportait pas qu'il refuse de coopérer. Elle devrait malgré tout se contenir si elle souhaitait faire bonne figure face à la presse, songea-t-il, non sans humour.

Eh bien, qu'elle s'énerve donc toute seule. Il était trop occupé à contempler les vagues et à se remémorer sa journée. Et en particulier cette phrase.

Une déclaration si anodine : « Ce que nous avons partagé aujourd'hui n'avait rien à voir avec cette histoire de terrain ». Et pourtant ces quelques mots l'avaient bouleversé autant qu'un long discours.

Ah, comme il désirait croire Charlotte sur parole ! L'idée que quelqu'un puisse vouloir...

Mais comment aurait-il pu, quand la seule raison de sa présence était cette maudite propriété ? Et il y avait cette clause d'abstinence grotesque. Comment déterminer si, oui ou non, il s'agissait d'une manœuvre de sa part pour le séduire et ainsi récupérer sa ferme sans déboursier un seul cent ? Elle l'avait déjà convaincu de baisser le prix, preuve qu'elle savait user de ses charmes à son avantage. En quoi était-elle différente de Vivian ou de Valérie - ou de n'importe quelle autre femme, d'ailleurs ?

Et pourquoi aurait-il tant voulu qu'elle le soit ?

Bon sang, ressasser ainsi lui donnait le tournis. Ce genre de doute ne lui ressemblait pas. Rappelle-toi, Daniel, il suffit d'un peu de volonté. Il devait à tout prix reprendre le contrôle. Il se concentrerait sur les longues jambes et le parfum enivrant de Charlotte. L'attirance physique était un phénomène qu'il parvenait à maîtriser. L'attirance physique, il comprenait. C'était le reste de ses émotions - celles qui lui donnaient l'impression de se tenir au bord d'une immense falaise - dont il devrait se méfier.

Chapitre 9

Charlotte était en train de se maquiller quand son téléphone portable sonna. Elle n'eut pas besoin de jeter un coup d'œil à l'affichage pour savoir qui l'appelait.

—Pas maintenant, Judy. Je ne suis pas d'humeur à supporter un sermon.

- Ça tombe bien, ce n'était pas à l'ordre du jour.
- Parfait.

— En réalité, je te dois quelques excuses. Je n'avais aucun droit de me moquer de toi et de ton désir de préserver ton héritage.

—Non, en effet. (Elle posa son crayon à sourcils.) Mais je sais que tu ne pensais pas à mal, alors tu es pardonnée.

Elle préféra passer sous silence le fait que les remarques de son amie la hantaient. Daniel et elle avaient quitté le bar peu après son demi-aveu. Face à l'expression de nouveau parfaitement hermétique de son compagnon, elle s'en voulait d'avoir ouvert la bouche. Et son silence durant le chemin du retour n'avait fait qu'alimenter ses angoisses.

Pourquoi l'attirait-il autant ? Avait-elle imaginé la complicité qui semblait naître entre eux ?

— Je ne veux pas que Daniel Moretti te brise le cœur c'est tout ; et en t'entendant hier soir j'ai eu peur qu'il ne t'ait déjà prise dans sa toile.

— Je te le répète, Daniel n'est pas le requin que tu crois.

Ni l'araignée, ou quelle que soit la métaphore du jour.

— Oui, c'est ça. Il est juste incompris. Je me rappelle très bien notre conversation.

— Je t'assure que c'est vrai. Nous avons passé la journée ensemble, et... — Vous avez quoi ?

— Il avait prévu de travailler, et je trouvais cela triste. Bref, poursuivit-elle sans laisser à Judy le temps d'intervenir. Il suffit de creuser un peu pour découvrir un homme très complexe.

A l'âme poète.

— Je crois qu'il se sent très seul... Et, non, je ne me fais pas de films, ajouta-t-elle. Si tu étais là, tu verrais par toi-même, et tu comprendrais.

— Il est pourtant rarement seul sur ces photos de magazines.

Charlotte cessa d'étudier son reflet dans le miroir et porta son attention sur la chemise grande ouverte sur la commode. Depuis qu'elle était rentrée, elle avait feuilleté et refeuilleté les coupures, à la recherche de réponses. Derrière le sourire factice, elle détectait la même distance, la même fausse assurance. Les gens comme Valérie Pinault remarquaient-ils tout cela ? Regardaient-ils même au-delà de la façade ?

— Il y a une grande différence entre avoir quelqu'un à son bras et avoir quelqu'un dans sa vie. Elle perçut la désapprobation de Judy dans le court silence qui suivit.

— Je savais que ça arriverait. Tu t'es entichée de lui, c'est ça ?

— Je te l'ai déjà dit, les gens normaux n'utilisent plus le verbe « s'enticher » depuis des lustres.

— Tu es historienne, j'adapte mon vocabulaire. Et ça ne répond pas à ma question.

— Je n'en sais rien, admit Charlotte. Peut-être.

Oui, en dépit des obstacles qu'il prenait un malin plaisir à semer sur son chemin, en dépit de son mauvais caractère et en dépit des obstacles dissuasifs qu'il dressait entre eux, Daniel Moretti l'avait charmée. Et pas qu'un peu.

Judy soupira.

— Il n'a pas tenté de faire de toi la prochaine coupure de presse, dis-moi ?

Au souvenir de ses lèvres sur sa peau, Charlotte frissonna. — Non.

— Mais il s'est passé quelque chose. Était-elle si transparente ?

— Il y a bien eu un ou deux rapprochements, mais rien de franc.

Il respectait sa part du contrat.

— Tu as conscience que tu marches sur la corde raide, n'est-ce pas ?

Elle le savait. Cependant, le danger n'était pas tant de transgresser une quelconque clause d'abstinence.

— Si tu voyais la vulnérabilité dans son regard, Judy...

Mon Dieu ! Avait-elle dit cela tout haut ? Effectivement, elle était sacrement entichée de lui.

— Évidemment qu'il a sorti la carte de la fragilité. Il a bien compris que c'était de cette façon qu'il t'aurait. Est-ce que, du haut de ton petit nuage, tu as pensé à cette éventualité ?

Des dizaines de fois.

— Je suis une grande fille, Judy. Je connais les risques.

— Bien. Tâche de ne pas oublier ça quand tu joueras les Cendrillon au bal. Qu'est-ce que tu mets, à propos ?

—La robe pêche que je portais au festival gastronomique et vinicole de la Boston Historical Society.

—Sexy.

— Ce n'est pas pour cela que je l'ai choisie.

La tenue était accrochée à la porte de l'armoire, n'attendant plus que d'être enfilée. Elle avait à l'origine sélectionné la robe de soie vaporeuse parmi d'autres, plus sages, afin de démontrer à Daniel qu'elle n'avait pas besoin d'aide pour trouver une tenue de circonstance.

—Tu as déjà entendu parler du magazine Highb Life ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

—Une gazette mondaine, non ? Qui couvre les grosses fiestas.

—Apparemment, ils ont envoyé quelqu'un effectuer un reportage sur celle-ci.

—Une chance que la robe pêche soit de sortie. Elle sera du plus bel effet sur la prochaine coupure de presse. Désolée. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Voyons le bon côté des choses, soupira Charlotte. Si je termine dans les pages d'un magazine, les ventes de mon livre risquent de faire un bond.

—Si je te pensais capable d'autant de désinvolture, je te souhaiterais bonne chance.

Le son des violons filtra sous la porte de sa chambre, et l'estomac de Charlotte se serra.

- La fête commence. Il faut que je finisse de m'habiller. Croise les doigts pour moi.
- C'est ce que je fais depuis que tu as accepté cette proposition ridicule. Tu m'appelles demain matin, OK ?

— Promis, souffla Charlotte avant de raccrocher. Puis elle ôta la robe du cintre. L'étoffe soyeuse bruissa en cascasant le long de son corps.

Se pouvait-il que Judy ait raison ? Daniel avait-il décidé d'endosser le rôle le plus susceptible de l'attirer dans son lit ?

Si c'était le cas, il était au moins aussi bon acteur que businessman, car la profonde mélancolie qu'elle avait surprise dans ses yeux avait l'air tout ce qu'il y a de plus réel.

Lissant la robe sur ses hanches, elle s'admira une dernière fois dans le miroir. La matière aérienne accompagnait chacun de ses mouvements et virevoltait autour de ses chevilles quand elle marchait. Elle drapa son cou d'une étole assortie et laissa retomber les pans dans son dos, avec ses cheveux détachés. Ravie du résultat, elle sourit à son reflet. Certes, elle n'avait pas le physique d'une Valérie Pinault, mais elle était loin d'être mal.

Avec un dernier soupir, elle referma le dossier de photos et se lança dans l'arène.

Elle se figea en haut des marches, époustouflée par le spectacle qui s'étendait à ses pieds. Vivian et son équipe avaient accompli des miracles. Le chaos indescriptible qui régnait encore peu de temps auparavant dans le hall s'était métamorphosé en jardin anglais. Une multitude de guirlandes de roses décoraient l'escalier, embaumant l'air d'un doux arôme, et, mêlées aux boutons, de minuscules ampoules scintillaient comme autant de lucioles. Un treillis blanc accroché aux murs avait transformé l'entrée en une vaste tonnelle. De hauts vases remplis de roses montaient la garde près de la porte, et des vasques débordant de boutons parfumés avaient été disposées sur les guéridons. Un véritable petit coin de paradis destiné à vous en mettre plein la vue.

Cependant, rien n'était plus éblouissant que l'homme debout au pied de l'escalier.

Appuyé contre le mur, une main dans la poche de son pantalon de smoking, Daniel était l'image même de l'élégance. Perdant soudain toute son assurance, elle lissa le devant de sa robe avec nervosité.

Comme s'il avait perçu sa présence, il interrompit sa conversation et tourna la tête dans sa direction. Le cœur de Charlotte fit un bond dans sa poitrine, sa respiration s'accéléra. Soutenant son regard, elle le rejoignit au bas des marches.

— J'espère que votre cavalière ne vous fait pas trop honte, dit-elle, faisant allusion à leur toute première discussion.

— Bien au contraire. (Il la détailla de la tête aux pieds avec un plaisir évident.) Vous êtes parfaite. Ces mots la firent frissonner de contentement. Tout à coup, elle se fichait éperdument de savoir s'il se moquait d'elle ou non.

— Vous n'êtes pas mal non plus, monsieur Moretti.

— Vous voulez parler de ce vieux machin ? Une petite chose que je réserve pour les représentations commanditées par la reine mère.

Lorsqu'il sourit, la température augmenta de quelques degrés. Charlotte ne voyait déjà plus la foule autour d'eux. De toute façon, les autres invités ne l'intéressaient pas le moins du monde.

— Ai-je interrompu une conversation importante ? demanda-t-elle, se souvenant soudain de l'homme avec qui Daniel discutait quelques instants auparavant.

— Rien qui ne puisse attendre que nous ayons partagé une coupe de champagne.

Si le décor de l'entrée était époustouflant, aucun mot ne pouvait décrire la grande salle. Tandis qu'au-dehors la pluie tombait à torrents à l'intérieur régnait l'atmosphère paisible d'une nuit d'été. La lumière tamisée des lampes donnait l'illusion de se promener au clair de lune. Un dais constellé de diodes imitait le ciel étoilé au-dessus de leur tête, et l'air sentait bon la rose et le chèvrefeuille. Disparus les portraits et autres meubles familiaux, avantageusement remplacés par un treillage tapissé de roses et une végétation luxuriante. Charlotte se serait presque attendue à ce que les insectes nocturnes se mettent à chanter. Au lieu de cela, elle entendait le quatuor à cordes discrètement tapi dans un coin jouer en sourdine.

— On dirait que votre mère aura ce qu'elle souhaitait. Les gens parleront de cette décoration pendant des semaines.

— La question étant : qu'en penserait tante Esther ?

— C'est vous l'arrière-petit-neveu. À vous de me le dire.

Dans la pénombre de la pièce, ses yeux presque noirs brûlaient d'une fièvre sans équivoque.

Charlotte frémit sous la caresse de son regard de braise.

— Je crois que...

— Daniel ? héla une voix sensuelle. Te voilà enfin ! Je te cherchais partout !

La chaleur s'évapora aussitôt, laissant place à l'incompréhension. Sourcils froncés, son cavalier fit volte-face.

Bon sang ! Mais que fichait-elle là ?

Valérie Pinault, actrice vedette de *Forensic Détails*-dernière série à la mode mettant en scène la police scientifique - et actuelle héroïne de comédies romantiques, surgit dans l'encadrement de la porte, moulée dans une robe de satin provocante. Au moment précis où le photographe de la soirée appuya sur le déclencheur, elle se jetait au cou de Daniel.

— Quelle coïncidence ! La piste est justement en train de se remplir, et tu sais combien j'aime danser.

Quelle coïncidence, en effet. Elle avait même réussi à entraîner le photographe dans son sillage. Mais cela ne répondait pas à la question : que fichait-elle là ?

Visiblement, Charlotte n'était pas la seule à s'interroger. Sans tenir compte du photographe qui les mitraillait, Daniel tentait de se dégager de l'étreinte de Valérie.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— N'est-ce pas évident ? répondit-elle de son accent affecté.

Elle dégagea sa frange blonde de ses yeux d'un mouvement de tête un peu trop maniéré au goût de Charlotte, qui l'avait vu faire un tas de fois la même chose à la télévision.

—Tu ne pensais quand même pas que j'allais oublier l'anniversaire de mariage de tes parents ? Après le coup de téléphone de ta mère, j'ai annoncé aux producteurs que je prenais un long week-end, et j'ai sauté dans le premier avion pour la côte Est.

—Tu as eu ma mère au téléphone ?

- Oui, hier matin. Elle tenait à s'assurer que j'aurais bien un moyen de transport pour venir de l'aéroport. Tu étais sorti, cet après-midi, alors je suis montée faire une sieste. Je me suis dit que cela te ferait une surprise.
- Pour une surprise, c'est une surprise, grommela Daniel.

C'était donc bien elle qui aurait dû l'accompagner à la réception, mais s'était décommandée à la dernière minute, déclenchant ainsi la suite des événements. Finalement, il semblait qu'elle n'ait pas annulé. Charlotte essayait de capter le regard de Daniel, espérant découvrir dans son expression un début d'explication. Mais son visage était indéchiffrable. En revanche, elle put constater que tous deux formaient un couple magnifique. Plus encore que sur les photos du dossier qu'avait constitué Judy.

Elle toussota pour leur signaler sa présence. Cinquième roue du carrosse ou non, elle refusait de faire la potiche durant leurs retrouvailles.

— Bonsoir ! la salua Valérie avec un sourire éclatant. Vous devez être Charlotte. Vivian m'avait dit que Daniel viendrait avec une amie. Enchantée de faire votre connaissance.

Pas étonnant qu'elle soit devenue la chouchoute d'Hollywood : elle était douée. Son épaule frôlant le bras de Daniel, elle marquait son territoire sans en avoir l'air. En était-il conscient ? S'il s'en souciait, il n'en laissait rien paraître.

—Tout le plaisir est pour moi, répondit Charlotte. J'admire beaucoup votre travail.

Après tout, Valérie n'était pas la seule à savoir jouer la comédie.

— C'est très gentil, mais, ce soir, je ne suis qu'une invitée parmi les autres. Je ne suis pas là en tant que star.

Bien sûr que non. Ce n'était pas comme si elle portait la tenue la plus tape-à-l'œil de la soirée.

Que faire à présent ? Prendre congé et s'éclipser, ou ne pas céder un pouce du terrain et exiger que Daniel honore leur rendez-vous ?

Votre arrangement, Charlotte. Quels que soient les sentiments que cet homme semblait faire naître en elle, elle ne devait pas oublier qu'il ne s'agissait aucunement d'un rendez-vous. Ce n'était rien de plus qu'un marché, qu'il ne lui avait d'ailleurs proposé qu'en raison du désistement de sa petite amie. Cette triste constatation l'atteignit comme une flèche en plein cœur.

—Je crois que je vais aller me chercher cette coupe de champagne, annonça-t-elle.

—Attendez, permettez-moi...

Daniel fit mine de se diriger vers les boissons, mais Charlotte l'arrêta.

— Laissez, je peux y aller. Il me semble que Valérie vous réclamait une danse.

Abandonnant le couple, elle traversa la salle, espérant de tout cœur trouver le bar aussi bien rempli que la veille. Elle siroterait un verre ou deux, resterait juste assez longtemps pour éviter que Daniel ne l'accuse de ne pas respecter sa part du contrat,

puis elle filerait dans sa chambre. Au matin, elle sauterait sur le premier ferry venu. Il n'aurait qu'à lui envoyer l'acte de propriété par la poste.

Du coin de l'oeil, elle aperçut une silhouette rouge en mouvement sur la piste. Très probablement les deux tourtereaux qui dansaient. Elle frissonna, cette fois sous l'effet de l'étau glacial qui lui enserrait la poitrine. Il était incroyable de constater à quelle vitesse certaines situations pouvaient se retourner.

— Si ce n'est pas terrible, ça...

Charlotte était à peine arrivée au niveau du bar que Cole apparaissait comme par magie à ses côtés, une flûte de Champagne dans chaque main. Il avait les yeux un peu trop brillants, beaucoup plus qu'il ne l'aurait dû à ce stade de la soirée.

— Je suis bien sûr que la plupart des sociétés civilisées considèrent qu'il est criminel de laisser une femme aussi belle que vous, seule et sans un verre. Là, ajouta-t-il en lui tendant l'une des flûtes, laissez-moi y remédier.

- Merci. Mais votre cavalière va-t-elle apprécier que vous offriez son verre à une autre ?
- Elle ne s'en formalisera pas. D'autant plus qu'elle n'existe pas.

Il gloussa de sa plaisanterie, puis porta la flûte à ses lèvres en lui adressant un clin d'œil.

— Je ne viens jamais accompagné à ce genre de sauteries. On ne sait jamais, des fois qu'une jolie femme ait besoin qu'on lui tienne compagnie.

Se penchant à son oreille, il murmura :

— Et mon petit doigt m'avait dit que je ne serais sans doute pas le seul célibataire, ce soir.

— Vraiment ? C'était bien aimable à Vivian d'en informer son fils à l'avance.

— Mon petit doigt ne s'est pas trompé, et vous m'en voyez ravi. Après tout, pourquoi serait-ce encore à Daniel de tout rafler, hein ?

Il ponctua une nouvelle gorgée de Champagne d'un claquement de lèvres satisfait.

— Puisque le destin a décidé de nous réunir, je ne vois aucune raison de ne pas en profiter au maximum.

Il récupéra le verre de Charlotte, le posa sur la table, puis fit de même avec le sien, après avoir pris soin de le vider jusqu'à la dernière goutte.

— Dansons.

En dépit du champagne, Cole se révéla un excellent cavalier. Il la guidait, la faisait tourner sur la piste de danse avec l'aisance d'un professionnel. Ce qui était plutôt une bonne chose, car Charlotte ne prêtait pas la moindre attention à ce qu'elle faisait. Elle était trop occupée à essayer de localiser

Daniel. Une sorte de curiosité perverse la poussait à vouloir vérifier qu'il ne posait pas sur l'actrice le même regard ardent que sur elle.

- Vous ai-je déjà dit à quel point vous étiez magnifique, ce soir ? ronronnait Cole.
- Un certain nombre de fois. Continuez comme cela et vous allez me rendre folle.

Et pas dans le sens où vous l'espérez. Une robe rouge attira son œil, mais avant

qu'elle n'ait pu l'identifier avec certitude Cole la fit tourner sur elle-même.

— Ravi de l'apprendre. Ainsi j'ai peut-être une chance de détourner votre attention de mon frère.

Cours toujours. D'un autre côté, elle avait pitié de Cole. Il ne pouvait ignorer qu'il ne faisait pas le poids face à son frère.

— Et votre projet, ça avance ?

— Mon projet ?

—Votre idée de voilier.

—Oh, ça! Ça avance. Nous n'en sommes encore qu'au stade du financement. Une fois que nous aurons des investisseurs, mon ami et moi essaierons de trouver quelqu'un pour dessiner les plans.

—Vous ne le faites pas vous-même ?

—Je suis avant tout un créatif. Vous savez, le type qui apporte les idées sur la table. Je laisse aux autres le soin de s'occuper des aspects plus terre à terre de la chose.

Charlotte comprenait mieux pourquoi Daniel semblait réticent.

Mais où était-il donc passé ? Elle balaya de nouveau la salle du regard et repéra enfin sa cavalière - comment avait-elle pu la louper ? Cela demeurait un mystère. Néanmoins, c'était avec William qu'elle dansait à présent. Daniel n'était nulle part en vue.

Cole fit remonter son impressionnante main le long de sa colonne et l'attira davantage contre lui.

— Daniel ne sait pas ce qu'il rate. En plus d'être ravissante, vous êtes une fantastique partenaire de danse.

Charlotte profita de ce qu'ils tourbillonnaient pour s'écarter autant que possible de lui.

— Ne croyez-vous pas que vous valez mieux que ce petit numéro de drague à l'intention de la... cavalière de votre frère ?

Elle avait bien failli laisser échapper un autre terme. Le visage de Cole se fendit d'un sourire dégoulinant.

—Je vaudrais mieux que mon frère dans bien des domaines...

Dieu merci, le morceau s'achevait, et, refusant poliment une deuxième danse, elle s'arracha à son étreinte.

Ses allusions et son insistance étaient peut-être inoffensives, mais elles la mettaient mal à l'aise. Cole tout entier la mettait mal à l'aise.

Sans doute parce qu'il ressemblait trop à Vivian.

Après avoir déclaré qu'elle allait se promener un peu dans la pièce, elle se dirigea du côté des fenêtres, dans l'espoir d'y trouver Daniel. Par chance, il était là, à quelques pas, en pleine conversation avec sa mère. Daniel lui tournait le dos, mais l'expression aigre de Vivian suggérait un échange quelque peu houleux.

— Enfin, Daniel, l'entendit-elle dire d'une voix haut perchée, tu vois des complots partout !

—Venant de toi, oui !

En entendant sa voix si pleine de désillusion, Charlotte eut un pincement au cœur. Il avait dit la même chose plus tôt dans la journée. Et voilà qu'il devait de nouveau y faire face.

- Et je suis sûr qu'il a suffi que tu prononces les mots « double page » pour que
-
- Valérie accepte de s'embarquer dans ta combine. (Il secoua la tête d'un air désabusé.) Vous êtes vraiment impossibles toutes les deux !
- Si tu te montrais un peu plus coopératif de temps en temps, je n'aurais pas à me donner tant de mal. Mais, non, c'est toujours toi, toi, toi ! Tes petites amies, ton argent... Dis-moi, est-ce que ton cynisme s'étend aussi à ta chère professeur ?
- Qu'entends-tu par là ?
- C'est aussi ce que j'aimerais savoir, intervint Charlotte.

Tous deux tournèrent la tête dans sa direction. Si le regard de Daniel était toujours aussi impénétrable, les yeux de sa mère étincelaient à la manière des bijoux autour de son cou.

- Ceci est une affaire de famille, professeur Doherty, rétorqua-t-elle d'un ton glacial. Cela ne vous

concerne en rien.

- Bien au contraire, vous m'avez mentionnée. Je me sens donc très concernée, et je préférerais que vous gardiez ce genre de commentaires pour vous.

Croisant les bras sur sa poitrine, elle rendit à Vivian son regard assassin sans se démonter.

—Qui plus est, ce que Daniel pense ou pas de moi ne vous regarde pas non plus.

Une gifle n'aurait pas davantage stupéfié Vivian. Elle se ressaisit toutefois avec une incomparable maestria et retrouva bien vite ses airs supérieurs.

— Bien joué, dit-elle.

Puis, arrangeant ses cheveux, elle se faufila entre son fils et Charlotte, et disparut dans la foule.

Daniel s'était de nouveau tourné face à la fenêtre et n'avait toujours pas dit un mot. Dehors, l'ouragan faisait rage, ébranlant les vitres. A l'intérieur, la tempête ne tarderait plus à éclater. Aussi inadmissible que soit son comportement, Vivian était la mère de Daniel, et, en l'humiliant de la sorte, Charlotte avait peut-être - non, sans aucun doute - dépassé les bornes.

- Si vous voulez, je peux m'excuser, dit-elle.
- Non, Charlotte. Plus un mot.

Lorsqu'il fit volte-face, ses yeux étaient plus sombres que jamais. Pas de colère. Non. Une émotion cent fois plus forte bouillonnait tout au fond de ses prunelles. D'une puissance telle que Charlotte en eut le souffle coupé.

Il glissa un bras autour de sa taille.

— Dansons, professeur. Ici, maintenant.

Elle se sentit fondre entre ses bras, enveloppée de la même sensation que lorsqu'il lui avait pris la main : leurs corps ondulaient en parfaite harmonie, se mouvant d'instinct à un rythme connu d'eux seuls.

Comme deux amants, songea Charlotte avec un frisson.

—Vous avez froid ? demanda Daniel d'une voix suave, tout en faisant courir sa main le long de sa colonne vertébrale.

Il savait aussi bien qu'elle que le froid n'était pas en cause. Secouant la tête, Charlotte se laissa gagner par l'ivresse que lui procurait son contact. Une mélodie succéda à l'autre, mais à aucun moment ils ne cessèrent de danser. Ni l'un ni l'autre ne parlait. L'étreinte fiévreuse de Daniel en disait plus long que tous les mots. Levant la tête, Charlotte surprit son regard langoureux. Il dégagea alors l'une de ses mains pour lui caresser la joue. Lorsque ses doigts délicats effleurèrent sa peau,

traçant le contour de son visage, un courant électrique la parcourut tout entière. Il laissa son pouce s'attarder sur le renflement de sa lèvre inférieure. L'attente impatiente avait remplacé la musique. Elle voulut murmurer son nom, mais le souffle lui manquait.

Après ce qui lui sembla une éternité, Daniel franchit la distance qui séparait leurs deux visages. Quand leurs lèvres se touchèrent enfin, ce fut avec la légèreté d'une plume. Pourtant, pour Charlotte, ce baiser avait un goût d'oasis dans le désert.

Derrière ses paupières closes, elle crut voir un éclair. Mais ce fut tout juste si elle entendit le coup de tonnerre tant le sang rugissait dans ses tympans.

Puis la salle se retrouva plongée dans l'obscurité.

Les protestations s'élevèrent. Daniel ne pouvait que partager l'extrême frustration des invités de sa mère : s'il s'était douté que l'ouragan finirait par provoquer des coupures, le réseau électrique avait

franchement mal choisi son moment pour lâcher. A contrecœur, il se détacha de Charlotte, qui soupira.

— Il faut croire que la tempête est plus proche que je ne l'imaginai, dit-il en écartant du pouce une mèche égarée sur la joue de sa cavalière.

Au propre comme au figuré, ajouta-t-il pour lui-même.

— Qu'allons-nous faire ?

Il savait très bien ce qu'il voulait faire. Il voulait poursuivre leur baiser là où ils l'avaient interrompu. Mais, avec une foule de deux cents personnes pani-quées dans la même pièce, cela semblait compromis. Alors il prit doucement Charlotte par le bras et la guida à l'écart.

— Ne bougez pas, je reviens tout de suite, promit-il.

Grâce aux nombreuses bougies disposées çà et là, la grande salle n'était pas complètement dans le noir, ce qui lui permit de rejoindre la scène sans trop de difficultés. De l'autre côté de la foule, il aperçut William qui tentait de faire de même ; malheureusement, celui-ci avait été freiné dans sa progression par Vivian et devait d'abord réussir à se débarrasser d'elle. Quant à Cole... Eh bien, Cole devait avoir un temps de réaction passablement ralenti à cette heure. Qui pouvait dire où il était passé ?

— Ne vous inquiétez pas, annonça-t-il d'une voix forte, puisqu'il ne pouvait pas utiliser le micro, en se postant devant le quartette. Nous disposons d'un générateur pour remédier à ce type de situation. Je vais le mettre en route de ce pas. Inutile de se promener dans toute la maison à tâtons ; restez ici, trouvez-vous un verre de Champagne, et la fête reprendra avant que vous n'ayez eu le temps de vous ennuyer.

La boîte à fusibles se trouvait à la cave, juste à côté de la cuisine. Attrapant le premier chandelier à portée de main, il quitta la salle, maudissant encore une fois l'ouragan. La peau parfumée de Charlotte lui manquait déjà. Ainsi que la chaleur qu'elle dégageait. Il mourait d'envie de sentir de nouveau le voile soyeux de sa robe sous ses doigts alors qu'il explorait chaque centimètre de son dos.

Quand il l'avait vue au sommet de l'escalier, telle une déesse grecque, il avait compris qu'elle mettrait son désir à rude épreuve. Mais lorsqu'elle avait tenu tête à Vivian... bon sang ! Son air révolté l'avait rendu fou. Il n'avait soudain plus rien eu à faire de ces clauses ridicules, de l'argent en jeu. Il devait la posséder. Ce soir. Tout de suite. L'imaginant brûlante entre ses draps, il accéléra le pas. Dans la cuisine, Paul et son équipe de traiteurs s'affolaient.

— Dieu merci ! s'écria Paul quand Daniel poussa la porte.

Au soulagement qui perçait dans sa voix, on aurait cru qu'il venait lui sauver la vie.

— Par pitié, dites-moi que vous savez où est le générateur !

— Je venais justement le mettre en route.

Il ouvrit les portes de la cave en grand. La seule pièce qu'il voulait voir plongée dans le noir était sa propre chambre.

Il n'était pas encore arrivé en bas qu'une main se glissait dans la sienne. Un sourire étira ses lèvres.

— Il me semblait vous avoir dit de... Respirant une bouffée de gardénia, il n'acheva pas sa phrase. Valérie.

— Tu es difficile à suivre, minauda-t-elle en entrant dans son champ de vision. As-tu la moindre idée de ce que c'est que de courir sur ces talons ?

— Et pourquoi me cours-tu après, exactement ?

Il avait espéré que, à la façon dont il l'avait expédiée quelques dizaines de minutes auparavant, elle aurait compris qu'il n'était plus intéressé.

—J'ai peur du noir.

—Alors tu as décidé de quitter une pièce encore relativement éclairée pour déambuler dans des couloirs qui ne l'étaient pas ?

L'excuse était cousue de fil blanc. Elle lui décocha un sourire timide parfaitement étudié.

—J'ai pensé que je me sentirais plus en sécurité près de toi. Et cela nous donne une occasion de discuter en privé.

—Nous avons parlé tout à l'heure.

—Non, je voulais dire : vraiment parler. Je sais que tu m'en veux à propos de Steven, mais je tiens à ce que tu saches qu'il ne signifie rien pour moi.

Voilà sans doute la seule révélation sincère qui ait un jour franchi ses lèvres...

—Je ne voulais même pas me rendre à cette première.

... qu'il faut bien évidemment contrebalancer par un mensonge.

— Cela a vraiment dû être un enfer pour toi, toute cette attention de la presse.

—J'aurais préféré être avec toi.

Ils étaient arrivés à destination. Valérie profita de ce que Daniel se tenait immobile devant la boîte à fusibles pour se coller à lui. Il sentit ses doigts jouer sur son torse et s'insinuer sous les pans de sa veste pour venir taquiner les boutons de sa chemise.

—Ta mère a bien fait de m'appeler, susurra-t-elle. Maintenant que je suis là, nous allons pouvoir nous retrouver.

Intérieurement, Daniel sourit.

- Ça te ferait plaisir, n'est-ce pas ?
- Mmm hmmm. Pas toi ? Notre couple fonctionne. On se comprend, toi et moi.

Elle enfouit son visage dans le creux de son cou. Sa respiration chatouillait l'oreille de Daniel. La pointe de ses seins pressée sur ses omoplates, elle ondulait des hanches contré lui.

Cependant, les tentatives de séduction de l'actrice ne lui faisaient aucun effet. Ou

presque. Il en était agacé, lui en voulant de lui faire perdre son temps dans cette cave alors que la femme qu'il désirait l'attendait à l'étage.

— Oh, je te comprends très bien, cracha-t-il en actionnant l'interrupteur du générateur. Seulement je ne suis pas certain que, toi, tu me comprends.

—Aide-moi, dans ce cas. Dis-moi ce que tu veux.

Ce qu'il voulait ? Jamais elle ne pourrait lui apporter ce qu'il voulait. S'aidant de sa main libre, il se dégagea de ces bras qui l'étouffaient et fit face à l'actrice. A la lumière des bougies, Valérie avait toute la beauté et la perfection d'un ange. Le genre de femmes pour qui beaucoup d'hommes tueraient. Il était vrai que, durant un temps, leur couple avait bien fonctionné, tels un requin et son rémora. Toutefois ce type de relation symbiotique ne l'intéressait plus. Il aspirait à quelque chose de plus, à ce quelque chose d'insaisissable qu'il percevait tapi juste au bord du précipice.

Et il se demandait si ce quelque chose ne l'attendait pas dans la grande salle.

—Je suis désolé, Val. Toi et moi, c'est fini.

Elle eut une jolie moue.

—Enfin, Daniel, tu n'es pas sérieux. J'ai fait tout ce chemin...

—J'ai bien peur que si. Mais console-toi! Au moins, tu figureras dans le prochain High Life, comme te l'avait promis Vivian. Maintenant, si tu veux bien m'excuser... j'ai à faire en haut.

Chapitre 11

Dans la grande salle, les invités allaient et venaient à la chiche lueur des bougies. Par-dessus le brouhaha, Vivian suppliait le quartette de jouer un morceau et invitait ses hôtes à remplir leur verre. La plupart des convives obtempéraient ; subir une courte panne de courant était de loin préférable à braver la tourmente pour regagner leur foyer. Adossée au mur, Charlotte sirotait sa flûte de Champagne tout en essayant d'apaiser les battements frénétiques de son cœur. Elle avait du mal à se remettre, non pas de la coupure subite, mais des instants qui l'avaient précédée, du baiser de Daniel.

Depuis l'épisode de la plage, il subsistait une certaine gêne entre eux. Il avait envie d'elle, cela ne faisait aucun doute. Mais la désirait-il autant qu'elle le désirait lui ? Était-ce même possible ? À présent qu'elle avait goûté à ses caresses, son être tout entier le réclamait à cor et à cri.

Bien entendu, Judy lui aurait dit qu'elle se comportait en idiote, qu'elle accordait trop d'importance à ce qui n'était certainement qu'un dérapage. Il n'avait pas respecté la clause d'abstinence, et alors ? tempêterait-elle. Pour lui, ce manque à gagner n'était qu'une goutte dans l'océan. Pas pire

que s'il s'était acheté une montre de luxe. Toutefois, Charlotte n'était plus tout à fait de cette opinion. Après tout, Judy n'avait pas senti la manière dont il l'enveloppait de ses bras, ni l'électricité dans l'air lorsque leurs lèvres s'étaient rencontrées. Elle n'avait pas vu l'émotion briller dans son regard.

—Toujours esseulée.

Cole émergea de la foule d'un pas nonchalant.

— Décidément, mon frère a la sale manie de vous abandonner.

C'était la première fois que Charlotte le voyait sans un verre à la main. Ce qui ne signifiait pas qu'il lui inspirait davantage confiance. Peut-être était-ce la façon qu'il avait de marcher droit vers elle, comme s'il fonçait sur une cible, qui la mettait mal à l'aise. Comme par instinct, elle se recroquevilla un peu plus contre la cloison.

— Il n'y a pas besoin de s'y mettre à deux pour allumer un générateur, rétorqua-t-elle.

Sans rien dire, Cole vint se coller à elle, une épaule contre le mur. Il se tenait si près que les revers de sa veste frottaient contre son bras nu. Le tissu dégageait un relent de cigarette.

—Je serais vous, je ne l'attendrais pas, lança-t-il négligemment. J'ai aperçu Valérie qui se dirigeait également vers la cave.

Le sous-entendu était clair : son cavalier l'avait délaissée pour une autre.

—Je suis sûre qu'ils seront bientôt de retour.

Prenant exemple sur Daniel, Charlotte afficha le visage de l'indifférence. Elle refusait d'entrer dans le jeu de Cole en réagissant. Ou en laissant son manque d'assurance prendre le pas.

Là encore, Judy l'aurait traitée de nouille.

— En êtes-vous certaine? Deux personnes pourraient trouver fort à faire là-dessous, dans le noir. Cela dit, rien ne nous empêche de nous occuper à notre manière ici.

Dans la pénombre, son regard libidineux et aviné était imprévisible et chargé de menaces.

—Vous me voyez flattée, mais j'aime mieux ne pas changer de barque à mi-course.

Elle espérait qu'une métaphore nautique ferait enfin comprendre à Cole et à son cerveau imbibé d'alcool qu'elle n'était pas intéressée. Que fabriquait

Daniel ? Depuis quand fallait-il si longtemps pour actionner un interrupteur ? À moins qu'il n'ait effectivement « trouvé à faire ».

Soudain, un bourdonnement sourd s'éleva dans la pièce. Le retour de la lumière fut accueilli par des cris de joie et des applaudissements. De son côté, Charlotte soupira de soulagement.

—Vous voyez ? Je vous avais dit qu'il ne tarderait plus.

— Qu'il ait appuyé sur le bouton ne signifie pas qu'il réapparaisse de sitôt.

N'ayant toujours pas saisi le message, ou choisissant délibérément de ne pas en tenir compte, Cole se pencha davantage sur elle. Tandis qu'elle se décalait sur sa gauche pour lui échapper, il l'attrapa avec force par les épaules.

—Vous êtes magnifique, vous le savez, ça ? A l'instant même où j'ai posé les yeux sur vous, je me suis dit : « Waouh, cet enfoiré de Danny a vraiment touché le gros lot, cette fois. »

Il commençait à lui faire peur. Il l'aurait sans doute laissée tranquille si elle avait élevé la voix, mais elle n'avait aucune envie de faire une scène.

—Je croyais avoir été claire : vous ne m'intéressez pas.

Elle tenta de se dégager, mais il avait une poigne de fer.

—Allons, chérie. Qu'est-ce qu'il a que je n'ai pas ? Je vous l'ai dit : je vau mieux que lui sur bien des plans.

Il courba la tête, soufflant son haleine brûlante qui empestait la cigarette et l'alcool, au visage de Charlotte. Alors qu'elle essayait de détacher les doigts de Cole un à un, il se rapprocha encore.

Soudain, il disparut brusquement de son champ de vision dans un tourbillon noir et blanc.

Un glapisement et un bruit de coup lui parvinrent, suivis d'un hoquet de stupeur collectif de la part de la foule. Cole s'affala sur le sol, une main sur la joue. Au-dessus de lui, les yeux de Daniel lançaient des éclairs.

—Approche-la encore une fois et tu peux dire adieu à ta mâchoire, est-ce clair ?

Il examina ensuite Charlotte de la tête aux pieds, l'inquiétude ayant remplacé la rage dans son regard.

—Tout va bien ? Vous a-t-il fait mal ?

Charlotte fit signe que non. Le coeur cognant comme un fou dans sa poitrine, elle éprouva toutes les difficultés du monde à articuler.

—Je suis un peu secouée, c'est tout. Ça ira.

Heureusement pour elle, le fait de se trouver en public aurait empêché Cole d'aller trop loin.

—Je n'arrive pas à croire qu'il se soit risqué à ce genre de manœuvre dans une salle pleine de monde.

— L'alcool rend bête et trop sûr de soi. Vous êtes sûre que ça va aller ?

— Certaine.

À vrai dire, passée la première frayeur, elle se sentait plus gênée qu'autre chose.

Un cercle s'était formé autour d'eux. Cole força le passage pour se sauver, mais tous étaient trop occupés à dévisager Charlotte et Daniel pour l'arrêter.

— Que se passe-t-il, ici ? résonna la voix de Vivian à l'arrière de la foule. Y a-t-il un problème ? Cole ! Qu'est-il arrivé à ton visage ?

Charlotte grimaça. Elle se serait bien passée d'attirer ainsi l'attention de Vivian, surtout après leur récent face-à-face. A en croire l'expression de Daniel, ils étaient sur la même longueur d'onde.

—Venez, dit-il.

Il lui attrapa la main, et ils se frayèrent un chemin jusqu'à la porte. Tandis qu'ils traversaient le hall d'entrée, Charlotte entendit vaguement Vivian rappeler Daniel, mais, hypnotisée par la seule présence de son hôte, elle n'écoutait plus. Maintenant qu'elle n'était plus sous le choc, elle prenait conscience que Daniel venait de voler à son secours ! Judy allait être forcée de réviser son jugement.

Sans un mot, ils montèrent à l'étage et s'arrêtèrent devant la chambre de Charlotte. Là, Daniel lui sourit d'un air contrit.

—Je suis désolé que mon frère vous ait gâché la soirée.

Curieusement, elle n'avait pas le sentiment qu'il ait gâché quoi que ce soit, bien au contraire. —Je survivrai.

Elle avait posé la main sur la poignée. Autant mettre les choses au clair tout de suite.

—Il m'a dit que Valérie vous avait suivi à la cave.

—En effet.

Elle ne s'était pas attendue à une telle franchise, mais ce n'était, au fond, guère surprenant.

— Dans une vaine tentative de réconciliation.

—Vous n'étiez pas intéressé ?

— Par Valérie ? (Elle vit le regard de Daniel glisser sur ses lèvres.) Pas le moins du monde.

Charlotte eut soudain la bouche sèche. Dans le jet, à l'aller, elle avait comparé le détroit de Nantucket au Rubicon, s'imaginant que c'était là son point de non-retour. Comme elle avait eu tort ! Son fleuve interdit, c'était ce couloir, et le temps était venu de prendre une décision. Tel César, elle choisit de le franchir. Bravant le regard de Daniel, elle ouvrit la porte de sa chambre.

—Nous n'avons pas terminé notre danse.

Le visage empreint d'une ardeur dévorante, Daniel hocha la tête.

—Il serait dommage de la laisser en suspens.

Le baiser ardent qui s'ensuivit laissait peu de doute quant à la tournure qu'il souhaitait voir prendre leur «danse». Avec un gémissement, elle entrouvrit les lèvres et s'abandonna à ses assauts. Sa bouche avait un goût de menthe et de Champagne,

auquel se mêlait une tout autre saveur. Une saveur qui l'enveloppa tout entière. Cole, Valérie, Judy..., tous s'évanouirent de son esprit tandis qu'elle plongeait sans remords dans les flots sans retour.

Elle enroula ses bras autour du cou de Daniel. Aussitôt, il l'attira contre lui ; son corps en feu était tendu comme un arc.

— Quel idiot j'étais, souffla-t-il en la dévorant de baisers, de croire que je pourrais résister. Te résister.

Leurs lèvres se cherchèrent, se retrouvèrent, et tous deux titubèrent à l'intérieur de la pièce, gloussant comme des adolescents lorsqu'ils se cognèrent au bureau.

La pluie et le vent faisaient trembler les fenêtres, mais leur respiration haletante étouffait la férocité de la tempête. Charlotte glissa ses mains sous la veste de Daniel et fit courir ses doigts sur son impeccable chemise de coton. Sa propre peau s'embrasait sous les caresses de son partenaire. Il n'en aurait pas fallu beaucoup pour que le mince voile de soie séparant les mains de Daniel de son dos se liquéfie.

Soudain, Daniel se dégagea de leur étreinte. Comme Charlotte laissait échapper une plainte, il la fit taire d'un index posé sur ses lèvres. Puis il se dirigea vers la table de nuit. Lorsqu'il alluma la petite lampe de chevet, une douce lueur inonda la chambre.

—Je veux te voir.

Charlotte se sentit rougir de la tête aux pieds. Sans le couvert de l'obscurité, elle n'était plus si téméraire. Elle s'approcha de la fenêtre. Les embruns soulevés par les vents violents tapissaient les vitres d'un voile semblable au givre, dont les motifs délicats rappelaient la dentelle.

Daniel apparut derrière elle et la prit dans ses bras.

— Qu'y a-t-il ?

—Tu vas me trouver ridicule.

— Ridicule ? Jamais.

Facile à dire quand on est aveuglé par le désir. Mais la lumière révélait tous les défauts et le manque de confiance en soi que le noir dissimulait si bien.

—Tu as connu beaucoup de femmes magnifiques.

—Et tu as peur de ne pas être à la hauteur ? dit-il en souriant.

—Tu vois ? Je t'avais dit que tu me trouverais ridicule.

- Seulement parce que tu n'as pas à t'inquiéter. Il n'y a rien à comparer. (Il étouffa un petit rire dans son cou.) Si ce n'est pour dire que tu es la première à avoir houspillé ma mère en public.
- Ne m'en parle pas ! J'ai réussi à me donner deux fois en spectacle dans la même soirée.

—Vivian voulait que ses invités se souviennent de sa fête, non ?

Elle se remémora le regard glacial de la mère de Daniel.

- Bizarrement, je doute que ce soit le genre d'images qu'elle avait en tête.
- Elle n'a que ce qu'elle mérite. En tout cas, sache que j'ai trouvé ta manière de la remettre en place terriblement sexy.

Il lui fit tourner la tête et l'embrassa. Sans détacher ses lèvres des siennes, Charlotte esquissa un sourire.

—Tu es salé, murmura-t-elle.

—Tu me voles ma réplique.

—Tu veux que je te la rende ?

—Je te l'offre.

— C'est gentil.

Aux anges, Charlotte se laissa aller contre le torse de son partenaire et écouta la pluie tambouriner contre les vitres. L'air lui semblait plein de promesses - et pas seulement celles d'une nuit de passion. Elle sentait la tension quitter le corps de Daniel. Il baissait ses défenses.

— Pauvre Vivian.

À l'origine simple pensée, le commentaire s'était échappé dans un soupir.

Daniel baissa les yeux sur le sommet de son crâne.

—Qu'est-ce qui te prend de dire des énormités pareilles ?

—C'est juste que ce ne doit pas être drôle d'avoir tant de complexes. Elle n'arrive même pas à apprécier ce qu'elle a.

—Comme William et Cole, par exemple ?

Fermant les yeux, Charlotte appuya la tête contre l'épaule de Daniel.

- Comme toi.
- Ma mère sait parfaitement ce que je vau.

Il disait cela sur le ton de la plaisanterie, mais elle l'avait senti se crisp.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

—Ne te fatigue pas à creuser pour découvrir une quelconque émotion cachée. Ma mère ne triche pas.

—Tu mérites mieux.

Un tressautement dans son dos lui indiqua qu'il haussait les épaules.

—Si tu le dis... Je devrais peut-être suivre ton conseil et me contenter d'apprécier ce que j'ai.

—Est-ce pour cette raison que tu ne coupes pas les ponts ?

Il ne répondit pas immédiatement. Lorsqu'il riposta, ce fut par une question.

— Pour quelle raison tiens-tu tant à conserver ta ferme ?

Ils se ressemblaient plus qu'il n'y paraissait, constata-t-elle. Tous les deux seuls au monde, se rattachant comme ils le pouvaient au peu de famille qui leur restait. Soudain, pourtant, Charlotte ne se sentait plus si seule.

Plus seule du tout.

—Il n'y a aucun mal à admettre que l'on a besoin de sa famille.

Après un moment d'hésitation, elle ajouta:

— Ou de qui que ce soit d'autre.

—Vous parlez trop, professeur.

Il blottit son visage dans le creux de sa clavicule, puis fit remonter ses mains le long de son buste, jusqu'à frôler le galbe de ses seins.

—N'avons-nous pas mieux à faire ?

Le corps de Charlotte fondit contre celui de Daniel. Mais aussi merveilleuse que soit la sensation, elle se prit à lutter pour ne pas y céder. Elle n'était pas dupe.

Aussi se força-t-elle à s'écarter de lui pour lui faire face.

— Que faisons-nous là ?

— Il me semblait que c'était évident, pouffa-t-il en l'attirant de nouveau à lui.

En effet, la pression que le bas-ventre de Daniel appliquait contre sa hanche était sans équivoque.

— Je ne parle pas de sexe. Nous savons tous les deux que tu es capable de séduire n'importe qui, n'importe quand. Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ?

Il posa une main sur sa joue avec douceur.

— Que veux-tu que je te dise ? Toi et tes incroyables yeux verts, vous m'avez eu à l'usure.

Cette confession lui aurait suffi, si elle n'avait pas perçu le sens caché de ses paroles, l'ombre sur son visage.

- C'est tout ? J'étais simplement au bon endroit, au bon moment ?
- Pour une femme qui m'accuse d'arrogance, cela ne te dérange pas beaucoup de faire la pêche aux compliments.
- Ce ne sont pas des compliments que je veux.
- Quoi d'autre, alors ?
- —Toi.

— Mais je suis tout à toi. Bon sang, Charlotte ! Tu me tiens sous ton charme depuis l'instant où tu es entrée dans mon bureau...

— Je désire plus que ton corps, Daniel. Je te veux tout entier.

Elle ne reçut, pour toute réponse, qu'un soupir agacé. Cette fois, ce fut lui qui brisa leur étreinte. S'asseyant lourdement sur la banquette qui bordait la fenêtre, il prit sa tête entre ses mains. Un deuxième soupir laissa percer toute sa frustration.

— Charlotte...

Elle devinait sans peine ce qu'il s'apprêtait à lui dire. Que c'était tout ce qu'il avait à offrir. Ce qui n'était qu'un mensonge, un réflexe qu'il cultivait pour se protéger. Elle était persuadée que Daniel était capable d'une passion absolue et sans limites ; il aurait suffi qu'il s'y autorise.

Elle s'agenouilla à côté de lui et lui prit la main. Dans la semi-obscurité, sa peau hâlée se teintait de reflets métalliques, comme la veille, au clair de lune.

— Il faut que je te fasse un aveu... Je t'ai vu la nuit dernière.

Daniel se raidit. Même si elle le distinguait mal, elle savait que son visage s'était enflammé.

— Tu étais splendide. Libre, à nu. Voilà le Daniel qui m'intéresse. Celui auquel je tiens.

Elle fut étonnée de constater avec quelle facilité elle lui avait confié qu'elle tenait à lui. Pourtant, c'était la vérité: elle tenait à lui plus qu'elle ne l'aurait cru possible seulement deux jours après leur rencontre.

— Tu m'attribues une profondeur que je n'ai pas.

— Tu crois cela ? Je n'en suis pas si sûre.

Il promena son pouce sur les lèvres de Charlotte, qui déposa plusieurs baisers sur ses doigts. Elle perçut son hésitation. « Ferais-tu toujours partie de la famille... ? »

— Je ne suis pas comme les autres, souffla-t-elle. Je ne suis pas là pour te soutirer quoi que ce soit.

— À l'exception de soixante hectares de terrain. (Il enfouit son visage dans sa chevelure.) Non pas que je t'en veuille de devoir te rendre la ferme. Cela n'a plus aucune importance, maintenant.

Charlotte soupira. La clause. Tant qu'elle subsisterait, il ne voudrait jamais admettre que cet écart n'avait rien à voir avec leur arrangement.

— Que ferais-tu s'il n'y avait pas de contrat ?

Accepterait-il de la laisser entrer dans son cœur ?

- Comment cela, ce que je ferais ? Il me semble que je suis en train de le faire...
- Mais que se serait-il passé si nous n'avions jamais signé cet accord ? Est-ce que cela aurait fait une différence ?

Il lui décocha un sourire.

— La question ne se pose pas, professeur. Personne ne peut réécrire l'histoire.

— Je ne sais pas si tu te souviens, mais nous avons démenti cette théorie cet après-midi même. L'histoire est réécrite en permanence. En ce qui me concerne, cet arrangement n'a jamais existé.

L'incrédulité se peignit sur le visage de son compagnon.

— Que veux-tu dire ?

— Que quoi qu'il se passe ce soir, cela s'inscrira sur une toute nouvelle page.

Dit comme ça, cela paraissait idiot, mais elle était absolument sincère.

— Tout ce que je veux, à cet instant précis, c'est toi. Si toi aussi tu as envie de moi, on oublie la clause. Aucune obligation. Juste toi, moi et le moment présent.

S'il avait envie d'elle ? Il souleva Charlotte dans ses bras, puis la déposa avec douceur sur le sol. Elle s'était accrochée à ses épaules, les ongles plantés dans sa chair. Il l'embrassa longuement, goûta sa bouche, sa langue. Si ? Il n'y avait pas une parcelle de son corps qui ne la désire pas. En la raccompagnant à l'étage il avait été sur le point d'exploser tant le besoin de la posséder s'était fait impérieux.

Et, tout à coup, elle était là, dans ses bras, magnifique. Les yeux mi-clos, ses lèvres entrouvertes appelant les baisers, elle s'offrait à lui. Ce soir, il pouvait enfin assouvir le fantasme qui le rongait, et profiter de ce qui promettait d'être une nuit torride.

Avec une femme qui le voulait lui, et rien de plus.

Cette révélation le bouleversa au plus profond de son être, remuant des sentiments enfouis depuis une éternité. Soudain, son désir se fit moins pressant. Oh, il avait toujours envie de Charlotte, mais, pour une fois, il n'éprouvait pas le besoin de cueillir le moment avant que celui-ci ne lui file entre les doigts. Apprendre à la connaître, savourer sa présence lui semblait tout aussi important.

Il respira profondément, puis se laissa rouler sur le dos. Charlotte se redressa.

— Que se passe-t-il ?

S'asseyant à son tour, il couvrit ses paupières de baisers rassurants.

— Rien, chère professeur. Tout va bien.

Elle posa une main sur sa joue, ne se doutant probablement pas de l'effet aphrodisiaque que produisait sur lui son regard franc et sincère.

— Ce que je t'ai dit... je le pense vraiment.

— Je le sais, murmura-t-il en s'emparant de ses lèvres.

Il le savait et, pour la première fois de sa vie, il était prêt à le croire.

Ses mains trouvèrent le chemin de la fermeture à glissière de la robe pêche. Le crissement du métal résonna dans la pièce tandis que, centimètre par centimètre, il découvrait son corps.

Son trésor, plutôt. De nouveau, il plongea son visage dans le cou de Charlotte pour respirer le parfum de vanille sur sa peau. La fragrance sucrée lui faisait tourner la tête. Déjà, son sexe en érection n'aspirait plus qu'à la délivrance. Mais il n'était pas encore temps. Du bout des doigts, il traça le contour du corsage ouvert de Charlotte, glissant une phalange sous le tissu pour venir effleurer la naissance de ses

seins.

Haletante, elle tira sur sa veste, l'arracha de ses épaules avec toute la violence de l'impatience. Il l'aida en jetant le vêtement dans un coin, avant de se débarrasser rapidement du reste de son smoking.

À genoux sur le sol, il prit le temps d'admirer la femme étendue devant lui. Le souffle coupé, il se demandait s'il ne rêvait pas. Le désir ne tarda pas à faire taire toutes ses incertitudes. Elle était aussi belle qu'il se l'était imaginé, et même plus encore. Sa peau était d'un rose nacré, ses lèvres rouges et humides de ses baisers.

Il caressa doucement la courbe de sa poitrine, puis se pencha pour goûter la pointe délicate de ses seins. Les doigts de Charlotte se crispèrent dans ses cheveux. Son corps s'arqua sous ses baisers.

—Je t'en supplie..., murmura-t-elle dans un souffle.

Lorsqu'il releva la tête, il remarqua que les pupilles dilatées de la jeune femme avaient pratiquement occulté le vert de ses yeux. Se savoir responsable d'une telle excitation l'électrisa.

Il fit alors glisser la robe de Charlotte le long de sa taille, aidé de ses ondulations fiévreuses. La friction de ses hanches contre son bas-ventre était si délicieuse que, tel un adolescent fébrile, il manqua à plusieurs reprises de succomber trop tôt. Les bras tremblants... Seigneur ! Il tremblait ? Voilà qui ne lui était encore jamais arrivé. Les bras vacillants, il se hissa au-dessus d'elle. Dehors, le vent hurlait, et l'océan battait les rochers. Mais Daniel n'écoutait plus. Seules résonnaient à ses tympans les douces supplications de la jeune femme. Quand celle-ci se cambra une ultime fois, ce fut son nom qu'il l'entendit prononcer. Le sien.

Aucun d'eux ne disait mot. Paupières closes, Charlotte demeurait immobile, profitant avec délices du poids de l'homme sur son corps. De la chaleur brûlante de sa peau contre la sienne. Du son rauque de sa respiration comblée. Autour d'eux flottait le parfum musqué et capiteux de leurs ébats. Autant de preuves que la vague de plaisir qui reflue lentement n'était pas le produit de son imagination.

Au bout d'un moment qui lui parut bien trop court, Daniel roula sur le côté avec un juron.

—Très romantique, lâcha-t-elle.

Elle espérait de tout son cœur qu'il n'avait pas soudain été pris de remords.

— Les mots me manquent..., lança-t-il.

Il ouvrit les bras afin qu'elle vienne se blottir dans le creux de son épaule.

— Des regrets ? demanda-t-il.

Elle n'était visiblement pas la seule à nourrir quelques inquiétudes. Pourtant, dans son cas, il n'avait pas à se poser la question. Comment aurait-elle pu regretter ces instants si... si...

Il avait raison : il n'y avait pas de mots.

—Non.

Puis, ne pouvant s'en empêcher :

— Et toi ?

—Mon langage fleuri n'était-il pas assez éloquent ? Un sourire doux flottant sur ses lèvres, il repoussa une mèche de cheveux de la tempe de Charlotte.

—Non, professeur, aucun.

- Bien. En revanche, je crains qu'après toi plus personne ne me satisfasse.
-
-
- Pourquoi n'en suis-je pas étonné... Hé ! s'écria-t-il quand elle enfonça un doigt dans ses côtes.

Il n'y avait que lui pour en convenir ainsi tout haut.

— C'est là que tu es censé me retourner le compliment !

—Mais c'est indéniable. Après toi, plus aucun homme ne me satisfera non plus. Charlotte éclata de rire.

— Le sexe te fait dire des idioties.

—Je suis décontracté. Bon sang, ajouta-t-il avec un long soupir. Je ne me souviens même pas de la dernière fois que je me suis senti si détendu. Cela doit faire une éternité.

—Tu m'en vois ravie.

Si elle l'avait pu, elle l'aurait mené à cet état d'euphorie tous les soirs.

« Les conquêtes de mon fils vont et viennent... »

Elle ne devait pas y penser. Elle refusait de laisser son esprit vagabonder au-delà de ces quatre murs. Ce soir-là, Daniel lui appartenait, et elle était toute à lui. Se redressant sur un coude, elle observa l'homme à ses côtés. Les zones d'ombre sur son torse lui rappelaient les jeux de lumière sur le sable ondulé. D'une main douce, elle suivit leur dessin jusque sous son nombril. Là, quelques boucles brunes filaient en ligne droite vers son bas-ventre, comme une invitation. Elle se remémora la manière dont il avait exploré la moindre parcelle de sa peau et, bien qu'elle vibre encore de l'orgasme qui l'avait secouée quelques minutes auparavant, un nouveau flot de chaleur se répandit entre ses reins. Seigneur ! Que lui avait-il fait ! Elle ne pouvait déjà plus se passer de lui. Elle remonta son pied le long du tibia de Daniel, emprisonnant sa cuisse sous la sienne. Le duvet de son amant chatouillait sa peau nue. Fébrile, elle se collait, se frottait à lui. Elle en voulait plus.

Avec un râle sourd, Daniel empoigna les rondeurs de ses fesses et l'attira à lui, lui procurant enfin le contact qu'elle brûlait de retrouver.

—Aurais-je libéré la bête ?

—Est-ce un problème ?

— Pas en ce qui me concerne !

Plongeant les doigts dans les cheveux de Charlotte, il ramena son visage à hauteur du sien, la faisant du même coup basculer sur lui. Sous son ventre, elle sentit son sexe en éveil. Lui non plus n'était donc pas rassasié... Découvrant qu'elle suscitait en lui la même excitation qu'il provoquait en elle, elle sourit jusqu'aux oreilles.

— C'est en quel honneur ?

—J'étais simplement en train de me dire que j'adore danser avec toi.

— Seulement danser ?

—Ainsi que quelques autres activités sans importance, admit-elle en imprimant un léger baiser sur sa bouche.

En vérité, il y avait bien plus que « quelques activités sans importance » qu'elle aimait partager avec lui, et cela la terrorisait. Mais l'heure n'était pas aux peurs. Cette soirée était dédiée aux plaisirs.

- Il semblerait aussi que je doive des excuses à mon frère. S'il ne t'avait pas vendu la propriété, je ne serais pas là.
- Rappelle-moi de lui envoyer une note de remerciements.

Une lueur perverse traversa subitement son regard, faisant naître chez Charlotte un frisson qui la parcourut du bassin jusqu'au sommet de la tête.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit-elle.

—Tu viens de me faire prendre conscience que tu es à moi pour le week-end.

Et plus si affinités. Elle se mordit la lèvre et ravala sa réflexion, s'efforçant de répondre d'un ton tout aussi joueur.

— Pourquoi ? Tu as des projets ?

—En effet.

Il se redressa à demi et, à tâtons, retrouva l'étole qu'elle portait à la réception.

Une nouvelle décharge électrique remonta le long de la colonne vertébrale de Charlotte.

—Ne me dis pas que... ?

Sa voix - descendue d'une octave - la trahit ; elle était plus que partante pour ce qu'il lui préparait. A un ou deux détails près.

Daniel nouait la longueur de tissu à un pied de la commode.

— Bénis soient les meubles surélevés, l'entendit-elle marmonner.

À chacun de ses mouvements, les muscles roulaient sous ses épaules, incitant Charlotte à venir mordiller sa peau dorée. Affamée, en manque de ses caresses, elle s'enhardissait à chaque seconde. Daniel semblait avoir toutes les peines du monde à se contrôler, et le gémissement de frustration qui lui échappa, enflamma encore un peu plus Charlotte. Elle voulait l'entendre crier son nom comme elle avait crié le sien.

—Viens par là, lui ordonna Daniel.

L'attrapant par la taille, il la souleva et la plaça à cheval sur son ventre. Une chance inespérée pour Charlotte. Courbant le cou, elle l'embrassa avec fièvre, tout en ondulant lascivement du bassin. La réaction de Daniel ne se fit pas attendre. Il relâcha la prise sur ses hanches et vint mêler ses doigts à ses boucles brunes. Avec un sourire satisfait, Charlotte le saisit par les poignets et ramena ses bras au-dessus de sa tête.

—Qu'est-ce que... ?

—Qui a dit que je n'avais pas le droit de m'amuser, moi aussi ? le taquina-t-elle.

Daniel écarquilla les yeux de surprise, mais il ne chercha pas à se libérer. En fait, il l'aida même, en lui tendant les deux extrémités de l'écharpe.

—Tu as l'intention de faire de moi ton prisonnier ?

Sa voix était descendue dans les graves, plus chaude et rocailleuse que jamais.

— Exactement.

Elle enroula la soie autour de ses poignets joints.

—Je t'appartiens peut-être pour le week-end, mais, pour l'instant, tu es à ma merci et je ferai de toi ce qui me plaît.

Contre son intimité, elle sentait l'érection de son partenaire palpiter.

— Et comment suis-je supposé te toucher ?

—C'est tout le but du jeu : tu ne me touches pas.

C'était à son tour de laisser ses mains et sa langue explorer son corps. De goûter à sa bouche. Elle s'empessa de reculer afin de mieux l'admirer, déployé devant elle dans toute sa perfection. Avec un peu de chance, une fois qu'elle en aurait terminé, lui non plus ne pourrait plus se passer d'elle.

Une lueur espiègle dans le regard, elle fit courir la pointe de sa langue sur l'intérieur de la cuisse de Daniel.

—Et si je t'apprenais une nouvelle danse ?

La douce lumière grise de l'aurore dissipait les dernières traces de pluie. Debout à la fenêtre, Daniel regardait les nuages se replier à l'horizon. L'aube prometteuse d'une nouvelle journée.

Derrière lui, Charlotte s'agita dans son sommeil. Il la contempla, attendri. Avec les draps entortillés autour de ses jambes allongées dans un total abandon et sa chevelure étalée sur l'oreiller, elle offrait l'image de la plus parfaite félicité. Une magnifique invitation à retourner au lit.

Non. La rejoindre conduirait inévitablement à l'embrasser, et cela la réveillerait. Elle avait besoin de dormir. Il l'avait tenue éveillée une grande partie de la nuit.

C'était étrange. Il avait connu beaucoup de femmes, mais c'était la première fois qu'il s'était senti à ce point consumé de désir. Son parfum, sa saveur, tout comme les lignes de son corps recelaient des

trésors, qu'il n'avait eu de cesse de dénicher cette nuit-là. Cette seule pensée attisa de nouveau le feu qui couvait encore en lui.

Décidément, il allait lui falloir plus que cette extraordinaire nuit avec Charlotte s'il voulait tenter de satisfaire ses insatiables envies.

Il n'avait, bien sûr, aucune intention de la laisser renoncer à la clause d'abstinence. La ferme était désormais à elle. Sans aucune contrepartie. Car il voulait qu'elle lui revienne. Il souhaitait lui faire ce cadeau. Non pas parce qu'elle le lui demandait, mais parce qu'il l'avait choisi.

Elle s'était offerte la première et n'avait rien exigé de lui en retour, sinon qu'il soit lui-même. Un indicible sentiment de plénitude enfla dans sa poitrine. Avait-elle seulement la moindre idée de ce que son geste représentait pour lui ? Personne n'avait jamais... L'émotion lui noua la gorge. Quoi qu'il arrive, il lui en serait toujours reconnaissant.

Se détournant de la fenêtre, il récupéra ses vêtements là où il les avait jetés la veille. Plus il observait Charlotte, plus il lui devenait difficile de ne pas succomber à la tentation. Il valait mieux qu'il aille prendre un café.

Les décorations tapissaient toujours l'escalier. Les organisateurs seraient de retour plus tard dans la journée pour tout démonter. En attendant, la maison était plongée dans un silence que seuls troublaient les tic-tac de l'horloge. Parfait. S'il y avait bien une chose qu'il préférait éviter, ce matin-là, c'étaient bien les membres de sa famille. Il voyait rouge chaque fois qu'il se rappelait les pattes de Cole sur Charlotte. A quoi avait-il cru jouer ?

Cela avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Il ne voulait plus rien avoir à faire avec eux. Il allait cesser d'honorer des liens qui ne signifiaient rien à ses yeux. Charlotte avait raison : il valait mieux que cela. Le soir précédent, il avait eu un aperçu de ce à quoi il avait droit d'aspirer.

—Eh bien, eh bien ! Regardez qui voilà.

S'il avait compté lui échapper, c'était raté : depuis l'extrémité opposée de la table de la salle à manger, Vivian le toisait d'un air mauvais.

—Tu pourrais faire preuve d'un peu plus de discrétion, au lieu de faire étalage de

ta nouvelle liaison devant Valérie.

Il jeta un coup d'œil sur sa chemise déboutonnée, puis à la table vide.

—Je ne vois pas de Valérie, rétorqua-t-il.

Elle se levait rarement avant 10 heures, le week-end.

— Et il n'y aurait eu aucun problème si tu n'avais pas décidé de la faire venir. Désolé que ton petit jeu se soit retourné contre toi !

Le petit déjeuner avait été disposé sur un buffet. Il se versa une tasse de café.

—A ta place, je ne me ferais pas trop de souci pour Valérie. Son réalisateur ne sera que trop heureux de la consoler.

—Et moi ? Est-ce que tu penses un peu à moi ? Cela ne te fait rien que tout le monde me raille ? Je suis la risée de l'île !

Daniel attendit que le dernier grain de sucre se soit détaché de la cuillère pour répondre :

— Il est bien trop tôt pour ce genre de numéro, chère mère. Crache donc ce que tu as sur le cœur.

— Ce que j'ai sur le cœur ? Tu as attaqué Cole parce qu'il avait prétendument «agressé» cette satanée Charlotte. Partout où je me tournais, les gens ne parlaient plus que de la manière dont tu avais volé à son secours. Le pauvre Cole a dû aller se terrer dans sa chambre.

Si Cole se cachait, c'était avant tout pour cuver son vin, ou éviter une autre collision avec son poing.

—Oui, d'ailleurs, à propos de Cole... Ne compte pas sur moi pour financer son projet ridicule, ni aucune autre de tes brillantes idées pour en faire un magnat des affaires. Il ne verra plus un seul cent.

—Tu ne peux pas lui faire cela! C'est ton frère.

— C'est un paresseux et un ivrogne, et, depuis hier soir, on peut ajouter « monstre répugnant » à la liste. Si tu préfères te bercer d'illusions à son sujet, c'est ton problème. Moi, j'en ai fini avec lui.

Vivian reposa violemment sa tasse.

— C'est son œuvre, n'est-ce pas? Cette empoisonneuse de Charlotte Doherty t'a monté contre ta propre famille !

—Très bien. Premièrement, mesure un peu tes mots. Ensuite, personne ne m'a « empoisonné ». Tu ne récoltes que ce que tu as semé. Et si, jusque-là, j'ai supporté toutes tes inepties sans rien dire, c'est parce que j'espérais bêtement qu'un jour... non, oublie cela...

Ce n'était pas le moment d'entrer dans les détails de sa vision tordue de la famille.

—Troisièmement, vu la façon dont il tripotait Charlotte, Cole devrait s'estimer heureux de n'avoir récolté qu'un coup de poing. Maintenant, si tu veux bien m'excuser, je vais aller boire mon café au calme, et, dès que j'aurais terminé, Charlotte et moi débarrasserons le plancher.

—Charlotte et toi..., vous êtes en couple, alors ?

L'étaient-ils ? Peut-être bien. En tout cas, Daniel n'était pas prêt à la laisser filer dans la nature.

Vivian haussa les sourcils.

—Je dois au moins lui reconnaître cela: la technique est efficace.

Le ton aigre de sa mère glaça Daniel. Il la connaissait assez pour savoir qu'elle

lançait rarement ce genre d'accusations à peine voilées sans raison. Quelle que soit cette raison, elle était sûrement antérieure à leur différend de la veille ; Vivian avait été exécration avec Charlotte depuis leur arrivée.

— Qu'y a-t-il ? Est-ce le fait que quelqu'un te vole la vedette qui te pose problème ? Ou as-tu peur de ne pas faire le poids face à une personne douce et sincère ?

— Douce et sincère ? (Elle émit un petit rire qui ne lui ressemblait pas.) Le sexe te monte au cerveau, ma parole ! Elle se sert de toi, Daniel.

Le vieux spectre de suspicion refit brutalement surface.

—Tu te trompes, cracha Daniel en luttant contre le scepticisme dont il avait tant peiné à se défaire. Pas Charlotte.

—J'en doute fort, tu es seulement trop amouraché de cette fille pour t'en rendre compte. À ta décharge, elle est très douée ; son prochain livre devrait peut-être porter sur les divers moyens de parvenir à ce que l'on veut. Elle est particulièrement calée sur le sujet. Ce qui n'est guère étonnant, au vu de toutes les recherches qu'elle a faites...

—Tu racontes n'importe quoi.

— Comme tu voudras, libre à toi de ne pas me croire. Mais avant de me faire passer pour la méchante de l'histoire je te conseille de jeter un coup d'œil à la documentation qu'elle a apportée dans ses bagages. Tout à fait fascinant.

Non. Son sang s'était figé dans ses veines. Il n'y avait pas de documentation. Sa mère mentait. Puisqu'il avait serré les cordons de la bourse, elle s'était mis en tête de détruire son bonheur. Charlotte n'était pas comme cela. Elle était différente de toutes les autres. Il l'avait lu dans ses yeux. Il lui faisait confiance.

A l'étage, Charlotte dormait toujours. Daniel referma la porte sans un bruit, afin de ne pas la réveiller. Comme toujours, elle était d'une beauté à couper le souffle. Elle dégageait une telle innocence. Une naïveté qui contrastait tellement avec sa propre nature désabusée. Comme lui, elle cherchait sa place.

Comment sa mère pouvait-elle penser une seconde qu'il la croirait capable de le manipuler ainsi ? Charlotte n'était pas ce genre de femmes.

N'est-ce pas ?

Les interrogations revinrent au galop, sans qu'il puisse faire quoi que ce soit pour les arrêter. Et en imaginant - aussi fou que cela puisse paraître - que Vivian ait raison ?

«Je te conseille de jeter un coup d'oeil à la documentation qu'elle a apportée dans ses bagages.»

Il détestait avoir à l'admettre, mais sa mère savait exactement comment faire naître le doute en lui. Écœuré de son propre comportement, il fouilla la pièce du regard, jusqu'à ce que ses yeux se posent sur la commode. Une épaisse chemise cartonnée était posée à côté de la trousse à maquillage de Charlotte.

Non, n'y touche pas. Son cœur le suppliait de laisser tomber et d'oublier cette histoire, mais sa raison l'aiguillonnait. Il fallait qu'il sache.

Nerveux, il ouvrit le dossier et examina son contenu. Des pages et des pages d'articles et de photos, de lui et des femmes avec qui il était sorti par le passé. Au fur et à mesure qu'il découvrait les coupures de presse, leur nuit d'amour lui apparaissait de plus en plus comme une vaste blague. Ces trois jours repassèrent devant ses yeux. Depuis le moment où elle avait pénétré dans son bureau, elle n'avait cessé de le manipuler. Les œillades larmoyantes, les révélations à propos de sa mère : la moindre de ses actions avait été étudiée pour le séduire. Pour lui faire baisser la garde. Qu'est-ce qui lui disait qu'elle n'avait pas piégé Cole ?

Comment avait-il pu se fourvoyer à ce point ?

Il crispa le poing autour du premier article et réduisit la photo de Valérie à une petite boule de papier froissé, sous ses jointures blanchies. Pas étonnant que Charlotte lui ait paru si différente des autres, cela faisait partie de son plan.

Elle aurait tout aussi bien pu lui arracher le cœur.

Chapitre 12

Charlotte s'éveilla comme dans un rêve. Le souvenir confus de Daniel lui caressant les cheveux, lui murmurant des mots doux, la ramena à elle, et elle tendit le bras pour le toucher. Sa main ne rencontra que le vide.

Décue, elle s'assit.

— Daniel ?

Il n'était plus là. Le réveil qui trônait sur la table de nuit lui indiqua que plusieurs heures s'étaient écoulées depuis qu'elle s'était finalement assoupie.

Le sourire aux lèvres, elle se remémora sa nuit en compagnie de Daniel. Ses tendres caresses, la passion qui brillait dans ses yeux. Elle lui avait demandé l'homme de la plage, et il le lui avait offert, lui dévoilant sa facette la plus vulnérable...

Judy aurait ri. Les types comme Daniel Moretti n'avaient pas de facette vulnérable, aurait-elle dit. Mais elle aurait eu tort. Au plus profond de lui, Daniel était un romantique, un poète, un homme fragile. Un homme qui, plus que tout, méritait d'être aimé.

Mais où était-il passé ?

Impatiente de le retrouver, elle fit une rapide toilette, puis enfila un jean et un pull blanc. Il était prévu qu'ils retournent à Boston dans la journée ; toutefois, elle espérait le convaincre de retarder le vol de quelques heures. Elle n'était pas pressée de voir leur idylle prendre fin. Tandis qu'elle se dirigeait vers la porte, son pied buta dans une boule de papier froissé, qui provenait sûrement de sous le lit. Le front plissé de concentration, elle visa la corbeille et lança la boulette. Panier ! Si Vivian se rendait compte que les femmes de ménage ne faisaient pas leur travail correctement, elle en ferait une jaunisse.

Le rez-de-chaussée grouillait de personnel. Néanmoins, tous étaient cette fois occupés à démonter le coin de paradis qu'ils avaient pris tant de peine à créer. En ramassant une rose abandonnée, Charlotte ressentit un petit pincement au cœur. Elle était triste de voir cet environnement si plein de magie disparaître.

Vivian surgit de la grande salle et l'aperçut.

— On revient sur les lieux pour savourer son triomphe ?

Par considération pour son amant, Charlotte ne releva pas la pique.

— Avez-vous vu Daniel ? Il n'était pas dans sa chambre.

— Vous voulez dire que vous ne savez pas où il est ? Je croyais que vous n'ignoriez rien de lui ?

Le ton était moqueur, comme si elle mourait d'envie de lui dévoiler un secret qui la ravissait. Acceptant mal de devoir entrer dans son jeu pour obtenir des réponses, Charlotte soupira.

— Où est-il, Vivian ?

— À Boston, répondit la femme d'une voix tout sucre. Il est parti tôt ce matin.

La laissant rentrer seule, comme toutes ses autres conquêtes. Charlotte se raccrocha de toutes ses forces à la rampe, de peur que ses genoux ne flanchent. Au creux de sa poitrine, son cœur

s'émiettait. Finalement, Judy avait raison.

Il refusait de prendre ses appels.

Charlotte reposa le combiné. Elle avait essayé de le contacter trois fois depuis le dimanche précédent, et, chaque fois, l'assistant de Daniel avait prétendu qu'il était « en réunion ». L'excuse était relativement crédible; toutefois, elle attendait toujours qu'il la rappelle.

Fidèle à sa promesse, il lui avait renvoyé le jet privé plus tard dans l'après-midi. Le pilote s'était montré extrêmement attentionné, et, lorsqu'elle était montée à bord, une douzaine de roses rouges l'attendait. Il ne manquait qu'un mot pour la remercier pour le bon temps passé avec elle et l'envoyer voir ailleurs s'il y était.

Les yeux rivés sur le téléphone, elle fit une grimace de frustration. Qu'avait-il bien pu se passer entre samedi soir et dimanche matin ? Avait-elle été trop pressante ? Avait-il pris peur ?

Ou Judy avait-elle raison depuis le début, et elle n'était qu'une idiote trop fleur bleue ? Quelqu'un frappa à la porte de son bureau.

— On ne t'a jamais dit qu'il suffisait d'un courant d'air pour que ton visage reste comme ça à vie ? Judy n'attendit pas son invitation pour entrer.

— Tu m'évites...

— J'ai été plutôt occupée, grommela Charlotte avec un nouveau coup d'ceil maussade à l'appareil.

— Occupée à m'éviter. Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Pourquoi voudrais-tu que cela n'aille pas ? Est-ce un crime d'avoir du travail par-dessus la tête ?
- Bien sûr que non. Mais je ne crois pas que ce soit ton cas, surtout si l'on considère qu'en temps normal tu n'aurais pas cessé de me bassiner à propos de ta ferme retrouvée. Que s'est-il donc passé samedi soir ?

Face au silence de Charlotte, l'horreur se peignit sur son visage.

— Seigneur Dieu ! Ne me dis pas que ton cher Danny...

— Non. Je me suis portée volontaire.

Ses dernières réserves cédèrent et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Je ne suis qu'une imbécile. Tu as essayé de m'avertir, mais je n'en ai fait qu'à ma tête et me suis inventé ce... ce personnage. (Elle essuya ses joues humides.) N'est-ce pas le moment où tu me gratifies d'un « je te l'avais bien dit » ?

— Je crois que tu t'en veux déjà assez. Je ne vais pas en rajouter.

— Je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé. Tout était si différent sur Nantucket. Nous étions si proches, tellement en phase...

— C'est ce qu'il voulait te faire croire. Comment aurait-il percé tes défenses, autrement ? C'est un grand classique avec les coureurs : ils exploitent les failles pour parvenir à leurs fins. Ce connard savait ce qu'il voulait, et il n'a pas ménagé ses efforts pour l'obtenir. Tu ne dois pas être la première à succomber à ses yeux de cocker.

Pour succomber, elle avait succombé. Et elle était tombée de très haut. Une autre vague de larmes menaça de la submerger. Elle renifla aussi fort que possible pour la ravalier.

— J'ai cru déceler en lui ce que personne d'autre ne voyait. Je sais, dit-elle en arrêtant Judy d'un geste de la main avant que celle-ci n'ait pu ouvrir la bouche, je suis une affreuse romantique.

— Et pour rien au monde je ne voudrais que tu changes.

Charlotte leva le menton, surprise.

— Je croyais que tu ne supportais pas mon sentimentalisme ?

— Mieux vaut être une trop grande sentimentale qu'une vieille prof de littérature cynique.

Son amie fouilla dans sa pochette et lui offrit un mouchoir en papier.

— Et ce n'est pas comme si tu étais la première à tomber amoureuse d'un sale type.

Il lui avait pourtant semblé si parfait. Ils avaient été si bien ensemble. Elle n'avait tout de même pas imaginé tout cela ? C'était insensé.

Elles furent interrompues par un jeune homme en tenue de coursier qui frappa un coup à la porte avant de franchir le seuil du bureau.

- Professeur Charlotte Doherty ? risqua-t-il, visiblement gêné de faire irruption au milieu d'une discussion aussi personnelle.
- C'est moi, répondit Charlotte.

Elle se leva de sa chaise et redressa les épaules, essayant de prendre un air professionnel, malgré les traces du mascara qui avait coulé sous ses yeux.

— On m'a demandé de vous remettre ceci en main propre.

Le jeune homme lui tendit une grande enveloppe kraft. Quand Charlotte aperçut l'adresse de l'expéditeur, son cœur fit un bond dans sa poitrine.

— De la part de Moretti ? fit Judy une fois que le coursier eut refermé la porte derrière lui. Qu'est-ce qu'il veut, cet abruti ?

— Je suppose qu'il s'agit de l'acte de cession. Jusqu'à présent, il lui avait pourtant toujours apporté les documents en personne.

— Pour autant que je sache, notre accord tient toujours.

Le cœur battant, elle décacheta l'enveloppe et en sortit les papiers, espérant les trouver accompagnés d'une note, d'une explication quelconque. Il avait effectivement joint un mot, mais pas du genre auquel elle s'était attendue. Charlotte sentit l'étau se resserrer sur sa poitrine.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Judy. Ne me dis pas qu'il refuse d'honorer sa part du marché ?

— Au contraire. Il me cède la ferme.

Elle relut les mots griffonnés à la hâte en haut de la première page :

« Contre prestation de service. Transaction soldée. »

— Londres est en train de nous échapper. Est-ce que quelqu'un peut me dire ce qui s'est passé ? Acquérir un simple chantier naval ne devrait pourtant pas être bien compliqué !

Autour de la table de conférence, chacun se tut, le regard fuyant. D'un geste rageur, il repoussa son fauteuil.

S'il en voulait à quelqu'un, c'était avant tout à lui-même. Il aurait dû anticiper les obstacles qui les empêchaient de conclure ce marché. Il n'avait aucune excuse. Tu files un très mauvais coton, Moretti. Tu mollis... Comment expliquer autrement son erreur de jugement monumentale concernant Charlotte ? Il n'arrivait toujours pas à croire qu'elle soit parvenue à l'embobiner.

Enfin... Il avait mis un point final à leur relation par coursier interposé ce matin. À présent qu'il était certain de ne plus jamais la croiser, la sensation qui lui tordait l'estomac depuis le dimanche allait peut-être se dissiper. Adieu les yeux couleur émeraude et les lèvres pulpeuses qui l'avaient rendu fou.

Charlotte Doherty appartenait au passé.

Il grogna. Parler de « passé » n'était pas forcément le meilleur moyen de l'oublier.

Fort heureusement pour lui, ses collaborateurs prirent son grondement comme un signe de mécontentement.

—De toute évidence, il va falloir trouver d'autres moyens d'amadouer Nesmith si nous voulons qu'il nous vende son chantier. Nous allons envoyer quelqu'un sur place afin de réparer le désastre. Qui se dévoue ?

Son interphone émit un bourdonnement.

—Il me semblait avoir expressément demandé à ne pas être dérangé, alors j'espère pour vous que c'est la Maison-Blanche.

Comment se faisait-il qu'autour de lui plus personne ne lui obéisse ?

—Pardonnez-moi, monsieur Moretti, mais c'est le professeur Doherty. Elle insiste pour vous voir. Charlotte était là. À la seule mention de son nom, son cœur s'était affolé. Il poussa un juron.

—Faites-lui savoir que ma réunion durera toute la journée.

—C'est ce que j'ai fait, monsieur. Elle a dit qu'elle attendrait. Dois-je appeler la sécurité ?

— Non, ce ne sera pas nécessaire. Je la recevrai dans cinq minutes.

Bon sang, que voulait-elle ? Allait-elle faire comme Valérie et de nouveau tenter de le séduire ? Elle aurait dû savoir mieux que quiconque que la manœuvre était vouée à l'échec.

Il congédia son équipe et alla se poster près de la fenêtre, dans l'espoir que la vue de l'océan apaise les battements frénétiques de son cœur. Mais, comme tant d'autres choses ces derniers jours, la mer était entachée par le souvenir de la femme qui patientait dans la salle d'attente. Durant un instant, il envisagea de se servir un scotch, mais l'alcool ne ferait qu'embrumer son esprit, et il n'en serait que plus vulnérable.

Derrière lui, il entendit le cliquetis de la porte. Elle était entrée sans attendre son invitation. Lorsqu'il se retourna, il dut serrer les poings pour contenir un violent élan de désir. Dans sa jupe droite noire et son chemisier à volants, elle avait cette élégance innocente qui l'avait fait chavirer le samedi précédent.

« Innocente », c'est ce qu'elle essaie de me faire croire.

Ses yeux lançaient des éclairs. Elle avança droit sur lui et le bouscula sans ménagement.

- Salopard ! Tu as eu le culot de m'envoyer les actes de la ferme.
- Et ça te surprend ? C'était pourtant le but, non ? Tu m'accordes un week-end, je te rends le domaine.

— En rétribution d'une prestation.

L'air blessé qu'elle affichait le reconforta un peu. Parfait. Qu'elle goûte un peu à l'amertume qu'il éprouvait lui-même depuis le week-end.

—Je te sens déçue. Pourtant, je trouve que tu t'en sors plutôt bien. Même s'il est vrai que la propriété n'était pas exactement ce que tu visais, c'est tout de même un joli lot de consolation, non ?

— Un « lot de consolation » ? Que veux-tu dire ? Ses yeux pleins de perplexité étaient si verts qu'il aurait presque marché. Bon Dieu ! il détestait cette emprise qu'elle avait sur lui.

Il se dirigea vers son bureau d'un pas mesuré et s'assit.

—Allons, tu ne croyais pas que j'allais me laisser prendre à ton petit numéro ? Après tout, tu n'es pas la première femme à jouer la carte du « c'est toi, et seulement toi, que je veux ».

Juste la première à le faire de manière convaincante.

—Je ne jouais aucune carte. Tout ce que je t'ai dit, je le pensais.

Daniel était forcé de reconnaître sa ténacité : même sur le banc des accusés, Charlotte continuait

d'arborer le masque de la plus parfaite innocence.

— Oh, mais j'en suis sûr, dit-il en se forçant à sourire.

À la manière imperceptible dont elle se recroquevilla, il sut que son regard ne s'était pas adouci pour autant. Au vu des circonstances, il était déjà beau qu'il parvienne à feindre un rictus. Il revit le dossier de coupures de presse - Daniel Moretti, sa vie, son oeuvre -, et toute la douleur, la fureur du dimanche matin refirent surface.

— Et notre soirée fut merveilleusement romantique, ronronna-t-il, en insistant sur ce dernier mot. J'en ai certainement eu pour mon argent.

Charlotte eut un mouvement de recul. Mais que se passait-il ? La blesser dans son orgueil était supposé l'aider à se sentir mieux. Il souhaitait la voir souffrir. Alors pourquoi eut-il l'impression d'être le dernier des salauds quand ses grands yeux verts se troublèrent ?

— Que t'est-il arrivé ? Où est l'homme avec qui j'ai passé le week-end ?

— Mais, devant toi, très chère. Demande à n'importe quelle femme que j'ai connue, elles te diront toutes que je ne suis qu'une pourriture froide et sans cœur.

Elle fit « non » de la tête.

— Elles auraient toutes tort. Parce que l'homme que j'ai rencontré à Nantucket était gentil et doux, terrifié à l'idée qu'on puisse lui faire du mal.

Et elle avait décidé de broyer son cœur. Daniel se concentra sur les documents placés devant lui, comme s'ils avaient le pouvoir de faire disparaître ces souvenirs douloureux.

— Tu as récupéré ta ferme. Qu'attends-tu de plus ?

— Je veux que tu me dises pourquoi tu fais tout à coup marche arrière. Pourquoi tu te comportes comme si samedi soir ne signifiait rien.

— Au contraire, rarement une nuit a autant compté pour moi. Tu n'imagines pas. D'ailleurs, tu as été fantastique. Cela dit, j'ai tout de même un petit conseil pour toi.

Il était temps d'assener le coup de grâce. De bannir Charlotte Doherty de son esprit pour de bon.

— La prochaine fois qu'il te prendra l'envie de jouer dans la cour des grands, évite de laisser le résultat de tes recherches sur le sujet en évidence.

— Mes recherches ?

Elle s'effondra sur un fauteuil. Le choc semblait authentique, décréta-t-il. Elle ignorait qu'il avait tout découvert.

— Je dois admettre que j'ai été impressionné par tant de méticulosité. La rigueur universitaire, sans doute. J'imagine que tu n'avais pas prévu que nous consommions notre arrangement dans ta chambre, ou tu n'aurais pas laissé ton dossier à la vue de tous, sur la commode.

— Je peux tout t'expliquer.

Bien entendu. C'était certainement la phrase la plus ridicule jamais inventée, spécifiquement créée pour introduire le mensonge. Il était impatient de découvrir quel serait le sien.

- Ce dossier, c'était l'idée de Judy. Elle s'est dit qu'il valait mieux que j'en apprenne un peu plus long sur toi.
- Histoire de découvrir comment me faire mordre à l'hameçon.

— Non, pour éviter que je ne te laisse profiter de moi.

— Moi, rétorqua-t-il en riant, profiter de toi ? Elle est bien bonne, celle-là ! Dois-je te rappeler que c'est toi qui es venue me supplier de te céder la ferme ?

— J'étais venue pour trouver un compromis, et tu m'as proposé un week-end en bord de mer...

— Que tu t'es empressée d'accepter, puisque ton frère ne t'avait pas laissé d'autre choix !

Avait-elle même un frère ? Puis il y avait eu les négociations, sur les marches de l'université. Cet après-midi-là, il avait su qu'elle mijotait quelque chose.

—Tu as une réputation d'homme à femmes. Judy voulait simplement me protéger, m'éviter de finir sur ton tableau de chasse.

—Tu es sûre qu'elle ne t'aidait pas plutôt à trouver le moyen de te faire inviter dans mon lit ? Oh, tu as joué ton rôle à la perfection. C'était assurément le clou du week-end. Pendant un moment, j'ai même cru que tu étais sincère.

Elle l'avait piégé sur toute la ligne avec une telle facilité... Il en était malade.

—Mais je l'étais !

—Bien essayé, mais le dossier parle de lui-même, tu ne crois pas ?

—Ce que je crois, rétorqua Charlotte en se levant, c'est que tu peux aller te faire voir. À aucun moment je ne t'ai menti. Je t'ai dévoilé ce que j'avais de plus intime, je t'ai confié des choses que je n'avais encore jamais révélées à personne. Comment oses-tu douter une seule seconde de la sincérité de mes intentions ?

Aucun doute, elle était convaincante. Même en pleine connaissance de cause, une partie de lui voulait encore y croire.

— Ça ne prendra pas une deuxième fois, dit-il pourtant.

Il vit la main de Charlotte fendre l'air et se prépara à encaisser une gifle indignée. Cela faisait généralement partie du numéro.

Toutefois, Charlotte le surprit par une douce caresse. Crispé à en avoir mal, Daniel sentit sa mâchoire frémir au contact des doigts de la jeune femme.

— Ose me dire que tu ne ressens rien, murmura-t-elle. Qu'il n'y a rien entre nous !

Oh, il ressentait bien des choses ! Des choses plus intenses que tout ce qu'il avait jusqu'alors pu éprouver dans sa vie. Malheureusement, ces émotions étaient illusoire.

—Désolé, siffla-t-il entre ses dents serrées, je n'ai plus rien à vendre.

Bien que cela lui brise le cœur, il s'écarta.

— Par ailleurs, je te rappelle que cette tactique n'a pas marché pour Valérie, alors ne rêve pas.

— Daniel... Il la repoussa.

— Il faut parfois savoir reconnaître sa défaite, Charlotte. Je te suggère de partir, avec ton prix de consolation, avant que je ne change d'avis. Nous ne sommes pas dans un jeu télévisé, il n'y aura pas de jokers.

Il sentit enfin la combativité de la jeune femme s'éteindre. Ses épaules s'affaissèrent, et son regard s'éteignit. Les émeraudes redevinrent deux pierres vertes et sans vie.

—Très bien. Je m'en vais.

Enfin, elle avait compris le message.

—En revanche, avant de partir, il faut que je te le dise... Je ne regrette pas une seconde des moments que nous avons partagés, et je sais qu'ils étaient vrais. J'espère qu'un jour tu t'en rendras compte par toi-même.

Sur ces mots, elle quitta la pièce et le laissa comme elle l'avait trouvé : seul.

Un poing glacial se referma autour de l'estomac de Daniel tandis qu'il contemplait la porte close. Cette fois, Charlotte Doherty avait disparu de sa vie pour toujours. En tout cas, à aucun moment elle n'avait quitté son rôle. Jusqu'à l'explication « parfaitement plausible » en ce qui concernait la

chemise. Mais il voyait clair dans son jeu.

Poussant un dernier soupir, il reporta son attention sur les feuilles de calcul. Il n'était pas certain de parvenir à sauver le dossier « Londres ». Il irait peut-être lui-même arrondir les angles avec

Nesmith. L'idée d'un vol intercontinental était très loin de l'enchanter, mais le changement de décor lui ferait peut-être du bien. Il pourrait rester quelques jours en Europe, faire un saut sur les côtes de la Méditerranée. Ava Kristharas venait de divorcer d'un énième mari ; elle apprécierait sans doute un peu de distraction.

Le genre de distraction dont il avait lui-même besoin : ponctuelle et insignifiante.

On frappa doucement à sa porte. Sursautant, il invita la personne à entrer.

—Tu as changé d'avis? demanda-t-il d'un ton détaché, sans lever les yeux.

—Je vous demande pardon, monsieur ? fit Doug, son assistant.

Daniel se maudit de cet accès de faiblesse. Non, elle ne reviendrait pas. Il avait réussi à la repousser pour de bon.

— Ce paquet vient d'arriver de Nantucket, reprit Doug. Où dois-je le mettre ?

La sensation de froid remonta dans sa poitrine et lui étreignit le cœur dès qu'il vit son assistant passer la porte avec le colis. Fantastique, précisément ce qui lui fallait : un objet qui lui rappellerait constamment sa crédulité. Doug déchira le papier d'emballage et étudia le portrait.

— Une bien jolie femme, fit-il observer. C'est une parente à vous ?

Daniel acquiesça.

—Je vous présente mon arrière-arrière-grand-tante Esther.

Enfin chez elle ! Charlotte poussa la porte d'entrée et fronça aussitôt le nez. En raison du manque d'aération des semaines passées et de la chaleur extérieure - sans parler des années où le ménage avait été plutôt négligé par tante Helen -, une odeur d'aigre et de renfermé avait contaminé l'air, et il faisait chaud comme dans un four. Tu voulais un accueil chaleureux... L'atmosphère était plus oppressante que dans son bureau, à l'université.

Elle parcourut les pièces une à une, laissant courir ses doigts sur le papier peint décoloré et poussiéreux. Elle se rappelait encore le moment où elle les avait découvertes la première fois, lorsqu'elle avait seize ans. Alors aux prises avec les affres d'une adolescence solitaire, en pleine recherche de son identité, elle avait retrouvé une part de son passé autour d'une limonade fade. Dès ce moment, la ferme était devenue pour elle une sorte de sanctuaire, l'endroit où sa mère et les souvenirs rattachés à elle vivaient encore. À présent que le sanctuaire lui appartenait, le passé et les souvenirs ne craignaient plus rien.

Assise à la table de la cuisine, elle attendit que le bonheur et la satisfaction du devoir accompli se manifestent. Mais elle était hantée par les yeux noirs de Daniel et par la peine qu'il avait vainement essayé de dissimuler, par fierté.

Il n'y avait pas de mots pour dire à quel point elle s'en voulait d'avoir ne serait-ce que posé les yeux sur ce dossier. L'emporter avec elle était sans doute la plus grosse erreur de sa vie. Qui sait, si elle ne l'avait pas pris, Daniel et elle seraient peut-être assis ensemble dans cette cuisine.

Dans ses rêves... Ce n'étaient pas les coupures de presse rassemblées par Judy qui avaient posé problème. Même s'il n'y avait pas eu tes photos, Daniel aurait trouvé une autre raison de mettre sa parole en doute.

S'efforçant de ne plus penser à lui durant quelques minutes, elle inspecta la cuisine. Le temps n'avait guère épargné la ferme. Beaucoup d'amour et d'attention seraient nécessaires pour lui redonner son charme d'antan, mais cela ne faisait pas peur à Charlotte. Elle restaurerait la propriété dans la plus pure tradition. L'entrée serait l'emplacement idéal pour sa console fermée, et son rocking-chair s'intégrerait à merveille dans le salon, près de l'âtre. Elle recréerait les tapisseries imprimées, puis accrocherait sa collection de portraits familiaux dans l'escalier. Elle honorerait l'héritage de sa mère comme il se devait.

Elle aurait son propre manoir Ferncliff.

Charlotte bondit. Ce n'était pas ce qu'elle souhaitait, pas du tout. Elle ne voulait pas d'un musée-hommage, elle voulait une maison. Un foyer où elle se sentirait aimée, choyée et désirée.

Comme dans les bras de Daniel le samedi précédent.

Elle s'affala sur la table, le visage enfoui dans les mains. Se pouvait-il qu'elle ne soit pas si différente de lui et qu'elle se barricade elle aussi derrière des remparts imaginaires, de peur d'être blessée ? La seule différence étant que, au lieu d'en vouloir à tout le monde, elle se réfugiait entre les quatre murs de sa ferme.

Michael avait raison, elle courait après des fantômes. En préservant la ferme, elle

gardait un peu de sa mère en vie. Mais quelle part exactement ? Celle qui avait été heureuse un jour, ou celle qui n'existait que dans son imagination ? Celle qui avait voulu Charlotte dans sa vie ?

Tant que le domaine existait, le rêve aussi.

Sa démarche ne consistait pas tant à préserver qu'à rechercher. Rechercher un univers où elle ne serait pas rejetée, où elle serait chérie à son tour. C'était quelque chose qu'elle avait toujours su.

Le week-end précédent avait changé la donne. En trente-six heures auprès de Daniel, elle s'était sentie plus aimée et désirée qu'elle ne le serait jamais dans cette ferme. Pour la première fois de sa vie, elle ne s'était pas demandé si son existence importait à quelqu'un. Elle avait trouvé la pièce manquante.

Une larme vint s'écraser sur le bois poussiéreux de la table. Elle avait passé sa vie à la poursuite du passé, et tout cela pour quoi ? Quelles que soient les sommes qu'elle investirait dans la propriété, quel que soit le degré de perfection des restaurations qu'elle effectuerait, cela ne ramènerait pas sa mère à la vie.

Il était temps de faire son deuil.

L'acte était dans son porte-documents. D'un geste précis et décidé, elle déchira les papiers en deux, fourra les morceaux dans une enveloppe, sur laquelle elle griffonna l'adresse de Daniel. Ni mot d'explication, ni signature. Une rupture propre et détachée. Le genre d'adieu qu'il devrait apprécier.

Esther le lorgnait d'un air moqueur. Debout contre un mur de son bureau, elle avait troqué le sourire chaleureux de chez l'antiquaire par un rictus plein de condescendance, et Daniel se sentait à présent jugé en permanence par ce visage qui, de prime abord, lui avait pourtant semblé amical. Son regard le suivait partout, y compris dans son sommeil. Ses yeux verts en amande luisant de mépris le toisaient jusqu'à ce qu'il abandonne toute idée de dormir et passe le reste de la nuit à contempler le ciel noir et sans étoiles au-dehors. A l'instar des Ferncliff, il avait entrepris de s'engourdir l'esprit et les sens à l'aide de l'alcool, mais elle refusait obstinément de le laisser tranquille. Dans son esprit résonnait l'écho sans fin de ses reproches. Tu n'es qu'un idiot. Un idiot...

—Tu vas la fermer, oui ? finit-il par cracher. Pas étonnant que l'on t'ait vendue pour ton cadre !

Pourquoi ne pouvait-il pas oublier Charlotte et passer à autre chose, comme il le faisait avec toutes les autres ? Le simple souvenir de sa bouche faisait naître en lui un désir irrésistible. Ses baisers étaient sans doute l'expérience la plus grisante qu'il ait jamais connue, et valaient toutes les nuits d'amour du monde. Et ses yeux... Ces merveilleux yeux verts qui lui donnaient l'impression d'être l'homme le plus important - le seul, même ! - de la terre.

Tu n'es qu'un idiot.

—Tout à fait, Esther, et c'est bien cela le problème.

Il regrettait tellement d'avoir découvert ce dossier grotesque. Que n'aurait-il pas donné pour se réveiller de nouveau à ses côtés, sans se douter de rien. La naïveté avait du bon ; il aurait pu être heureux.

Il n'est pas trop tard, il suffirait de la croire.

—Tu crois peut-être que je n'ai pas essayé ?

Il avait passé une bonne partie de la semaine à tourner et à retourner cette histoire dans sa tête, essayant désespérément de se convaincre que ce dossier était véritablement l'œuvre d'une amie un peu trop protectrice. Chaque fois qu'il approchait du but, il repensait aux femmes figurant sur les coupures — toutes aussi superbes que superficielles, toutes avec une idée derrière la tête -, et il doutait de plus belle.

— Bon sang, Esther, pourquoi je n'arrive pas à la détester ?

Cela lui aurait rendu la vie tellement plus facile. —Et pourquoi ne puis-je m'empêcher de penser à elle ?

Parce que tu n'es qu'un idiot. Il devenait apparent qu'Esther manquait quelque peu de répartie.

—Tu peux parler, toi qui as laissé l'homme de ta vie s'écraser dans un champ au beau milieu de la France...

Au moins, j'ai eu quelqu'un dans ma vie, est-ce que tu peux en dire autant ?

Non. Tout ce qu'il avait, c'était un milliard de dollars, et une famille à problèmes, dont il aurait pu se passer. Il était seul depuis si longtemps qu'il ne se rappelait même plus ce que l'on ressentait quand on ne l'était pas.

Si, il le savait. Il en avait eu un aperçu quand Charlotte avait pressé un biscuit dans sa main à 3 000 mètres d'altitude, puis encore lorsqu'il l'avait prise dans ses bras le samedi soir. Dès qu'elle était entrée dans son bureau, il avait cessé de se sentir seul.

Il n'était vraiment qu'un idiot, songea-t-il en vidant son verre cul sec. Lui qui avait toujours cru que tant qu'il garderait le contrôle de ses émotions, personne ne pourrait l'atteindre. Et que s'était-il passé ? Il avait tout de même été blessé. Toute la volonté du monde n'avait pas tenu Charlotte à l'écart. Non contente de voir au travers de ses défenses, elle les avait dynamitées pour mieux s'emparer de son âme.

Dans l'avion, elle avait affirmé que, s'il y avait une chose, une seule, sur laquelle un homme n'avait aucun contrôle, c'était l'amour. Et elle avait raison. Car il ne pouvait pas se voiler la face plus longtemps : il l'aimait.

— Mais comment savoir avec certitude qu'elle ressent la même chose ? demanda-t-il à Esther.

La porte de son bureau s'ouvrit, et Doug passa la tête dans l'entrebâillement.

— Il me semblait avoir entendu des voix. Je vous dérange, monsieur ? Le voyant de la ligne téléphone n'est pas allumé.

—Je viens de raccrocher.

Comment ses employés l'auraient-ils pris s'ils découvraient que leur chef faisait la causette avec un tableau ?

—Un problème ?

—Un coursier vient de livrer un drôle de courrier : une simple enveloppe à votre nom, pas d'adresse d'expéditeur. Je me suis dit qu'il valait mieux vous en faire part.

— Si vous êtes inquiet, alertez la sécurité.

— C'est la première chose que j'ai faite, monsieur. Ils ont déjà examiné le contenu.

—Et...

Daniel se carra dans son siège. Ce n'était pas la première fois qu'ils recevaient un courrier inquiétant.

—Devons-nous prévenir les autorités ? Était-ce une menace de mort ? Un colis piégé ?

— Il s'agit de l'acte de propriété de Craymore. Déchiré en deux.

—Y avait-il un mot ? s'informa-t-il, le cœur battant la chamade.

—Non, uniquement les papiers. Ne les avions-nous pas fait parvenir au professeur Doherty, il y a deux jours ? Pourquoi nous les renvoie-t-elle ?

Oui, pourquoi ? De son esprit au cœur dans sa poitrine, Daniel n'aurait su dire qui galopait le plus vite. Il jeta un regard à Esther qui souriait d'un air confiant.

Il articula un « merci » silencieux en direction du portrait.

Chapitre 14

—Je me disais que nous pourrions nous arrêter au Marias pour une ou deux margaritas avant le dîner. La terrasse est encore ouverte pendant l'happy hour. Si tu préfères, on peut manger dehors. Je ne serais pas contre une petite bouffée d'air marin, tout de suite.

Tandis qu'elles remontaient toutes deux le couloir du département d'histoire, Judy faisait la conversation. Si le calendrier affichait septembre, on se serait cru au mois de juillet tant l'air était étouffant. Du moins, Charlotte supposait qu'il s'agissait de l'air, puisqu'elle s'était juré de ne plus laisser cette histoire de Daniel Moretti lui peser.

Durant un temps, elle avait espéré qu'il changerait d'avis. Mais les réflexes d'autodéfense de l'homme étaient trop profondément enracinés, et il était hors de question qu'elle se traîne à ses pieds. Et, même en imaginant que, par un quelconque miracle, elle parvienne à retrouver le chemin de son lit, que se passerait-il ? Pour retrouver la magie de leur étreinte, il aurait fallu qu'il accepte de s'abandonner à ses émotions. Non, mieux valait tirer un trait sur lui. Si elle avait survécu à l'abandon de sa mère, elle survivrait à un cœur brisé. Qui sait, peut-être existait-il quelque part un autre homme qui la compléterait aussi parfaitement que Daniel.

Bien sûr... Qui croyait-elle convaincre ?

—Après manger, on pourrait s'enfuir toutes les deux et entreprendre une carrière de clown de rodéo. À moins que tu ne préfères déménager à Seattle ; on pourrait y monter une chaîne de cafés avec la fortune qu'on aura amassée en vendant nos cheveux.

— Hein ?

Judy agita une main manucurée devant son visage.

—Je vérifie que tu m'écoutes toujours. Je piaille comme une vieille dingo depuis cinq minutes, et tu n'avais pas l'air de réagir.

—Excuse-moi. J'étais perdue dans mes réflexions.

—Je croyais qu'on était censées l'oublier ?

— Qui te dit que c'est à lui que je pensais ?

—Tu as pensé à autre chose, dernièrement ?

—Non.

Elle donna un coup de pied en l'air.

—Je n'arrive pas à m'en empêcher. Je n'arrête pas de le revoir ce samedi soir, et... (Elle soupira.) Qu'il veuille de moi ou non, il m'a ensorcelée.

- Et, moi et mon idée stupide, nous avons tout gâché.
- Ça suffit les excuses ! Je te le répète : même sans les coupures de presse, il y aurait eu autre chose. Je crois que personne ne parviendra à entamer sa carapace.
- Si une femme aussi adorable que toi n'a pas réussi, je suppose que non.

Mais Charlotte aurait tout donné pour avoir tort.

— Attends, dit-elle pour changer de sujet. Laisse-moi aller récupérer mes notes pour mon cours de demain, et filons au Marias. Je te promets que je ne prononcerai pas son nom une seule fois. Je me fatigue moi-même.

—Je ne suis pas certaine que tu sois capable de tenir cette promesse, se moqua Judy.

- Bien sûr que si ! Si jamais je m'égare, je te donne le droit de me donner un coup de pied sous la table.
- Ce n'est pas ce que je voulais dire... Regarde, ajouta-t-elle en désignant le bureau de Charlotte.

Le cœur de Charlotte fit un bond dans sa poitrine. Était-ce bien lui, assis sur une chaise, devant sa porte ?

Dès qu'il l'aperçut, il se mit debout.

— Bonsoir, Charlotte. Professeur Cleghorn... Toujours à enseigner Jules César ?

—J'ai préféré commencer par Roméo et Juliette, en fin de compte.

—Ah ! la tragédie de l'amour. Un choix intéressant.

- C'était pour rester dans le ton de ce semestre. Charlotte n'en croyait toujours pas ses yeux.
- Que... que fais-tu ici ? balbutia-t-elle.

Il haussa les épaules : un geste empreint d'une timidité quelle ne lui avait encore jamais connue. — J'aurais aimé discuter. Il jeta un regard en direction de Judy.

— Bien, je vais aller voir ailleurs si j'y suis, dit celle-ci. On se voit plus tard, d'accord ?

Charlotte acquiesça.

—Merci, Judy.

Le professeur de littérature scruta longuement Daniel avant de s'éloigner.

—Toujours aussi protectrice à ce que je vois.

—Elle prend soin de moi.

Elle n'était pas certaine de savoir comment interpréter la remarque. Était-il sérieux ou se moquait-il d'elle ? Une fois qu'elle eut retrouvé ses clés au fond de son sac, elle déverrouilla la porte et fit signe à Daniel d'entrer.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu étais venu.

—J'ai reçu ton courrier.

— Oh.

Elle eut l'impression de recevoir un coup de poing en plein ventre. Il n'était là que pour ces histoires de terrain. Elle aurait dû s'en douter.

— Tu n'as même pas pris la peine d'y joindre un mot.

—J'ai estimé que ce n'était pas nécessaire.

Et elle n'aurait même pas cru qu'il le remarquerait.

— Il me semblait qu'il était clair qu'il s'agissait d'un adieu.

Une ombre de tristesse se peignit sur le visage de Daniel.

- Un adieu ?
- Oui. Je me suis rendu compte que...

Elle s'appuya à son bureau afin de reprendre à la fois son souffle et ses esprits. Après une semaine sans le voir, la rechute n'était que plus brutale. Son aura emplissait la pièce tout entière. Il avait beau se tenir à près d'un mètre, elle percevait sa présence dans l'air.

Une minuscule étincelle d'espoir avait jailli dans son cœur, et elle se prit à souhaiter que sa venue soit davantage qu'une visite d'affaires. Même si cela signifiait quelle tomberait forcément de plus haut quand il franchirait la porte.

—J'en ai assez de poursuivre des fantômes, avoua-t-elle enfin. (Le dire tout haut l'aiderait peut-être à s'en convaincre.) A quoi bon ? Le passé appartient au passé, n'est-ce pas ?

Du coin de l'oeil, elle vit qu'il avait fait un pas vers elle.

— Quelqu'un m'a un jour affirmé que l'histoire se réécrit en permanence, souffla-t-il.

Cette personne était une idiote. Une imbécile qui croyait que si elle s'ouvrait assez tu te livreras un peu à ton tour.

— Posséder cette ferme ne me rendra pas ma mère. Pas plus que cela ne m'aidera à obtenir ce que je désire réellement.

—La décision n'a pas dû être facile à prendre.

—Je suppose que non.

Infiniment plus que de renoncer à toi.

Daniel hocha la tête. Tandis qu'elle parlait, il s'était rapproché. Les effluves de son after-shave venaient chatouiller le nez de Charlotte, lui remémorant leurs étreintes passionnées.

—Je ne peux pas, gémit-elle en s'écartant vivement. C'est trop dur de rester là, si près de toi, quand tout me rappelle ce que je pensais être...

C'est beaucoup trop douloureux. Je sais que tu ne me crois pas, que tu me prends pour une mégère sans cœur, mais ce n'est pas le cas, alors te revoir ici... c'est comme si tu m'arrachais une deuxième fois le cœur, alors que, pour être parfaitement honnête, je ne suis pas encore très bien remise de la première. Donc s'il te plaît, Daniel, je t'en supplie, va-t'en.

- Esther est arrivée.
- Pardon ?

— Elle a été livrée juste après ton départ, l'autre jour.

—Je suis contente pour toi.

Mais cela ne changeait rien au fait que sa présence était en train de la tuer à petit feu.

—Maintenant, il faut vraiment...

—Attends, s'il te plaît, laisse-moi l'expliquer. Tu vas comprendre.

Il lui prit alors les mains. Charlotte était sur le point de le repousser, quand elle remarqua qu'il tremblait comme une feuille.

Daniel Moretti, nerveux ?

—Tous les deux, nous avons beaucoup parlé, ces derniers temps. Enfin, en réalité, je parle, et elle me hurle dessus. Et je peux te dire qu'elle est loin d'être commode. Enfin, c'est une Moretti, n'est-ce pas ? dit-il en tentant un sourire. Toujours est-il qu'elle n'a pas cessé de me rabâcher que je n'étais qu'un idiot.

—Vraiment ?

Charlotte résolut de ne pas interpréter ces paroles. Il ne fallait pas qu'elle se fasse de fausses joies, au cas où elle décrypterait encore tout de travers. Malheureusement, son cœur ne reçut pas le message à temps, car il se mit à battre à tout rompre.

—Le pire, c'est qu'elle a raison, je suis un idiot.

Portant les mains de Charlotte à ses lèvres, Daniel déposa quelques baisers à la jointure de ses doigts, ce qui eut pour effet d'envoyer des décharges électriques dans tout son corps.

— En ce qui concerne les coupures de journaux, j'aurais dû te croire dès le début. J'aurais dû te demander ce qu'il en était dès l'instant où je les ai découvertes.

—Et moi, je n'aurais pas dû cacher leur existence.

—Nous sommes deux imbéciles. Daniel prit le visage de Charlotte entre ses mains et plongea son regard dans le sien.

— Toute ma vie, j'ai rêvé de rencontrer une personne, rien qu'une, qui tienne à moi. Mais j'étais tellement persuadé que cela n'arriverait jamais que je suis vite devenu expert pour repousser et tenir à distance tous ceux qui m'approchaient. Là où cela devient triste, c'est qu'à force de me protéger des profiteurs qui pullulent autour de moi je n'ai pas su reconnaître les sentiments sincères quand ils se sont présentés.

Son regard était empli d'une telle soif de chaleur humaine. Tremblante, elle fit courir ses doigts sur sa tempe.

— Et pourquoi ce revirement ? Qu'est-ce qui a changé ?

—Moi. Notre week-end m'a transformé. J'ai essayé... j'ai désespérément essayé de redevenir l'homme que j'avais été jusque-là, mais mon cœur en a décidé autrement. Il ne m'a pas laissé t'oublier. Cette semaine, je n'ai pu penser à rien d'autre, et ma vie m'est apparue comme le désert qu'elle est vraiment.

—Ce n'est...

— Pas vrai ? Tu n'imagines pas combien ma vie est vide sans toi.

Ses yeux s'embuaient de larmes.

—Je ne veux pas être comme Esther, dit-il. Je ne veux pas passer le reste de ma vie à pleurer mon seul et unique amour.

La vue de Charlotte se troubla à son tour.

—L'amour d'Esther n'est pas réel !

Les mots qu'il prononça alors levèrent les dernières barrières qui les séparaient encore, car Charlotte savait à quel point cet aveu était difficile pour lui.

—Le mien, si.

Le visage de Daniel s'illumina d'un sourire chargé de l'émotion la plus pure et la plus profonde. Les remparts invisibles derrière lesquels il s'était retranché depuis si longtemps avaient fini par s'écrouler.

—Tu m'as dit que l'amour était une force impossible à contrôler ; tu avais raison. Je t'aime Charlotte Doherty. Je ne sais pas pourquoi, ni comment c'est arrivé, mais il t'a suffi de pénétrer un jour dans mon bureau pour devenir une part de moi-même.

» Accorde-moi un autre week-end. Un week-end rien que tous les deux. Je te prouverai que je suis digne de tes sentiments.

Le cœur de Charlotte était sur le point d'exploser. Ce matin-là, elle avait été convaincue que la

meilleure chose à faire était d'enfermer le souvenir de Daniel au plus profond d'elle-même, aux côtés de ceux de sa mère et de tous ses espoirs perdus. À présent, elle était là, blottie entre ses bras, et il lui demandait une seconde chance. Elle peinait encore à y croire.

Et dire que, tout cela, elle le devait à la ferme familiale! Finalement, la propriété était peut-être bien la clé, car elle lui avait apporté ce qu'elle recherchait depuis toujours.

—Je ne veux pas d'un autre week-end, murmura-t-elle.

En voyant l'expression de Daniel se décomposer sous l'effet de la surprise, elle ne put contenir plus longtemps un éclat de rire.

—Tu ne... tu n'en as pas envie ?

— Mais non, grand benêt! dit-elle doucement, une main caressant sa joue. Tout ce que je veux, c'est toi.

Un grand sourire malicieux illumina le visage de Daniel.

—Marché conclu.



Created with Writer2ePub
by Luca Calcinai